
BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE


85-21
2
18
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

HISTOIRE ROMAINE

PAR

GUILLAUME WÆGNER

TRADUITE LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR ALBERT PAUMIER

TOME QUATRIÈME

AVEC 90 GRAVURES DANS LE TEXTE ET 4 GRAVURES HORS TEXTE



PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5
MÊME MAISON A NANCY ET A STRASBOURG
1873



HISTOIRE ROMAINE

NANCY, IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRAULT ET Cie



Tome IV.

DÉPART DE LA FLOTTE VANDALE.

Strasbourg, Imprimerie de Veuve Berger-Levrault

HISTOIRE ROMAINE

PAR

GUILLAUME WÆGNER

TRADUITE LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR ALBERT PAUMIER

TOME QUATRIÈME

AVEC 90 GRAVURES DANS LE TEXTE ET 4 GRAVURES HORS TEXTE



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5

MÊME MAISON A NANCY ET A STRASBOURG

1873



TREIZIÈME SECTION.

LA GUERRE CIVILE.

Les aigles s'élancent, les courtes épées romaines
Sont dégainées. Comme la victime placée sur l'autel du sacrifice,
Les légions se tiennent en armes sur le champ de bataille,
Prêtes à verser leur sang pour le futur maître du monde.

Lucain, dans son beau poëme de la *Pharsale*, nous montre la patrie éplorée, les vêtements épars, apparaissant de nuit à César, et cherchant à réveiller dans l'âme de l'ambitieux des sentiments généreux et honnêtes.

César avait franchi les Alpes étonnées,
Ces roches de frimas et d'horreur couronnées;

Déjà du Rubicon il découvrait les eaux,
Quand, au milieu des joncs et parmi les roseaux,
Il voit de la patrie une image vivante,
Toute défigurée et toute languissante,
Les bras à demi nus et les cheveux épars:
Où, dit-elle, où va-t-on porter mes étendards?
Si le droit, si l'honneur accompagne vos armes,
Connaissez votre mère, et respectez ses larmes.
Ne portez pas plus loin votre orgueil et vos pas,
Et désarmez vos mains, ou ne m'approchez pas.

Les chefs du gouvernement avaient si peu de noblesse et de dignité morales, que le vainqueur des Gaules ne dut éprouver que de faibles scrupules, promptement étouffés en son âme par des rêves enivrants de prospérité et de grandeur. Sur les bords du Rubicon, qui constituait les limites entre la Gaule cisalpine et l'Italie proprement dite, César convoqua à une assemblée solennelle tous les soldats de la treizième légion. Il leur rappela en termes inspirés les glorieux souvenirs de leur passé: „Combien, s'écria-t-il, n'ai-je pas souffert pour la cause de la liberté et du peuple, bravé les poignards des assassins, travaillé sur les bords glacés du Rhin, sur les rives inhospitalières de l'Océan, à affermir la gloire du nom romain! Et que fait-on à Rome pour le peuple? ses défenseurs voient leur sûreté menacée, les comices supprimés; les tribuns, contraints à prendre la fuite, font assez entrevoir quel avenir les chefs de l'aristocratie réservent au peuple-roi." Profitant de l'indignation générale, César exhorta ses soldats à assurer la restauration de ce tribunat, que leurs pères avaient obtenu au prix de leur sang, et les légionnaires, gagnés d'avance à sa cause, jurèrent de le suivre partout où il les conduirait, de vaincre ou de mourir avec lui. César avait harangué ses soldats, monté sur son cheval de bataille, et entouré de l'élite de ses officiers. Sûr désormais de leur concours, il se dirigea vers le Rubicon. Un moment il sembla hésiter à la pensée des conséquences effroyables de l'acte qu'il allait accomplir; la guerre

civile, les passions déchaînées, le triomphe ou la défaite, la gloire ou la mort, ces mille incertitudes d'une entreprise sans exemple assaillirent un instant son esprit. Mais l'enjeu était trop splendide et César avait été trop loin pour pouvoir reculer sans péril. Aussi poussant ce cri prophétique : „Le sort en est jeté", il lança son cheval dans les eaux écumeuses de ce faible torrent, qui ne pouvait pas plus arrêter son corps que le sentiment du devoir et de la loi n'avait été capable d'en imposer à sa raison et à son cœur.

César franchit le Rubicon en janvier. Il ne se laissa arrêter ni par la rigueur de la saison, ni par la défection de Labiénus, qui passa à Pompée à la tête de quelques escadrons gaulois. Il ne marcha pas directement contre Rome, mais suivit les côtes de l'Adriatique dans la direction de l'Apulie. Ariminium, Ancône, Auximum, Camerínum, Asculum lui ouvrirent leurs portes sans coup férir; les recrues prenaient partout la fuite devant les vétérans de César, ou se ralliaient à sa cause. 15,000 soldats de Picénum, dévoués à la cause de Pompée, s'étaient rassemblés à Corfinium. Leur général Domitius espérait pouvoir tenir dans la place jusqu'à l'arrivée du général en chef; mais César, accouru à la tête de deux nouvelles légions, le contraignit à capituler. Les ennemis de César, surpris par la rapidité de ses mouvements, ne savaient à quel parti s'arrêter. Sénateurs et chevaliers, partisans de Pompée et républicains farouches, bien éloignés de concerter une résistance énergique, prenaient la fuite et se cachaient dans leurs campagnes avec leurs trésors. La plus grande partie des fugitifs se retira à Brindes, port de ralliement de la flotte et de l'armée de Pompée, qui, n'osant essayer en Italie une résistance désespérée, voulait transporter en Grèce et en Asie le théâtre des hostilités. Déjà il avait dirigé sur Dyrrachium la plus grande partie de ses troupes, et n'attendait pour partir lui-même que le retour de sa flotte. César parut à l'improviste devant Brindes à la tête de deux

légions. Mettant aussitôt le siége devant la place, il éleva des terrassements et tenta de bloquer le port par une digue; mais Pompée, stimulé par le péril, et aussi habile général que son adversaire, interrompit ses travaux par de nombreuses sorties, et put prendre la haute mer à l'arrivée de sa flotte, après avoir infligé aux assiégeants des pertes considérables.

Tous les sénateurs voyaient avec angoisse s'approcher de Rome ce général vainqueur, qu'ils accablaient naguère encore de tout leur mépris; déjà, croyant voir revenir les proscriptions et les meurtres de Marius, ils prenaient à la hâte leurs dernières dispositions. César, à son retour, dissipa promptement par sa modération toutes ces lâches angoisses. Il renvoya tous ses ennemis sans les maltraiter et sans même leur infliger le moindre châtiment ou leur imposer le moindre serment. Les villes conquises conservèrent tous leurs droits, tous leurs priviléges; les soldats durent observer partout sur leur passage la plus rigoureuse discipline et payer comptant toutes les fournitures. La guerre civile, bien loin d'enrichir César, lui coûta une partie de ses revenus. Après son entrée dans Rome, il laissa subsister toutes les formes du gouvernement républicain, et proposa au sénat réuni en assemblée extraordinaire de ratifier toutes ses mesures et de le proclamer dictateur. Il fut lui-même surpris de ne rencontrer qu'une faible résistance et de ne voir s'élever contre son projet audacieux que des objections timides et des arguments dilatoires. Aussi se déclara-t-il disposé à se passer des services du sénat, et se délivra par la violence des scrupules et des résistances du tribun Métellus, qui voulait défendre jusqu'à la mort les caisses du trésor public. César y trouva une réserve de 87 millions, somme peu considérable, puisque les revenus des riches provinces d'Asie n'étaient pas encore rentrés. Les débauchés, les oisifs, les anciens partisans de Catilina crurent revenus pour eux les beaux jours de Sylla; mais César, fidèle à sa

politique, veilla scrupuleusement au respect des lois, et n'exerça à l'égard de ses ennemis les plus acharnés que les droits sacrés de la clémence. Insensible aux railleries et aux murmures des anciens compagnons de sa vie de dissipation et de débauche, il permit à tous les républicains de rejoindre l'armée de Pompée; les gens timides imitèrent l'exemple de Cicéron et s'embarquèrent pour la Grèce, abusant de la bonté de César, et redoutant les vengeances d'une aristocratie irritée.

Une offensive prompte et résolue devint bientôt pour César une nécessité absolue et inévitable. A l'ouest l'Espagne, toutes les provinces du Sud, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, la Grèce étaient au pouvoir de l'ennemi; les communications par mer pouvaient se trouver interceptées, et Rome ainsi que l'Italie tout entière affamées devenir la proie du vainqueur.

César résolut de commencer les opérations militaires par l'Espagne, dévouée au parti de Pompée, et défendue par sept légions d'élite sous les ordres de généraux éprouvés, Pétreius, Afranius et le savant Terentius Varron. Il se mit en marche à la tête de neuf légions et de 6,000 cavaliers germains et celtes, et voulut suivre en sens inverse le chemin choisi par Annibal, le long de la Méditerranée, mais Marseille lui ferma ses portes et se déclara pour Pompée. César se disposa à en entreprendre le siége et envoya six légions en Espagne. Pétreius et Afranius, à la tête de cinq légions et de nombreux auxiliaires espagnols, leur barrèrent le passage à quatre heures de marche de l'Èbre, près de la ville d'Ilerda (Lérida) sur les bords de la Sicoris (Sègre), qui, sortie des derniers contre-forts des Pyrénées, va se jeter dans l'Èbre. Un pont de pierre situé au-dessous de la ville réunissait les deux rives, et permettait à l'armée pompéienne de prendre une large base d'opérations. Les deux armées se contentèrent d'engager des escarmouches journalières jusqu'à l'arrivée de César.

Celui-ci fit construire deux ponts de bateaux et passa sur la rive droite, pour se porter entre la ville et le camp ennemi. Ses troupes furent repoussées avec perte; il envoya alors de nombreux renforts, pour contraindre l'ennemi à accepter la bataille, mais une crue subite du fleuve entraîna ses ponts à la dérive, et il se vit acculé entre la Sègre et un autre affluent de l'Èbre. Ses soldats d'élite qui avaient bravé la mort sur mille champs de bataille, ses vétérans habitués à se frayer un passage les armes à la main, se virent exposés aux horreurs de la famine, de la peste et de l'inondation. Le génie infatigable et persévérant de César lui permit de triompher encore de ce nouvel adversaire, de cet ennemi d'autant plus redoutable qu'il était insaisissable et invisible. Il fit construire des barques légères composées de planches reliées entre elles par d'épaisses courroies de cuir, et réussit à rétablir les communications. Avec l'abondance revinrent le courage, la confiance, l'héroïsme; l'ennemi, menacé par les cavaliers germains de César, souffrit à son tour toutes les horreurs de la famine. César mit le comble au découragement de l'ennemi, en faisant creuser par ses légions un canal d'épuisement du fleuve. Les Pompéiens n'eurent pas le courage d'attendre, et battirent en retraite sur l'Èbre. Les légions de César les poursuivirent malgré les dangers que leur offraient les torrents débordés, les contraignirent à revenir sur leurs pas et parvinrent même à leur couper toutes leurs communications avec Ilerda. César, qui voulait dans la guerre civile épargner le sang de ses concitoyens, refusa de donner le signal de l'action et fit construire autour du camp pompéien une haute muraille. L'ennemi affamé capitula, et la plus grande partie des légions embrassa le parti de César. Les chefs s'empressèrent de rejoindre Pompée en Thessalie. Deux mois plus tard Varron fut fait prisonnier à son tour avec trois légions. César termina en quelques mois la campagne d'Espagne et n'usa d'aucune rigueur; les Massaliotes eux-mêmes, qui avaient à plusieurs

reprises manqué à la foi jurée, contraints de capituler, ne perdirent en punition qu'une partie de leur territoire.

Pendant que César dirigeait les opérations en Espagne, un de ses lieutenants se rendit maître de la Sardaigne; le jeune Curion, qui avait l'année précédente plaidé sa cause devant le sénat, chassa l'ennemi de toute la Sicile, passa en Afrique, et après quelques engagements heureux commença les opérations du siége d'Utique. Mais à l'approche du roi numide Juba, emporté par sa fougue et trompé par de faux rapports, il se laissa entraîner dans une contrée déserte, et cerné de toutes parts, assailli par des flots innombrables de cavalerie numide, succomba avec ses légions accablées par le nombre. Dolabella, qui commandait en Illyrie la flotte de César, et Caius Antoine à la tête de forces considérables furent également battus par les Pompéiens.

Dyrrachium et Pharsale.

Pompée, véritable roi de l'Orient, avait établi son quartier général à Thessalonique en Macédoine. Il avait de son côté, outre un grand nombre de provinces romaines, les royaumes d'Égypte, de Comagène, d'Arménie, plusieurs princes et chefs ciliciens, galates et thraces, et disposait d'immenses richesses. Ces avantages étaient compensés, il est vrai, par des soucis et des difficultés sans nombre. Pompée devait se soumettre aux avis, aux conseils, aux caprices de 200 sénateurs, de chevaliers capitalistes, dont l'or lui était indispensable, d'une jeune noblesse indisciplinée, turbulente, pleine d'arrogance et de présomption, recouverte de riches armures et de costumes élégants, composée de raffinés, dont les cheveux parfumés et les gracieuses parures séduisaient les cœurs des dames de haut parage qui avaient suivi l'armée, et qui ne vivaient que de chasses, de théâtre, de plaisirs, passant les nuits dans la débauche et dans l'ivresse, et foulant

aux pieds toute discipline, sachant du reste se battre à l'occasion avec courage comme les jeunes seigneurs de la Fronde. Ils se montraient plus arrogants dans leurs discours que dans leurs actes et, comme les matamores du théâtre espagnol, ne rêvaient que proscriptions et que carnage.

Les passions de ces jeunes seigneurs étaient si sanguinaires et si farouches, que le timide Cicéron et l'austère Caton en avaient l'âme remplie d'horreur. Pompée, au milieu de cette confusion et de ce désordre, n'était pas couché sur un lit de roses. S'il avait été réellement comme son rival un homme d'action, il n'aurait prêté aucune attention à ces ridicules bavardages, et volant avec ses troupes d'élite au secours des légions d'Espagne, il aurait mis César dans le plus cruel embarras. Il pouvait aussi utiliser l'absence de son rival et repasser en Italie, pour reconquérir, grâce à sa flotte de 500 voiles, toutes les îles de la Méditerranée. Il se contenta d'accumuler dans un étroit espace jusqu'à onze légions, 7,000 cavaliers, un nombre incalculable de frondeurs et d'archers. Il consacra des mois entiers à leur éducation militaire, bornant ainsi son ambition à remplir les fonctions d'un bon sous-officier.

Il se mit enfin en marche le long des côtes d'Illyrie, et il avait déjà franchi les frontières de la Macédoine, quand il reçut la nouvelle que César venait de débarquer dans un golfe des montagnes Acrocérauniques, et que, après s'être rendu maître d'Oricum et d'Apollonie, il s'avançait à marches forcées contre Dyrrachium, centre d'approvisionnements de son armée. Stimulé par le danger, Pompée accéléra ses mouvements et réussit après d'immenses fatigues à atteindre Dyrrachium avant l'ennemi, mais il avait perdu l'avantage de l'offensive, et semé sa route des cadavres de ses soldats et de ses chevaux.

Pompée ne pouvait s'expliquer le débarquement de César en plein

hiver. Il croyait ses vétérans retenus en Espagne et devant Marseille. Une flotte imposante interceptait toutes les communications, comment cet homme avait-il osé braver la destinée et la nature? Grâce à des marches forcées, qui lui coûtèrent, du reste, des pertes cruelles. Arrivé à Brindes (48), il fit embarquer 20,000 hommes à bord d'une flotte de transport sous l'escorte de 12 galères. Une flottille pompéienne de 18 galères n'osa pas livrer bataille; l'heureux général passa hardiment devant la flotte désarmée et débarqua sur l'autre rive. A peine débarqué, il parut sous les murs d'Oricum, qui n'osa tenter aucune résistance, traversa Apollonie, et se voyant arrêté sous les murs de Dyrrachium, établit son camp en face de l'ennemi sur la rive gauche de l'Apsus (Ergent). Sa position était difficile; le pays, pauvre par lui-même, et que les exactions des armées avaient ruiné, ne pouvait fournir pendant l'hiver que de faibles ressources en provisions et en fourrages. M. Antoine, demeuré à Brindes avec le reste des légions, ne donnait pas signe de vie. Plein d'impatience, César monta sur une barque de pêcheur, et donna l'ordre aux matelots qui ne connaissaient ni son nom, ni son rang, de le conduire, en dépit des vents et des tempêtes, vers la côte lointaine. En pleine mer le vent se déchaîna dans toute sa violence, et le pilote épouvanté refusait d'avancer: „Aie bon courage, lui cria le passager inconnu, tu portes César et sa fortune.“ Mais la violence de la tempête grandissant d'heure en heure, la barque fut rejetée à l'embouchure de l'Apsus, et sans s'en douter César échappa à un grand péril, puisque les galères pompéiennes interceptaient tous les abords de Brindes.

48. Marc Antoine dut attendre le printemps avant d'oser s'embarquer avec quatre légions. Un vent violent du sud lui permit de se soustraire aux galères ennemies, mais lui fit dépasser les deux camps, Dyrrachium même, et ne lui permit de débarquer que plus au nord, dans le petit port de Lissos. Il réussit à se dérober, par une marche

rapide à travers les montagnes, aux poursuites de Pompée, et par sa jonction avec César permit à ce dernier non-seulement de reprendre l'offensive, mais aussi d'envoyer plusieurs détachements en Grèce, et de faire marcher contre Scipion deux légions sous les ordres de Domitius Calvinus. Pompée tenta de se rapprocher du centre de ses opérations, mais se vit acculé par César entre la ville et son camp. Il prit aussitôt position sur un haut plateau entouré d'une enceinte de collines, voisin de la côte, et connu sous le nom de Petra. Il fit fortifier à la hâte les collines environnantes, les rattacha par une série de lignes profondes, et malgré les efforts énergiques de César, réussit à donner à son travail de circonvallation une étendue de près de six milles. Chaque jour les deux armées en venaient aux mains. Lors de l'attaque d'une colline, la neuvième légion de César courut les plus grands dangers, et ne réussit à repousser l'ennemi qu'après avoir essuyé des pertes sensibles. Les assiégeants, réduits à ne vivre que de racines, ne pouvaient intercepter les communications de la place du côté de la mer, mais ils parvinrent à détourner toutes les sources, à brûler les fourrages, et déployèrent souvent un courage héroïque. Pendant une attaque nocturne, une cohorte césarienne réussit à défendre ses retranchements contre plusieurs légions.

La situation de Pompée devenait de plus en plus difficile; il résolut de forcer le blocus. Des espions allobroges lui révélèrent que les retranchements ennemis sur le rivage n'étaient pas encore terminés du côté du sud. Fort de ces renseignements, il fit tourner la position par une flottille de débarquement, qui assaillit l'ennemi par derrière, tandis que lui-même dirigeait de front une attaque sur toute la ligne. Les Césariens, déconcertés, lâchèrent pied, un grand nombre de centurions succombèrent, l'aigle de la légion fut sauvée, mais les Césariens perdirent la première enceinte, et l'arrivée de Marc Antoine les préserva seule d'une ruine complète.

César, longtemps retenu à l'extrémité de l'aile droite, accourut au moment où le combat venait de finir, et ne put empêcher Pompée de se frayer un passage dans la direction du sud, et d'occuper une forte position. Il observa que l'emplacement choisi par son adversaire n'était autre qu'un château fort occupé par lui auparavant. Comme il connaissait parfaitement le terrain, il résolut de s'en rendre maître par un coup de main. Il donna l'ordre à deux corps d'armée de s'avancer en silence, et par des chemins détournés, à l'attaque des extrémités de droite et de gauche de la ligne pompéienne. Lui-même se mit à la tête de l'aile gauche, et repoussa l'ennemi surpris jusqu'à la porte extérieure. Mais l'aile droite, induite en erreur, s'éloigna du point convenu dans la direction du Palamnus. Dans cette situation périlleuse, et au moment où elle venait de franchir l'enceinte ennemie, elle se vit assaillie à l'improviste par cinq légions sous les ordres de Pompée en personne. Entourés de fossés et de palissades, les Césariens, croyant leur perte assurée, reculèrent en désordre, et finirent par chercher leur salut dans la fuite. L'aile gauche, saisie d'une panique soudaine, imita son exemple, et César chercha vainement à rappeler les fuyards au sentiment de l'honneur et du devoir. Ses soldats exaspérés refusèrent de lui obéir, et l'un d'eux alla même jusqu'à le menacer de son épée. Pompée remportait une victoire assurée, si les difficultés du terrain et la crainte d'une embuscade n'avaient arrêté son élan.

La position de César promettait de devenir des plus difficiles; les flottes ennemies avaient pris ou coulé bas ses flottilles, intercepté toutes ses communications avec l'Italie; des villes importantes, des nations tout entières menaçaient de faire défection. Pompée, grâce à la supériorité écrasante de ses forces, pouvait le réduire à la dernière extrémité. Il avait, dans sa lutte audacieuse contre les privations, les frimas et un ennemi supérieur en nombre, joué le tout pour le tout,

et sérieusement compromis ses intérêts. Il résolut de réunir ses forces à celles de son lieutenant Domitius, et de transporter le théâtre des hostilités dans une contrée plus fertile. Après avoir relevé par ses discours et son exemple le courage abattu de ses soldats, il se retira à Apollonie, remonta dans sa course rapide les vallons sauvages de l'Aoüs et, franchissant à son extrémité la chaîne des montagnes, rallia en Thessalie les troupes de Domitius, et se rendit maître de toutes les villes de la province à l'exception de Larisse. Il établit son camp entre l'ancienne et la nouvelle Pharsale, ayant à dos le ruisseau d'Énipéus et les plaines fertiles de la haute Thessalie. Pompée, qui avait inutilement cherché à contre-carrer les projets de son adversaire, rejoignit à Larisse l'armée de Scipion. A la tête de 50,000 hommes d'infanterie et de 7,000 cavaliers, il franchit les collines de Cynocéphales, au pied desquelles il se rangea en bataille. L'armée de César, affaiblie par les derniers engagements, ne s'élevait pas à plus de 30,000 hommes. César, après avoir présenté pendant plusieurs jours la bataille à son rival, qui avait la sagesse de ne point abandonner les hauteurs, donna l'ordre à son armée de marcher sur le front de la ligne ennemie dans la direction de Scotussa et vit avec une joie profonde l'ennemi descendre dans la plaine et se livrer entre ses mains. Les Pompéiens réalisaient ainsi le vœu le plus ardent de son âme, le but, le couronnement de tous ses travaux, de toutes ses fatigues, et lui fournissaient enfin l'occasion depuis longtemps si désirée d'engager l'action en plaine.



Jules César.

César disposa son armée en trois corps de bataille: la cavalerie, appuyée sur l'aile droite, déploya ses escadrons dans la plaine; l'infan-

terie légère des confédérés se plaça derrière l'aile gauche sous les ordres de Marc Antoine. César détacha du troisième corps six cohortes de ses vétérans, soldats d'élite destinés à supporter tout le choc de la cavalerie ennemie. César se plaça à la tête de l'aile droite, et donna le signal du combat après avoir pris toutes ses dispositions.

9 août 45. Au son des trompettes les légions se précipitèrent avec fureur sur l'ennemi. Longtemps les premiers rangs combattirent sans résultat avec le javelot et l'épée; bientôt les secondes lignes, passant entre les vides des premières, prirent part à l'action. Labiénus, à la tête de toute la cavalerie pompéienne, ordonna une charge à fond, et se vit à son tour assailli de front par la cavalerie césarienne mélangée de détachements d'infanterie d'élite, pendant que les six cohortes de réserve s'avançaient en toute hâte pour couvrir l'aile droite exposée sans défense aux coups de l'adversaire. Labiénus vainqueur, après avoir enfoncé les escadrons ennemis, se disposait à prendre l'infanterie césarienne à revers, quand il se vit assailli à l'improviste par les six cohortes, dont les traits et les javelots semèrent le désordre et la mort dans les rangs de ses cavaliers. La surprise, les pertes nombreuses essuyées, répandirent dans son corps d'armée l'épouvante et la confusion; les courtes épées des légionnaires firent un horrible ravage dans les rangs de cette cavalerie éperdue et désorganisée. Les nobles chevaliers, tous ces élégants de l'aristocratie, ne purent supporter ce spectacle et entraînèrent toute la cavalerie dans leur déroute. Les cohortes eurent bon marché des archers, qui étaient venus au secours de la cavalerie, et prirent l'infanterie pompéienne à revers. La troisième ligne de l'armée de César décida par un mouvement rapide du sort de la journée. Pompée dut assister à la ruine de son aile gauche, pendant que l'aile droite hésitait frémissante et indécise. Ce favori de la Fortune vit ses plus chères espérances anéanties en un moment. Ne sachant à quel parti s'arrêter, et l'âme en

proie à un sombre désespoir, il s'élança à bride abattue vers son camp, pour soutenir dans leur résistance et encourager par sa présence les auxiliaires thraces et les cohortes chargées de le défendre. Bientôt parurent les fugitifs suivis de près par l'armée victorieuse, et le malheureux général, abattu et renonçant à lutter contre la destinée, se réfugia à Larisse. Il suivit dans sa course désespérée la gracieuse vallée du Tempé, dont les poëtes célèbrent les eaux limpides et les riants ombrages, mais qui ne put ramener le calme et le bonheur dans l'âme navrée du proscrit. Pompée fut rejoint à Lesbos par son fils Sextus et par son épouse, qui voulurent partager son exil. Il ne savait lui-même où porter ses pas, entre les mains de qui remettre sa destinée. Cette auréole de gloire, dont avait été si longtemps couronnée sa tête, venait de disparaître dans une nuit profonde; désormais il n'avait et ne pouvait avoir confiance ni en ses alliés, ni en sa fortune, ni en lui-même, et sa ruine semblait inévitable. L'infortuné rassembla à Chypre quelques navires; il avait l'intention de se rendre dans cette province de Syrie, qu'il avait autrefois administrée comme un roi, plutôt que comme un gouverneur. Mais déjà Antioche et, à son exemple, plusieurs villes avaient abandonné sa cause et menaçaient ses partisans; les Parthes eux-mêmes, sur lesquels il comptait, refusèrent d'entrer en lice pour un homme abandonné des dieux et des hommes. Pompée tourna alors ses regards vers l'Égypte, et sentit renaître l'espérance dans son âme. Le gouverneur de Syrie Gabinius avait autrefois, sur son ordre, rétabli dans son royaume le roi Ptolémée Aulète. N'était-il pas dès lors en droit de compter sur la reconnaissance de ses enfants et de leurs tuteurs? S'ils voulaient à leur tour venir à son aide, leur armée n'était-elle pas composée de vétérans et de soldats d'élite, qui avaient autrefois servi sous ses ordres, et qui embrasseraient sa cause avec enthousiasme? Aussi résolut-il de se rendre à Péluse, où se trouvait le jeune roi à la tête d'une armée,

et en lutte avec sa sœur Cléopâtre. Le jeune roi, auquel il fit demander l'autorisation de se rendre auprès de lui, se montra fort indécis, redoutant l'influence de Pompée, et encore plus les vengeances de son puissant adversaire. Une barque reçut enfin l'ordre de déposer Pompée à terre; elle était montée par le général Achillas et par deux tribuns romains. L'un d'eux salua Pompée avec respect, le reste



Mort de Pompée.

de l'équipage garda un silence sinistre et de mauvais augure, qui glaça d'épouvante tout l'entourage de Pompée. Cornélie conjura son époux de ne point se livrer désarmé à des perfides, et ses amis voulurent en vain le détourner de son funeste projet. Sentant sa carrière politique terminée, il voulut tenter un suprême effort, et s'arracha des bras de son épouse éplorée, l'âme agitée par de sombres pressen-

timents. Pendant la traversée, il demanda à l'un des tribuns s'il avait été son compagnon d'armes; personne ne lui répondit, et ces visages sinistres, silencieux, moroses, ces rivages inconnus et arides firent regretter, mais trop tard, à Pompée le parti qu'il venait de prendre. Au moment de débarquer, il reçut un coup d'épée par derrière; un instant il vit briller sur sa tête les lames de plusieurs poignards, et s'abandonna sans résistance à sa destinée. Du vaisseau l'on put apercevoir cette lugubre scène. Les amis de Pompée levèrent aussitôt l'ancre et échappèrent par une fuite rapide aux vengeances d'un ennemi implacable : ils emmenèrent l'infortunée Cornélie.

César, revêtu de la pourpre du triomphe, fut proclamé impérator par ses soldats sur le champ de bataille. 15,000 soldats ennemis avaient succombé; 9 aigles et 84 guidons tombèrent entre les mains du vainqueur. Sur les ruines de la république expirante la monarchie venait de se relever de ses cendres après plusieurs siècles. Trop sage pour se laisser étourdir par la victoire, César n'accorda à ses troupes que quelques jours de repos. Après avoir livré le camp pompéien au pillage, l'armée césarienne attaqua avec résolution les débris de l'armée républicaine réfugiés sur les hauteurs de Cynocéphales et les contraignit à capituler. 24,000 hommes mirent bas les armes, et César, se contentant de faire quelques exemples, les traita avec douceur. Négligeant tous les chefs secondaires, il résolut de se rendre maître de Pompée, traversa à marches forcées la Thessalie et la Macédoine à la tête de la cavalerie et d'une légion, refranchit l'Hellespont sur quelques barques, et, échappant à la flotte de Cassius, atteignit l'Asie Mineure. Il apprit la fuite de Pompée en Égypte, et à la tête de deux légions débarqua, après une traversée rapide, dans le port d'Alexandrie quelques jours après le meurtre de Pompée. Un des assassins crut lui plaire, et lui présenta sur un plateau d'argent la tête de Pompée. A la vue de celui qui, quelques années auparavant,

avait été son ami, son allié, son gendre, qui avait eu entre les mains le pouvoir suprême, César ne put retenir ses larmes, et envisageant son propre avenir, il eut le sentiment cruel et vivant de la vanité des choses humaines.

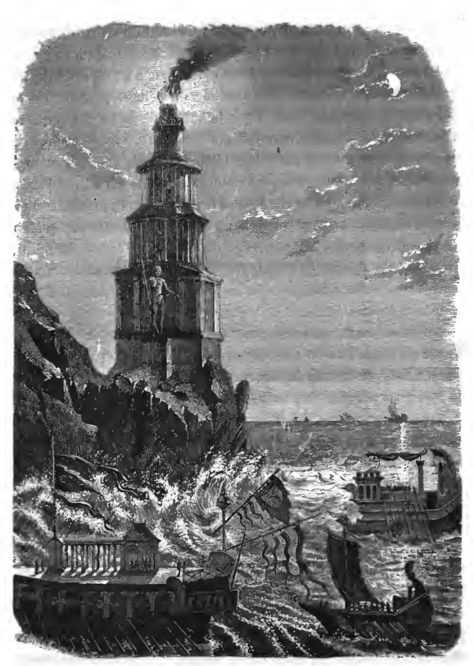
Séjour de César à Alexandrie. Son expédition contre Pharnace.

Le front ceint d'une couronne de lauriers et entouré de vingt-quatre licteurs, César fit son entrée solennelle à Alexandrie, ville importante de plus de 300,000 habitants. Son escorte de 4,000 cavaliers surprit les Alexandrins désappointés, qui avaient conçu une idée plus grandiose et plus orientale de la puissance du maître de l'univers. Pleins de mépris pour cette petite garnison, qui ne suffisait même pas pour les postes de la citadelle et du musée, ils assassinèrent tous les soldats romains isolés, et remplirent la ville de désordre et de tumulte. Ils eurent bientôt à se repentir de leur témérité. Maître absolu de leurs destinées, César leur imposa des contributions énormes, et réclama l'acquittement d'une vieille dette de 12 millions. Il cita aussi devant son tribunal Cléopâtre et son jeune frère, et se réserva le droit de prononcer en dernier ressort sur leur querelle. Tous deux répondirent à l'appel, et César vit paraître devant son tribunal cette fille de roi, dont la beauté remarquable était célèbre dans toute l'Asie. Bien que sensible à la puissance de ses charmes et à la coquetterie étudiée de son costume, il lui ordonna de se conformer aux volontés de son père et de partager avec son frère le pouvoir souverain. Le jeune roi, ou plutôt son tuteur Pothinus, mécontent de cette décision, appela à Alexandrie l'armée de Péluse et ameuta toute la populace contre l'insolence de la soldatesque romaine. César feignit de ne rien voir, de n'en avoir aucun souci, et consacra tous ses loisirs à l'enchanteresse égyptienne. Mais à l'approche de l'armée de Péluse il

déploya toute son énergie et sa présence d'esprit accoutumée. Il s'entoura d'une double ceinture de palissades, se rendit maître de la personne du jeune roi, et mettant le feu à la flotte ennemie, détruisit dans un incendie immense les magasins royaux et la magnifique bibliothèque du Sérapium. Achillas vit toutes ses attaques repoussées, et, comme si le sort avait voulu venger la mort de Pompée, tomba lui-même sous le poignard des assassins, sur l'ordre de la princesse Arsinoë, qui, fidèle aux directions de son favori Ganymède, se mit à la tête du mouvement contre César.

La ville tout entière d'Alexandrie était en feu; César, en dépit de l'héroïsme de ses soldats, semblait perdu au milieu de ces masses soulevées et furieuses, de toutes ces machines de destruction dirigées contre lui. Maître de la mer et de l'île de Pharos, il n'avait pu empêcher le peuple d'occuper la digue qui relie l'île au continent, d'inonder d'eau de mer tous les canaux et les conduits, et de lui interdire les abords du lac Maréotis, le privant ainsi de fourrages et d'eau potable. Il réussit cependant à découvrir quelques sources d'eau douce et à recevoir des renforts; mais l'ennemi, grâce à sa persévérance et à une flotte de guerre considérable, se rendit maître de l'île de Pharos et menaça de couper les communications des Romains avec la mer. S'il réussissait, César était perdu. Celui-ci ordonna une attaque générale, s'empara de l'île et pénétra jusqu'au milieu de la digue. Mais au plus fort de la lutte quelques cohortes ennemies débarquèrent à l'improviste, prirent les vétérans à revers et en précipitèrent la plus grande partie dans les flots. César lui-même, entraîné par la foule, tomba dans la mer et, grâce à son énergie, se soutint à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'un de ses navires le recueillît à son bord.

47. Le danger devenait de plus en plus pressant, plus de 1,000 hommes avaient péri, et bien que les Romains eussent conservé le Phare, toute la ville célébrait par des réjouissances splendides leur défaite et faisait



Le phare de l'île de Pharos.

de nouveaux préparatifs pour consommer la ruine du maître du monde. La lutte avait duré cinq mois; César semblait anéanti, il mit en liberté le jeune roi. Il apprit quelques jours après qu'une armée considérable accourant à son secours s'était emparée de Péluse, avait franchi le Nil près de Memphis, après avoir taillé en pièces un des corps de l'armée égyptienne, mais se voyait gravement menacée et compromise par le gros des troupes ennemies. Libre désormais dans ses mouvements, César à la tête de quelques cohortes d'élite débarqua à l'ouest de la place, tourna le lac Maréotis, et, se dérobant aux atteintes d'un ennemi supérieur en nombre, rejoignit sans combat l'armée de renfort composée de troupes hétérogènes, montagnards belliqueux du Liban, cavaliers des déserts de l'Arabie et des bords du Jourdain, unis à quelques cohortes romaines, sous les ordres de l'habile général Mithridate de Pergame.

Arrivé en vue du camp égyptien, César ordonna une triple attaque, et l'issue du combat ne fut pas longtemps douteuse; les épées romaines firent un affreux carnage dans les rangs ennemis, le jeune roi se noya dans le Nil, quelques fugitifs cherchèrent dans la haute Égypte un refuge contre les vengeances du vainqueur. A son entrée dans Alexandrie, César se vit accueilli par les larmes et les prières des habitants, se contenta de leur infliger une forte contribution de guerre, laissa trois légions comme garnison, et remit le pouvoir aux mains de Cléopâtre et de son jeune frère. Arsinoë se vit exilée en Italie.

Suivi d'une seule légion, César se mit en route pour l'Asie pleine de divisions et de troubles. En Syrie, en Cilicie, en Cappadoce, tous les partis se soumirent sans murmurer à ses arrêts; mais Pharnace, fils de Mithridate, qui, favorisé par la guerre civile, avait franchi les limites de son royaume du Bosphore, défait Domitius, et réuni à ses États la petite Arménie et le Pont, résolut de tenir tête au vainqueur de Pharsale, et établit son camp sur le sommet d'une colline escarpée,

près de Zéla, théâtre des exploits de son père. En face de lui César, séparé de son camp par un ravin profond, occupa une colline voisine. Les légions, absorbées par le travail des retranchements, se virent attaquées à l'improviste par le roi et toute son armée. Mais les légionnaires ne lâchèrent pas pied et, après une résistance énergique et sanglante, prirent à leur tour l'offensive, poursuivirent sans relâche l'ennemi au delà du ravin, le long des pentes abruptes de la colline jusque dans son camp, et le contraignirent à fuir en désordre, en laissant le champ de bataille couvert de ses morts. La guerre avait duré cinq jours; réfugié dans son royaume barbare, Pharnace ne tarda pas à succomber. César put envoyer à Rome cette courte et énergique missive : *Veni, vidi, vici.* Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

César en Italie et en Afrique.

L'homme entre les mains duquel reposaient les destinées du monde, et dont l'esprit infatigable avait suffi aux fatigues de la guerre et aux périls de la situation, s'était trouvé retenu pendant près de deux années loin de la capitale. A la nouvelle de la victoire de Pharsale, la populace avait renversé les statues de Sylla et de Pompée; mais demeurée quelques mois sans nouvelles de son héros pendant le siége d'Alexandrie, elle se replongea dans ses agitations et ses désordres. Le préteur Cælius et le tribun Dolabella lui avaient promis l'abolition de toutes les dettes. Leurs nombreux partisans donnèrent à la lutte un caractère exceptionnel d'acharnement, et le sénat ne put triompher qu'après avoir répandu beaucoup de sang. L'esprit de mutinerie des légions de la basse Italie lui causa des embarras plus sérieux encore. Vivant dans l'abondance et les plaisirs, elles s'étaient accoutumées à une vie facile et pleine de mollesse. Ayant reçu l'ordre de passer en Afrique, elles jugèrent plus avantageux

d'aller réclamer à Rome même les récompenses qui leur avaient été promises que de s'exposer au delà des mers aux ardeurs d'un climat meurtrier et aux hasards de la guerre. Les négociateurs envoyés par le sénat furent lapidés par les mutins. Foulant aux pieds toute retenue et toute discipline, ceux-ci menacèrent d'incendie et de pillage toutes les villes voisines de Rome. Au moment où César arrivait à Rome, ces hordes sauvages occupaient en armes le champ de Mars. Inaccessible à la crainte et plein de confiance en la supériorité de son génie, César se présenta devant eux suivi d'une faible escorte. Les insurgés l'entouraient l'œil étincelant, la bouche pleine de menaces, exigeant leur congé et la récompense promise: „Citoyens, vous êtes licenciés, vous recevrez bientôt votre récompense.“ Ce titre inusité de citoyen donné à des soldats, la crainte de se voir privés des honneurs du triomphe, l'énergie de César ramenèrent dans ces âmes farouches des sentiments de repentir et d'obéissance; tous conjurèrent d'un commun accord leur ancien général de les reprendre à son service, de les associer à ses travaux, à ses fatigues, de les décimer même s'il le jugeait convenable, en expiation de leurs crimes. César fit droit à leur demande, et se contenta d'imposer aux meneurs une faible amende.

Le sénat éleva à Rome même des statues triomphales au nouvel impérator, lui décerna des couronnes honorifiques, lui reconnut le droit de décider de la paix et de la guerre, l'inviolabilité des tribuns, la nomination des magistrats, la dictature pour la seconde fois, et le consulat pour cinq années. De son côté, César fit de nombreuses nominations de sénateurs, de préteurs et de prêtres, et gagna à sa cause la foule des prolétaires par la suppression de plusieurs impôts et par de nombreuses distributions de vivres. Mais il ne voulut pas, malgré les séductions nombreuses et puissantes que lui offrait Rome, prolonger son séjour dans la capitale; le parti vaincu venait de relever

la tête en Espagne, en Illyrie et surtout en Afrique. Les montagnards belliqueux et à demi sauvages du littoral de la Dalmatie n'avaient jamais accepté sans frémir le joug de Rome. Ils firent cause commune avec les nombreux fugitifs de l'armée pompéienne et choisirent pour chef le général Octavius. Une armée considérable fut anéantie par eux, et malgré le départ d'Octavius pour l'Afrique après un échec sur mer, ils continuèrent sans se décourager une lutte énergique pour la défense de leurs libertés.

L'Afrique, qui avait vu fleurir pendant des siècles Carthage, la redoutable rivale de Rome, la patrie de Massinissa, devint le foyer le plus puissant et le centre de la résistance contre le nouveau maître du monde. Juba, fier de la victoire qu'il avait remportée sur Curion, exerçait le pouvoir suprême; il reçut avec empressement à sa cour les plus illustres fugitifs de Pharsale, Métellus Scipion, Cneius et Sextus Pompée, fils du triumvir, Labiénus, Pétreius, Afranius, le farouche républicain Caton, Octavius à la tête d'une flotte nombreuse. Les Pompéiens installèrent un sénat à Utique, transmirent pleins pouvoirs à Scipion, et grâce au concours des Libyens et des Numides organisèrent une armée de quatorze légions et de 1,600 hommes de grosse cavalerie, outre de nombreux escadrons de cavalerie numide, des frondeurs, des archers et 120 éléphants de guerre. A la nouvelle de l'arrivée de César en Sicile, Scipion donna l'ordre de renfermer tous les magasins de vivres dans les places fortes, pour rendre à l'ennemi les approvisionnements plus difficiles.

César fut informé de tous ces préparatifs, et, comprenant bien toute la grandeur du péril, envoya en toute hâte dix légions à Lilybée. Ne pouvant maîtriser son impatience et n'ayant encore que six légions sous la main, il résolut de s'embarquer pour l'Afrique. Une tempête violente dispersa son escadre, et quand il arriva à Ruspina, il n'avait que 3,000 hommes sous ses ordres. A l'arrivée du reste de sa flotte,

pressé par le danger, il résolut de s'avancer dans l'intérieur des terres, mais dut reculer à l'approche des forces de Labiénus; le voisinage seul de Ruspina sauva sa petite armée d'une ruine complète (46 av. J.-C.). Peu à peu les légions de vétérans, suivies d'une nombreuse cavalerie, rejoignirent l'armée de César, et celui-ci put marcher en force contre Juba, dont les troupes étaient occupées par la révolte des Mauritaniens. Il s'avança avec prudence, occupant chaque nuit une hauteur fortifiée, et voyant avec joie un grand nombre de villes s'empresser de lui ouvrir leurs portes. Il ne put cependant empêcher quelques-uns de ses navires chargés de vétérans de tomber au pouvoir de l'ennemi. Un de ses centurions fait prisonnier sur ces entrefaites osa braver les Pompéiens, et se déclara prêt à combattre avec dix de ses compagnons 400 soldats ennemis à l'arme blanche. Cette bravade nous donne une juste idée du courage et de l'adresse des soldats de César, à une époque où la force seule du bras et le tranchant de l'épée assuraient la victoire. Confiant en la supériorité morale de ses troupes, César résolut de mettre le siége devant Thapsus. Scipion s'empressa d'accourir au secours de cette place importante à la tête de toute son armée. César accepta sur-le-champ la bataille, qui fut moins un combat régulier qu'une véritable boucherie. En effet, les éléphants prirent la fuite dès le début de l'action, le désordre se mit dans les rangs des républicains, et les Césariens, irrités de voir se prolonger une guerre interminable et sans motif pour eux, firent un affreux massacre de leurs adversaires, les égorgèrent sans merci, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit épuisés de fatigue et rassasiés de vengeance. Les chefs les plus illustres du parti républicain, Afranius, Juba, Pétreius, Scipion, se donnèrent la mort de leur propre main. La Numidie se vit rattachée à la province d'Afrique, une partie devint la récompense des chefs mauritaniens.

Caton, à la tête de quelques cohortes, restait seul debout à Utique. Il voulut mettre la ville en état de défense, mais sentant

bientôt l'inutilité de ses efforts, conjura ses compagnons d'exil de chercher le salut dans la fuite, et consacra ses derniers instants à défendre les citoyens d'Utique contre une soldatesque furieuse de sa défaite. Après avoir rempli ses derniers devoirs de citoyen et de général, il résolut, fidèle aux principes des stoïques, de recouvrer dans la mort cette liberté que lui refusait la vie. Il consacra sa dernière soirée à s'entretenir avec quelques amis sur le principe fondamental de sa philosophie: „Seul le sage est vraiment, constamment libre; la multitude est toujours esclave de ses convoitises ou de passions étrangères.“ Ses compagnons le quittèrent à une heure avancée de la nuit l'âme en proie à de sombres pressentiments. Pour lui, après avoir consacré quelques heures à la lecture de l'immortel *Phédon* de Platon, il se frappa la poitrine d'un coup de poignard, et tomba mort au pied de sa couche. Ainsi mourut le dernier républicain, dont l'âme héroïque s'était nourrie de l'idée chimérique d'une république idéale et parfaite, et qui n'avait voulu ni accepter ni comprendre les tristes leçons de la réalité. Les esprits étroits et mesquins n'ont su ni apprécier ni juger sainement cette grande figure. Et pourtant quiconque s'inspire de l'idéal ne tient que peu de compte de la réalité; devant ses yeux éblouis plane une beauté absolue et parfaite; comme un chant de sirène, elle l'attire, elle l'éblouit et l'entraîne aux abîmes. Ainsi ont agi les sages et les héros; ils ont combattu, ils ont souffert pour l'humanité; ils n'ont jamais calculé, la foi leur a inspiré des actes que critiquait la froide raison, et souvent ils ont réussi; ces fous inspirés, qu'on appelle Ésaïe, saint Paul, Socrate, ont du moins succombé avec gloire. Si la réalité leur a donné tort, s'ils ont succombé dans la lutte, de leur sein a jailli en vie éternelle une source de bienfaits et de leçons pour les générations futures, une semence féconde de héros et de patriotes, de philanthropes et de sages, de martyrs et de modèles. Nous ne saurions faire un reproche

grave à Caton d'avoir adopté la doctrine dégradante et lâche du suicide, que le christianisme seul a pu renverser, et dont il n'a pas encore entièrement triomphé après dix-huit siècles.

César maître absolu.

46. Vainqueur dans cent batailles après avoir conquis les Gaules, triomphé en Italie, en Sicile, en Espagne, en Macédoine, en Égypte, en Grèce et en Afrique, imposé ses lois au monde connu de son temps et posé les premières assises d'une monarchie universelle, César rentra en triomphateur dans sa capitale. Le sénat vint à sa rencontre comme un humble courtisan, et le combla d'honneurs et de dignités. Une fête solennelle de quarante jours fut instituée. César, nommé dictateur pour dix ans, impérator, consul, censeur, obtint le droit de préopiner au sénat; grand pontife, il reçut la garde des livres sacrés. Aux portes de la ville étaient rangées en bataille les légions couronnées de fleurs, qui devaient célébrer un quadruple triomphe sur les Gaules, l'Égypte, le Pont et la Numidie. Des centurions portaient devant le char du vainqueur les images symboliques du Rhône, du Rhin, de l'Océan enchaînés, plus de 2,800 couronnes d'or, des vases précieux, 600,000 talents (300 millions), des pierreries, des marbres précieux. Puis venaient, chargés de chaînes d'or, d'illustres captifs, l'héroïque Brenn Vercingétorix, la princesse Arsinoë, un fils mineur de Juba. Enfin s'avançait le triomphateur précédé de 72 licteurs, monté sur un char d'ivoire traîné par des chevaux d'une éclatante blancheur, et derrière lui les légions triomphantes, ivres de joie et d'ambition satisfaite, accablant, suivant l'antique usage, leur général d'épigrammes et de railleries, que le maître du monde dut supporter avec patience.

Pour couronner dignement les fêtes de son triomphe, le généreux

César donna au peuple tout entier, groupé autour de 22,000 tables, un banquet splendide. Les pauvres prolétaires, qui souvent se couchaient dans leurs misérables taudis le ventre vide, purent se repaître en ce jour mémorable de faisans, d'huîtres, de murènes, et porter à leurs lèvres les vins exquis de Falerne et de Chio. Le jour suivant, chaque citoyen reçut dix boisseaux de blé, dix livres d'huile et une forte somme d'argent. Chaque soldat reçut, en surplus de sa solde, près de 5,000 sesterces, chaque centurion 10,000.

Des fêtes splendides furent données au peuple à l'occasion de la consécration du nouveau forum et du temple de Vénus Genitrix, mère de la race des Jules. Le dictateur offrit à la curiosité publique des jeux d'athlètes et de gladiateurs, des combats de bêtes féroces, et un combat naval. 400 lions, 300 buffles, 1 girafe succombèrent en ce jour mémorable pour les délices du peuple-roi. César acquitta ces frais énormes aux dépens des provinces conquises, et sut gagner à la cause du despotisme un peuple, qui n'avait pas beaucoup à perdre dans ce changement de gouvernement, puisqu'il conservait un semblant d'influence dans les comices, et que, de leur côté, les citoyens paisibles se voyaient avec joie affranchis du joug des tribuns des rues et des agitations sanglantes de la place publique. Le sénat conserva, lui aussi, ses attributions, ses dignités et ses priviléges; mais le droit de préopinance accordé au dictateur et l'adjonction de ses nombreuses créatures tirées de toutes les nations du monde transformèrent cette antique assemblée en un simple conseil d'État. Le nombre de ses membres fut élevé à 900, non compris les questeurs. Les consuls, les édiles, les préteurs n'eurent plus que l'administration de Rome; César se réserva la direction des affaires extérieures.

Toutes les parties du corps gigantesque de la république romaine reçurent de César une vie et une impulsion nouvelles. Il se réserva, en vertu de sa prérogative de tribun, le droit d'annuler à son gré

toutes les sentences des tribunaux ordinaires et de présider les commissions de révision, et coupa court par cette mesure habile à toutes les menées des partis. Il conserva, en sa qualité de général en chef, la nomination de tous les officiers supérieurs et veilla au maintien d'une discipline sévère. Il voulut rapprocher les soldats de la bourgeoisie par la fondation de nombreuses colonies militaires. Sa mort seule empêcha la réalisation d'un projet, qui peut-être aurait sauvé la république, en reconstituant un tiers état puissant et énergique.

César, en sa qualité de censeur, veilla avec un scrupule sévère sur les mœurs de la capitale. Rome était devenue un véritable cloaque de ces vices raffinés, qu'enfantent une misère affreux ou une richesse exagérée. Joignez-y l'affaiblissement du sentiment religieux, l'absence de croyances politiques, le contact dégradant d'esclaves grossiers, écume du monde antique. Mais l'énergie du dictateur fut impuissante en présence d'un mal si profondément enraciné, et qui ne fit que grandir à mesure que les esprits n'eurent plus ni honneur à soutenir, ni ambition à satisfaire. Les provinces, par contre, retirèrent de grands avantages de l'organisation nouvelle, et se virent délivrées du joug écrasant des capitalistes et des gouverneurs. Des proconsuls et des propréteurs, choisis avec soin par César lui-même, ne possédèrent plus que des pouvoirs limités, sous la surveillance de l'autorité centrale. Les octrois et les contributions forcées furent seuls mis en fermage, mais les impôts réguliers furent confiés à des fonctionnaires spéciaux et soumis à un contrôle sévère. Grâce à cette administration puissante et centralisatrice, les nouvelles provinces, sortant de leur antique condition d'abaissement et de servage, se fondirent de plus en plus avec la capitale dans une unité assez puissante et assez forte pour résister à l'action destructive des siècles et pour survivre à des temps de crise et de révolution. Le génie de César suffit

à cette œuvre gigantesque, car il n'eut à sa disposition que des créatures dressées par lui, pour la plupart des affranchis et des esclaves. Il consacra ses moments de loisir aux arts, à la littérature, à des réformes utiles et nécessaires, en particulier à la révision du calendrier, qui présentait de si grandes lacunes, que le 1er janvier tomba une année le 3 octobre. Les Romains faisaient usage d'années lunaires, et avaient laissé au caprice des prêtres le soin d'ajouter après le 23 février les jours qui manquaient à l'année complète. César, avec l'aide du mathématicien alexandrin Sosigène et de son affranchi Flavius, fit usage de l'année solaire de 365 jours et un quart, et ajouta à l'année courante, outre le mois supplémentaire, deux mois de 67 jours. après le mois de novembre, ce qui porta à 445 les jours de cette année.

César se vit bientôt arraché à ses loisirs et à ses occupations pacifiques par le bruit des armes. Cn. Pompée avait fait voile vers l'Espagne un mois avant la bataille de Thapsus, à la nouvelle que plusieurs légions venaient d'embrasser sa cause. Il se vit rejoint par plusieurs chefs du parti vaincu, le brave Labiénus, le préteur Varus, Sextus, le plus jeune fils du triumvir; tous résolus à défendre jusqu'à leur dernier soupir une cause désespérée. A quatre anciennes légions pompéiennes se joignirent neuf nouvelles légions de recrues, et les lieutenants de César se virent contraints de battre en retraite devant ces forces imposantes. Mais César, accourant avec la rapidité de la foudre, marcha contre Corduba (Cordoue) au cœur d'un hiver rigoureux, et se vit un moment arrêté dans les opérations du siége par les manœuvres habiles de Pompée. Voulant mettre à profit ce retard, il se dirigea à travers les montagnes contre la ville d'Attegua, qui avait embrassé le parti de l'ennemi. Il s'en rendit maître en février, s'attacha à la poursuite de son ennemi réfugié dans les environs d'Hispalis (Séville), et de la région montueuse qui l'avoisine, et

accepta, à Munda (Monda près de Marbella), la bataille contre un ennemi couvert par une série de hauteurs et de marais. Comptant sur son génie et sur le courage de ses vétérans, César ne voulut souffrir aucun délai, malgré les périls de la situation et l'infériorité de ses troupes. La lutte s'engagea avec une énergie et une violence exceptionnelles. Les Césariens voulaient terminer par un coup d'éclat une guerre signalée par tant de victoires; les Pompéiens avaient à venger leurs affronts et à risquer leur dernier et suprême enjeu dans cette lutte désespérée. Les vétérans se virent repoussés à plusieurs reprises; déjà épuisés de fatigue, ils commençaient à reculer, quand César se précipitant au premier rang: „Voudrez-vous, s'écria-t-il d'une voix éclatante, me livrer à cet enfant?" Et se jetant au plus fort de la mêlée, il se fraya un passage sanglant avec son épée, électrisant les siens par son courage, mais ne faisant encore que des progrès peu sensibles. Ayant remarqué que Labiénus se dirigeait avec trois cohortes du côté de son camp assailli par des cavaliers maures: „Voyez, s'écria-t-il, voyez, ils fuient." Cette parole, portée de rang en rang, releva le courage des Césariens et jeta le désordre dans les rangs ennemis; attaqués avec une nouvelle vigueur, ils lâchèrent enfin pied et prirent la fuite.

Les fugitifs n'obtinrent aucune pitié. Labiénus, Varus, Cn. Pompée tombèrent sous les coups des vainqueurs; seul Sextus Pompée réussit à s'échapper par les gorges les plus impraticables de la montagne. Quelques amis fidèles se sacrifièrent pour lui, il était appelé par le destin à reparaître encore une fois sur la scène du monde.

César, de retour à Rome, se vit comblé de nouveaux honneurs. Sa statue s'éleva à côté des images des sept rois. Assis sur un siége curule d'or, il fut appelé à présider les séances du sénat; les nouvelles monnaies portèrent son effigie, on lui décerna même des honneurs divins. Il reprit aussitôt ses occupations pacifiques et agricoles, en-

voya au loin des colonies, ordonna le rétablissement de la colonie Junonia sur les ruines de Carthage, la reconstruction de Corinthe, le percement de l'isthme, le repeuplement de la malheureuse Grèce. Jadis florissante et prospère, elle n'étalait plus aux yeux de l'étranger surpris que les ruines de ses cités jadis florissantes: de Thèbes, la patrie d'Épaminondas; de Sparte, à laquelle le règne de Nabis avait communiqué un dernier reflet de gloire; d'Argos, où naguère le belliqueux Pyrrhus avait trouvé un tombeau. César consacra de grandes sommes à leur reconstruction, et voulut encourager en même temps les sciences et les lettres. Il confia à l'illustre M. Terentius Varron, qui avait porté en Espagne les armes contre lui, le soin de réunir une grande bibliothèque; il attira à Rome les médecins, les savants, les artistes les plus illustres, et conçut le projet grandiose, réalisé par Justinien, de réunir en un code systématique et complet toutes les lois de la république.

Grâce à la vigueur de son esprit et de son génie, César pouvait suffire à toutes les affaires politiques, administratives et sociales; sous sa main énergique se constituait insensiblement une monarchie forte et vivante. Il s'efforçait d'effacer par sa modération et sa douceur toutes les haines, de bander toutes les blessures des guerres civiles. Souvent il jeta au feu, sans les lire, les papiers les plus compromettants des vaincus et usa largement du beau et divin privilége de la clémence. Le peuple rendait hommage à son énergie et à sa grandeur, mais le mot magique de république conservait pour beaucoup d'esprits son antique prestige. Bien des cœurs généreux, refusant encore de mettre à profit l'expérience du passé, y croyaient de toutes les forces de leur âme, et conservaient gravée au plus profond de leur cœur l'image grandiose de cette république idéale, pour laquelle Caton avait vécu, souffert et succombé.

Mort de César.

44. César, tout à la fois impérator, consul, préteur, censeur, édile, possédait en réalité toutes les prérogatives de la royauté; la nature l'avait créé monarque, et il avait plus de droits à la couronne que toutes ces ombres vaines et éphémères, qui ne doivent leur pouvoir qu'à la suite plus ou moins longue de leurs aïeux. Ayant pleinement conscience de sa force et de sa valeur, il aimait à se montrer en public, revêtu de la pourpre, le front couronné de lauriers; assis sur le siége curule, il se complaisait à recevoir les hommages du sénat. En possession du pouvoir royal, il aspirait à en prendre le titre et les insignes. Quelle que fût sa grandeur, il était homme, cette créature faible et vaniteuse, que la sagesse d'un souverain pieux a proclamée la vanité suprême. Les hommages de la foule, les flatteries des grands, la bassesse de son entourage semblaient devoir en rendre la réalisation facile. Il apprit avec plaisir que sa statue avait été de nuit surmontée du diadème, et il voua une haine implacable à deux tribuns qui la firent enlever par un décret. A son retour des fêtes latines, quelques voix au sein de la foule le proclamèrent roi. Les tribuns, ayant cité les flatteurs devant leur tribunal, se virent dépossédés de leur charge par le dictateur.

Marc Antoine lui présenta à la fête des Lupercales un diadème, dans l'intention de sonder les dispositions du peuple. Mis en garde par les murmures et l'indignation de la foule, César en fit hommage à Jupiter Capitolin, qu'il proclama le seul roi du peuple romain. Le but suprême de sa vie, le couronnement de son œuvre, le fruit savoureux de son ambition était à sa portée et — juste punition du ciel! — il n'osait y porter la main. Sans doute, si au moment où, vainqueur de l'univers, il rentrait dans sa capitale au milieu des acclamations en-



Mort de César.

thousiastes de la foule, il avait usurpé la couronne, le peuple ébloui et étourdi par ses victoires aurait justifié son audace et réalisé son rêve de gloire; mais revenu de sa surprise, il ne pouvait supporter le titre de roi, bien qu'il en eût accordé sans hésiter toutes les prérogatives à son favori.

César résolut de mériter par de nouveaux exploits le rang suprême. Un seul peuple, la nation belliqueuse des Parthes, avait osé porter atteinte à la majesté du peuple romain et le vaincre; l'outrage n'avait pas été expié et l'armée brûlait d'une soif ardente de vengeance. César résolut d'offrir en expiation aux mânes irrités de Crassus un holocauste effroyable et de tirer de ses ennemis une vengeance éclatante. Il conçut le projet de traverser le pays des Daces, la Gétie, de conquérir le royaume des Parthes et, après avoir franchi l'Hyrcanie et la Scythie et planté les aigles romaines au milieu des sombres forêts de la Germanie, de terminer par les Gaules sa course triomphale. Des exégètes complaisants découvrirent dans les livres sibyllins une prophétie qui déclarait qu'un roi seul pourrait triompher des Parthes; César résolut de ceindre la couronne en face de l'ennemi et de faire ratifier plus tard son coup d'État par le peuple.

Toutes ces menées devinrent bientôt pour les patriotes autant de motifs de haine et de crainte. L'opposition était considérable et se composait d'éléments divers, débris des anciens partis: républicains farouches, qui rêvaient le rétablissement de l'ancien état de choses; partisans de Pompée, qui aspiraient à tirer de sa mort une sanglante vengeance; amis de César, dont le dictateur n'avait pas récompensé dignement les services. Un grief commun les rapprocha les uns des autres, et tous, résolus de relever la bannière de la république, tramèrent la mort du dictateur. L'âme de la conjuration était Caïus Cassius Longinus, ce lieutenant de Crassus, qui avait contribué par son courage au salut des débris de l'armée. Il avait brusquement

quitté le parti de Pompée et embrassé avec ardeur, du moins en apparence, la cause de César. L'intérêt et l'envie furent les deux mobiles de sa conduite; cet homme maigre, sombre et taciturne ne put pardonner à César de lui avoir enlevé la préture urbaine. Habile à séduire les consciences et à éveiller les passions, il rattacha à sa cause les ambitions blessées, les intérêts lésés, les amours-propres froissés des anciens partis. L'opposition ne pouvait songer à recourir à la force des armes, elle n'avait ni talent, ni ressources, ni armée; mais elle se crut le droit de faire périr sous ses poignards l'oppresseur des libertés publiques, le tyran, dont l'ambition effrénée menaçait de renverser l'édifice respectable construit par les siècles et de relever la tyrannie odieuse et maudite des Tarquins. Les conjurés, voulant communiquer à leur œuvre exécrable le prestige d'un grand nom et d'un caractère honorable, s'adressèrent à Junius M. Brutus, gendre de Caton d'Utique. Caractère noble, pur, austère, Brutus avait combattu avec distinction dans les rangs de l'armée républicaine; après la bataille de Pharsale il avait accepté le décret d'amnistie et s'était vu honoré de l'estime et de l'affection du dictateur, auquel de son côté il avait rendu d'éminents services. Les conjurés surent habilement exploiter son enthousiasme pour les grandes idées, son amour ardent pour la république; ils lui rappelèrent l'exemple du fameux Brutus, qui contribua à la chute des tyrans; des billets anonymes et mystérieux, portant ces mots: „Dors-tu, Brutus? Es-tu encore Brutus?“ vinrent faire vibrer les sentiments les plus généreux de son âme; son imagination fiévreuse et maladive lui inspira la pensée douloureuse et coupable de sacrifier sa vie à la cause de la liberté et d'offrir en holocauste sur l'autel de la liberté les devoirs les plus sacrés de l'affection et de l'honneur.

Les conspirateurs comprirent que le moment était venu de réaliser leur coupable complot, car César allait bientôt repartir pour l'armée

d'Asie; déjà le fils de sa sœur, C. Octavius, son fils adoptif, l'avait précédé à Apollonie, où il devait s'embarquer. Si on laissait partir le favori des dieux, on n'avait plus à son retour qu'à proclamer roi le vainqueur du monde.

Les conjurés résolurent de prévenir le départ du tyran et de l'immoler en plein sénat le jour des ides de Mars (15 mars).

César ne voulut tenir aucun compte des secrets avis qui lui parvenaient de toutes parts et préféra à une vie pleine de méfiance et d'angoisse une mort soudaine et rapide. Ce fut en vain qu'un astrologue lui dénonça comme fatal le jour des ides de Mars. Le cours du temps amena ce jour tant redouté, le sénat se réunit dans la curie de Pompée, au pied de la statue duquel se trouvait le siége curule de César. Calpurnie, épouse de César, femme énergique et courageuse, accourut épouvantée dans l'appartement de son mari, lui déclara avoir reçu du ciel la révélation prophétique que sa vie était menacée, et le conjura de rester auprès d'elle. César lui promit, en souriant de sa crédulité, de faire droit à sa demande, et chargea M. Antoine de congédier le sénat. Bientôt parut Décimus Brutus, l'un des conjurés; il représenta à César combien sa conduite serait blessante pour l'auguste assemblée et le décida à venir avec lui au sénat. La foule, se précipitant sur les pas du dictateur, le salua de ses acclamations. Un inconnu, profitant du tumulte, lui transmit sur un papier tous les détails du complot. César ne tint aucun compte de cette faveur suprême du destin, déposa ce papier à côté des autres pétitions que chaque jour lui présentaient des solliciteurs, et entra dans la curie, pendant qu'un des conjurés retenait à la porte M. Antoine, sous un prétexte futile.

L'assemblée entière se leva à l'entrée du dictateur, et ne se rassit que quand lui-même eut pris place sur son siége curule. Avant l'ouverture de la délibération, Tillius Cimber, s'approchant de César, im-

plora de sa clémence le pardon de son frère, qui vivait encore dans l'exil. D'autres conjurés joignirent leurs supplications aux siennes, et insistèrent pour le fléchir et prévenir un refus. Cimber pressa ses genoux de sa main droite, et fit tomber, comme par méprise, la toge de ses épaules. C'était le signal convenu. Servilius Casca, debout derrière le trône, porta le premier coup au dictateur d'une main tremblante et mal assurée. „Misérable Casca, s'écria le dictateur légèrement blessé, que fais-tu?" Mais il se vit bientôt entouré de poignards homicides et de visages menaçants. Il chercha à parer les coups avec son stylet de fer, sa seule arme défensive; mais affaibli par ses nombreuses blessures, ne rencontrant partout que des figures menaçantes ou pâles d'effroi, voyant s'avancer contre lui, le poignard à la main, Brutus, qu'il aimait si tendrement, il s'écria se voilant la face avec tristesse: „Et toi aussi, mon fils Brutus", et tomba, atteint de vingt-trois blessures mortelles, au pied de la statue de son infortuné rival, que lui-même avait relevée. Ainsi périt cette merveille de la création, l'homme qui, doué des qualités les plus précieuses de l'esprit et du cœur, avait créé un État nouveau, lui avait communiqué la vie, le mouvement, la puissance, et qui aurait été seul capable de ramener dans l'État le calme et le repos. Et ce héros, ce vainqueur des Gaules, repose baigné dans son sang au pied de la statue froide et impassible de son rival, qu'il a frappé par l'épée, et qui le voit à son tour tomber en véritable victime expiatoire!

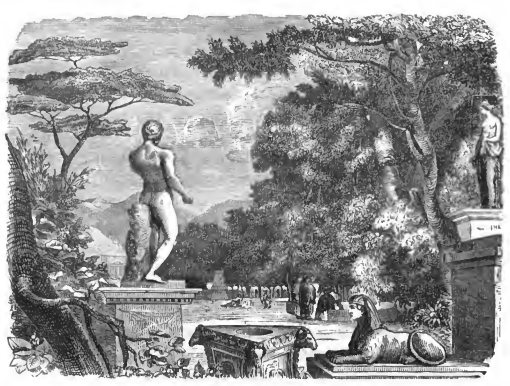
L'épouvante, la stupeur ont retenu fixés immobiles à leurs places, comme des statues impassibles, les sénateurs qui ne sont pas encore initiés au complot. Le sentiment de la conservation personnelle l'emporte bientôt chez eux sur la surprise, dans le moment aucun ne songe à l'avenir. Que va devenir la république? Qui osera prendre la place du dictateur assassiné? Ces questions s'imposent bientôt aux conjurés, ils sentent que le sang appelle le sang, et

de sombres pressentiments leur font entrevoir dans l'avenir de nouvelles guerres civiles, qui entraîneront la république dans leur ruine, et assoiront sur leurs tombeaux les bases inébranlables de la monarchie universelle.

Mais l'avenir cache dans ses plis mystérieux le secret des destinées humaines, le présent seul appartient aux mortels, et il est pour les conjurés et pour la ville éternelle gros de menaces et d'orages.

Cette malédiction repose sur l'acte coupable,
Qu'il enfante après lui le mal et la misère.





Les jardins de M. T. Cicéron.

QUATORZIÈME SECTION.

SCIENCE ET POÉSIE.

Influence de Cicéron sur la littérature.

C'est de l'époque des Scipions que date pour les Romains l'emploi, sur le Forum et dans les livres, de la langue usuelle; la littérature, aspirant à devenir populaire, a cessé d'être le privilége d'une coterie exclusive de nobles et de savants. A cette première période d'expansion et de force productive succéda le dix-septième siècle de la littérature

latine, signalé par la création d'une langue classique et relevée. Le langage fut réglé, au point de vue de la grammaire et du style, avec une sévérité si scrupuleuse, que les innovations nécessitées par les idées nouvelles et par la transformation des mœurs ne purent s'introduire que difficilement et avec lenteur. Ainsi fut constitué le latin classique, auquel beaucoup d'écrivains distingués refusèrent, du reste, de se soumettre.

Marcus Tullius Cicéron fut à la tête de ce mouvement de transformation du langage. Parmi les politiques convaincus appelés à lutter contre les vices et la corruption d'une époque de décadence, au milieu des angoisses de la guerre civile et des passions déchaînées, Cicéron n'occupa pas assurément le premier rang. Ce n'était ni un génie, ni un caractère, mais plutôt un roseau agité par les vents en sens contraire, un esprit industrieux, un travailleur persévérant. Il n'a pas joué dans le monde un grand rôle, il n'a pas non plus exercé une influence prépondérante par la vigueur créatrice du génie et la sublimité des conceptions, mais son exposition claire, populaire et limpide des grands devoirs de l'homme lui a valu l'estime et la reconnaissance de la postérité. Il fut appelé à aborder les sujets les plus divers, et sa vanité lui fit publier tout ce qui était sorti de sa plume. Dans un grand nombre de ses ouvrages la pureté du style ne peut suppléer à la faiblesse de la pensée ou déguiser la pauvreté du fond, mais il se distingue souvent par la grâce de l'exposition, la dignité des pensées, empruntées par lui à la philosophie grecque et introduites pour la première fois dans la littérature latine. Parmi ses harangues les plus célèbres sont celles composées contre Catilina. Il s'exprime en ces termes à la fin de la première *Catilinaire:* „De même que souvent des fiévreux, après avoir, dans un violent accès, bu de l'eau glacée, éprouvent un soulagement momentané, auquel succède un abattement plus grand encore, de même la république, en proie à une cruelle maladie, éprouvera un sentiment passager de bien-être après l'exécution de ce

monstre, pour retomber plus bas encore sous les coups de ses complices. — Déclare-nous enfin, ô Catilina, une guerre impie et sacrilége. Pour toi, ô Jupiter, auquel Romulus a consacré dans cette cité un sanctuaire auguste, tu sauras éloigner, toi le véritable fondateur de Rome, cet homme et ses associés de crime et d'infamie de tes autels, de tes temples, des palais et des murailles de cette ville, des biens et de la vie des citoyens romains; tu infligeras un éternel supplice aux ennemis de la patrie, de la vertu, des dieux immortels." Pendant la guerre civile, et surtout après le triomphe de César, Cicéron chercha, sous les frais ombrages de sa villa de Tusculum (Frascati), à recouvrer cette paix du cœur et cette sérénité d'esprit, que semblaient lui refuser les crises politiques. Il aspirait avec joie l'air pur de la montagne; perdu dans ses rêveries, il errait sous les chênes à l'épais feuillage ou sur les bords charmants du lac d'Albano. Dans ces vallons verdoyants et le long de ces pentes boisées il goûtait les douceurs de la vie champêtre et les séductions d'une nature gracieuse et agreste. Quelquefois il passait l'été dans son bien paternel d'Arpinum, entouré d'un cercle dévoué d'amis, dans la société de son cher et fidèle Atticus, ce protecteur éclairé des sciences, ce sceptique aimable et spirituel. Il agitait avec eux les plus graves problèmes de la métaphysique et de la morale, germe de ses nombreux traités d'éloquence et de philosophie. Il traite *ex professo* et avec un talent remarquable toutes les questions qui ont quelque rapport avec l'éloquence, la politique, les lois, l'histoire de la philosophie. La nature des dieux, leurs révélations, la morale furent aussi l'objet de ses études. Il a composé deux traités remarquables sur la vieillesse et l'amitié, remplis de pensées généreuses et dignes d'un philosophe chrétien, sur la grandeur et l'immortalité de l'homme.

Nous voulons donner quelques exemples du genre de Cicéron empruntés à ses derniers ouvrages, et particulièrement au *Traité sur l'amitié.*

„ L'augure Q. Mucius Scævola, nous dit-il, se plaisait à rapporter des traits nombreux de la vie de son beau-père, C. Lælius, auquel, toutes les fois qu'il était appelé à parler de lui, il donnait le nom de sage. Après avoir revêtu la toge virile, je fus conduit par mon père auprès de lui, pour profiter le plus possible de son commerce et de son exemple. Je gravai dans ma mémoire ses entretiens journaliers, ses longues et spirituelles causeries et résolus de mettre à profit pour mon instruction ses connaissances profondes et variées; j'ai conservé vivante encore dans ma mémoire l'image de cet homme respectable, assis sur un siége ovale, et causant avec moi et quelques amis des affaires les plus importantes du moment dans les domaines de la politique et de la vie sociale. Dans l'un de ces entretiens il fut amené à nous exposer les vues de Lælius sur l'amitié, vues qu'il avait développées devant lui et son autre gendre, C. Fannius, peu de jours après la mort de l'Africain. Je reproduis dans cet ouvrage les traits principaux de cet entretien. Comme l'affection intime et vivante qui unissait l'un à l'autre Scipion et Lælius est assez connue de tous, j'ai cru convenable de placer cet écrit sous son patronage et de le dédier à mon meilleur ami..... "

Fannius ouvre le dialogue par quelques paroles de consolation adressées à l'illustre Lælius au sujet de la mort soudaine de son vieil et fidèle ami Scipion. „ Tous les regards sont tournés vers vous, lui dit-il, on reconnaît en vous le sage parfait et véritable, et l'on désire voir si à l'école de la sagesse vous puiserez des forces assez grandes dans cette épreuve douloureuse pour la supporter avec énergie. " Lælius répondit qu'il sentait douloureusement la perte qu'il venait de faire, mais que c'était pour lui une consolation précieuse que de savoir qu'il avait été atteint plus profondément par la destinée que son ami. „ Quel avantage aurait-il tiré de quelques années de plus dans sa vie? Des jours nombreux et pleins de gloire que lui accorda la destinée, le plus éclatant, le plus digne de mémoire fut ce jour mémorable, dans

lequel les pères de la patrie lui firent escorte jusqu'à sa demeure. Parvenu à un si haut degré de gloire, il me semble avoir plutôt pris place à côté des dieux immortels qu'être entré dans le royaume des ombres. Car je ne puis m'associer à cette doctrine nouvelle et en faveur chez nos contemporains, que l'esprit disparaît avec le corps et retombe dans l'éternelle nuit. J'attache plus de valeur à l'enseignement de nos ancêtres, qui prescrivaient les plus grands hommages pour la mémoire des morts, de ces sages législateurs, qui donnèrent à la Grande-Grèce ses lois et ses coutumes, et surtout de cet homme immortel, que l'oracle d'Apollon proclamait le plus sage des hommes, et qui affirma toute sa vie que l'âme est de race divine, et qu'à la mort du corps le retour dans les sphères éternelles lui est d'autant plus assuré qu'elle a plus fidèlement pratiqué ici-bas la vertu et le devoir. Telle fut la croyance de Scipion, et, comme inspiré par un pressentiment du ciel, il s'entretint à plusieurs reprises de l'immortalité quelques jours avant sa mort et nous rapporta une vision, dans laquelle l'Africain lui avait révélé quelques-uns des mystères de la vie éternelle. Si les plus nobles esprits s'élèvent avec le plus de sûreté et de promptitude vers les sphères éternelles, en s'arrachant aux liens périssables de la vie terrestre, seule une âme incrédule peut déplorer le sort de Scipion; un cœur ami ne peut qu'envier son sort. Puisque de l'urne du destin est sortie pour lui la plus heureuse destinée, ne serais-je pas en droit de me plaindre, moi, auquel mon âge eût dû assurer une plus prompte délivrance? Mais ma meilleure consolation est bien encore le souvenir de notre amitié; j'ai été heureux de partager ses sentiments, ses dangers, ses fatigues, de voir nos volontés, nos actes, nos sentiments se fondre dans une harmonie intime, véritable puissance de l'amitié."

Cicéron, après la mort de César, se mêla encore une fois aux affaires publiques et déploya un courage intrépide et digne de ses jeunes

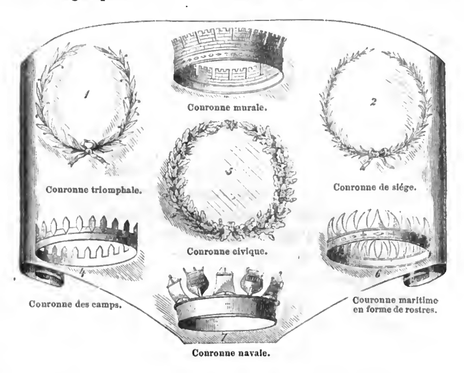
années; dans sa lutte contre M. Antoine, qui aspirait à la tyrannie, il donna à ses harangues le nom de *Philippiques*, pour associer par ce nom sa lutte contre la tyrannie aux immortelles harangues de Démosthènes. Nous le verrons payer de sa vie son audacieuse et énergique tentative de résistance.

Historiens.

Rome reconnaissante accordait à l'héroïsme de ses enfants de nombreuses récompenses. La couronne triomphale, composée à l'origine de lauriers, plus tard de feuilles d'or, ornait le front du vainqueur aux jours de triomphe. La couronne navale récompensait les victoires remportées sur mer, la couronne en forme de rostres était décernée au soldat, qui le premier mettait le pied sur un navire ennemi sans jamais reculer. Le premier soldat arrivé au haut des murailles d'une ville assiégée recevait la couronne murale. Le sénat décernait une couronne de siége au général qui débloquait une armée assiégée par l'ennemi ; une couronne spéciale en forme de palissade au guerrier, qui franchissait le premier l'enceinte du camp ennemi; enfin une couronne civique en chêne à celui qui sauvait un citoyen de la main de l'ennemi. Les braves recevaient aussi des chaînes d'or, des anneaux d'argent, de nombreuses marques honorifiques. Mais les guerriers attachaient avec raison plus de valeur à la reconnaissance de la postérité, qui transmettait, de génération en génération, le souvenir de leurs exploits, jusqu'à ce qu'un historien célèbre vînt les consigner dans ses annales.

Jusqu'à une époque relativement moderne l'histoire avait peu attiré l'attention des écrivains latins. On se contentait généralement de chroniques locales, qui ne tenaient compte ni de la vérité, ni de la forme, collection souvent grotesque de légendes et de fables, recueil

d'anecdotes bonnes tout au plus à distraire des oisifs. On songeait encore moins à s'inspirer des écrits de Polybe, l'ami de Scipion, et le grand ouvrage de Cornélius Népos, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, semble n'avoir été, comme sa collection de biographies, qu'un livre bon pour les écoles. Si la grande histoire fit longtemps défaut, les ouvrages particuliers et circonscrits attirèrent de bonne heure



l'attention des écrivains. Jules César, aussi habile écrivain que général expérimenté, résuma dans un ouvrage admirable le récit de toutes ses campagnes. Dans un style concis, digne, sévère, limpide et élégant il retrace en quelques traits heureusement choisis les mœurs des peuples qu'il a dû combattre. Son *Commentaire sur la guerre des Gaules* est un chef-d'œuvre du genre. „César (dit-il, parlant de lui-même à la troisième personne) ne voulait rien confier aux Gaulois,

dont il redoutait l'humeur inconstante et changeante, sachant combien ils sont prompts à prendre une résolution, avides de nouveauté. Ils sont dans l'usage d'arrêter les voyageurs, même contre leur gré, pour les entendre raconter leurs aventures ou des contes frivoles. Quand des négociants se présentent dans leurs cités, la foule s'empresse autour d'eux et les conjure de lui dire ce qu'ils ont vu, de quel pays ils viennent, où ils comptent séjourner. C'est sur des renseignements aussi futiles et insignifiants qu'ils basent les plus graves entreprises, exposés à en concevoir bientôt un amer repentir." Qui ne reconnaît dans ce tableau tracé de main de maître bien des points de ressemblance avec le caractère national des Français de notre époque? Le caractère national des Allemands d'aujourd'hui offre bien moins de points de ressemblance avec ce que César rapporte des anciens Germains: „Ils passent leur vie à la chasse et à la guerre, et travaillent dès leur enfance à s'endurcir. Ils font le plus grand cas des hommes purs et chastes et considèrent comme une honte de songer seulement au mariage avant la vingtième année. Ils méprisent l'agriculture et se nourrissent de lait et de viande. Personne ne possède en propre des champs ou des propriétés; chaque année les chefs des tribus font un nouveau partage des terres, pour conserver l'unité d'esprit et de cœur, prévenir l'avarice, l'ambition, les vaines querelles."

Salluste a aussi traité quelques pages détachées de l'histoire romaine, mais sa manière est tout autre et le but qu'il se propose bien différent. C. Sallustius Crispus rattache les événements aux dispositions morales de l'époque, esquisse en quelques traits énergiques les personnalités saillantes, et semble vouloir prendre pour modèle Thucydide. Il revient à satiété sur la vertu des ancêtres et la dégradation du temps présent; il affecte le langage archaïque, et vise à produire de l'effet; mais la connaissance parfaite des événements, que ses écrits nous révèlent,

la concision et la puissance de son exposition, sa haute moralité en font un écrivain aussi attrayant qu'instructif. Ceux qui lui reprochaient de son temps ses plaisirs et ses concussions, étaient dans leur tort, car il n'était pas plus mauvais que ses contemporains, et le pécheur converti était à même de s'élever avec conviction contre les péchés de sa jeunesse et de son époque. Salluste composa, en effet, ses ouvrages à un âge avancé. Originaire d'Amiternum dans le pays des Sabins, il se distingua de bonne heure par ses excès; nommé questeur, il fut chassé du sénat pour crime de concussion, et rétabli par César dans sa charge. En récompense de ses services militaires, il reçut la province de Numidie, et sut, en homme habile, retirer de son administration d'immenses avantages. A la mort de son protecteur il vécut dans la retraite et consacra ses dernières années à la littérature. Le pillage de la Numidie lui permit d'élever sur le Quirinal de magnifiques jardins et d'y finir ses jours dans d'honorables et studieux loisirs. Nous possédons deux de ses ouvrages, la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre contre Jugurtha*. „Il est beau, dit Salluste, de rendre à l'État d'éminents services sur terre et sur mer, mais le don de l'éloquence est aussi un noble privilége. Je me suis plongé dès ma jeunesse dans les études politiques. Entourée d'hommes vicieux, avides, corrompus, ma faible jeunesse s'est laissé égarer par l'orgueil et a souffert tous les tourments de l'envie et de la calomnie. Ayant enfin réussi à m'arracher à une vie pleine de dangers et de misères, j'ai résolu de consacrer à l'étude les restes d'un temps précieux, trop longtemps absorbé par les vains soucis de l'ambition. Je résolus d'écrire les événements dont j'avais été témoin,


Salluste.

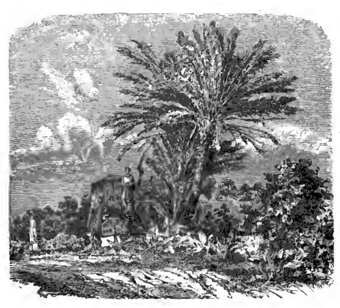
et d'insister sur les circonstances les plus remarquables de ma vie. " Comme on le voit, Salluste souffre moins des scrupules d'une conscience délicate que des regrets d'un orgueil froissé. Nous nous arrachons à regret aux jardins enchanteurs de l'historien courtisan pour étudier les poëtes.

Poëtes.

A Rome et dans l'empire se trouvaient un grand nombre de poëtes, qui, papillons légers et frivoles, butinaient les roses et les lis au pied du Parnasse, sans avoir jamais visité les bois sacrés, les grottes et les temples de la montagne sacrée. Il était de bon ton pour la jeunesse de l'époque de composer des vers, dont bien peu, heureusement pour la postérité, nous ont été conservés. Néanmoins, au milieu de ces pygmées littéraires, s'élèvent quelques physionomies nobles et gracieuses, qui méritent de nous arrêter quelques instants.

A leur tête nous pouvons citer un polygraphe distingué, qui a résumé dans ses écrits les diverses connaissances de son temps. Bien qu'il ait composé en prose la plupart de ses ouvrages, entre autres son livre sur l'agriculture, le seul qui soit parvenu jusqu'à nous, Varron se distingua par ses ouvrages sur la métrique et la prosodie, et par quelques poésies, qui révèlent une riche imagination unie à un esprit pénétrant. Né en 116 à Réate, il était, comme Salluste, un enfant des montagnes de la Sabine. Après avoir soutenu le parti de Pompée, il se rapprocha de César, mais n'échappa qu'avec peine, malgré son insignifiance politique, aux proscriptions de M. Antoine. La diversité de ses connaissances et la souplesse de son esprit nous sont attestées surtout par ses satires ménippées, composées à l'exemple du poëte et philosophe grec Ménippus, mais qui révèlent un esprit latin, plein de verve et d'humeur railleuses. Dans la satire intitulée

l'Homme de soixante ans (*Sexagesis*), il dépeint un homme qui s'est endormi dans son enfance, et ne se réveille qu'au bout de 50 ans. Il s'étonne de sa calvitie, de sa barbe grisonnante, de ses rides; il ne peut surtout s'expliquer les changements qui sont survenus dans Rome. „Chaque jour, dit-il, je vois servir, sur les tables des grands, des huîtres et des friandises que de mon temps on ne servait qu'aux jours de fête. De telles dépenses entraînent après elles la pauvreté et la misère;



Le jardin de Salluste.

les débauchés appauvris deviennent des conspirateurs et projettent de mettre le feu aux quatre coins de la ville. Les jeunes gens, auxquels si longtemps les parents ont pardonné leurs fautes, les empoisonnent en récompense. Toutes les vertus ont disparu; à leur place nous avons les blasphèmes, l'infidélité et les exactions.“ Le dormeur éveillé ne peut retenir ses plaintes, mais tout le monde l'accable

d'injures, et se dispose à le précipiter du haut du Tibre, d'après l'antique usage.

T. Lucrétius Carus composa un très-long poëme sur la nature des choses, à la louange d'Épicure et d'Empédocle. Il expose que rien n'est sorti de la main d'un créateur, mais que toutes choses doivent leur origine à la réunion d'atomes, fortuitement rapprochés l'un de l'autre et entraînés dans un mouvement éternel. Lucrèce sut pénétrer de son esprit ce sujet froid et aride et l'embellir de tous les charmes de la poésie.

Nous citons comme modèles quelques fragments de son poëme dans la traduction élégante de De Pongerville :

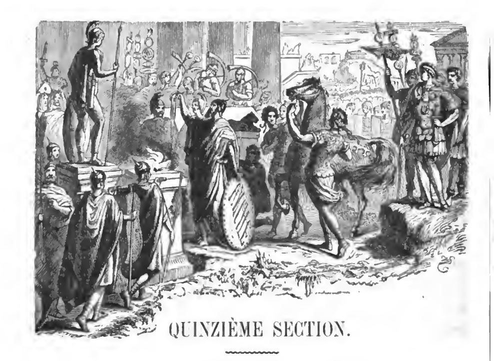
Quand l'Océan s'irrite, agité par l'orage,
Il est doux, sans péril, d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblants matelots,
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots;
Et, quoiqu'à la pitié leur destin nous invite,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.
Il est doux, Memmius, à l'abri des combats,
De contempler le choc des farouches soldats.
Mais viens, il est encore de plus douces images;
Viens, porte un vol hardi jusqu'au temple des sages.
Là, jetant sur le monde un regard dédaigneux,
Vois ramper fièrement les mortels orgueilleux.
Ils briguent de vains droits, s'arrachent la victoire,
Les titres fastueux, les palmes de la gloire,
Usurpent d'un haut rang l'infructueux honneur,
Et trouvent le remords, en cherchant le bonheur.
Hommes infortunés, quelle aveugle inconstance
Transforme en longs tourments votre courte existence?
Et quel bien donc conduit à la félicité?
L'absence de l'erreur et la douce santé.

Valérius Catulle est né à Vérone, l'année où Salluste naissait dans la Sabine. Frivole et prodigue dans sa jeunesse, il abrégea sa vie par ses excès, ne s'occupa jamais beaucoup des affaires politiques,

bien qu'il fût dévoué, au fond du cœur, à la cause de la république, et mena une vie facile, élégante et littéraire dans la presqu'île de Sirmio, sur le lac de Garde. Il a abordé dans ses vers tous les genres, poésie lyrique, épopée, élégie, idylle. Ses bluettes ont toute la perfection du genre, une délicatesse exquise, soit qu'il fasse l'éloge de l'amour, soit qu'il chante le moineau de Lesbie, ou bien que sur un ton plus relevé il déplore la perte d'un frère adoré; rarement il célèbre les dieux dans ses vers, et plusieurs de ses poésies légères sont indignes d'un grand poëte. Il ne craignit pas de frapper du fouet de sa satire mordante César victorieux; celui-ci, pour toute vengeance, invita à sa table le poëte audacieux.

Mais déjà retentit au loin la trompette guerrière, les mânes irrités de César crient vengeance, et de toutes parts brillent au soleil les armes de la guerre civile. Adieu chansons, asile doux et paisible de Sirmio, banquets délicats embellis par l'amour et l'amitié : les événements nous entraînent malgré nous sur un nouveau théâtre de crimes et de douleurs.





QUINZIÈME SECTION.

CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE.

Toute faute, tout crime s'expio dès ici-bas!
Vons avez par trahison assassiné le héros
Prédestiné; scs mânes, du sein du royaume des ombres,
Crient vengeance. Entendcz-vous sa voix! à travers l'empire
Elle retentit mystérieuse, les légions se rassemblent,
Tous les crimes déchaînés s'abattent sur la terre,
Déjà le champ de bataille est prêt, la république succombe;
Le temps approche où un ambitieux plus corrompu que César
Ceindra son front de cette couronne auguste,
Dont une main criminelle dépouilla le vainqueur des Gaules.

I.

CONSÉQUENCES DU MEURTRE DE CÉSAR.

Marc Antoine et les conjurés.

Les périodes de l'histoire du monde se succèdent, par une loi fatale et inévitable, comme les vagues de l'éternité. Elles portent dans leur sein les actions des hommes, leurs joies, leurs douleurs. Dans cette

évolution, arbitraire en apparence, qui règle les destinées humaines, l'observateur attentif reconnaît une loi providentielle. Cette loi, qui nous échappe, à nous plongés dans les incertitudes du temps présent, nous la retrouvons formulée et tracée par le doigt de Dieu dans les grands événements de l'histoire. Les conséquences de la mort de César en sont une preuve manifeste.

Personne ne pressentait encore les horreurs et les infamies destinées à expier cruellement la mort du héros assassiné, et cependant, quand la nouvelle du meurtre se répandit de maison en maison, de quartier en quartier, tous les citoyens, riches ou pauvres, sentirent leur âme agitée par de sombres pressentiments. L'homme qui avait rendu à la république épuisée par tant de secousses et d'orages le calme et le repos, était mort assassiné. Qui pourrait désormais défendre les biens et la vie des citoyens? Les meurtriers se contenteraient-ils d'une aussi illustre victime, ou plutôt leur soif de sang, une fois éveillée, ne s'assouvirait-elle pas par de nouveaux holocaustes humains? Les boutiques se fermèrent comme en un jour de calamité publique; tous les gens désœuvrés, ceux qui n'avaient rien à perdre, envahirent les rues, le Forum; la curiosité, la peur, l'exemple vinrent grossir leurs rangs. Bientôt soixante sénateurs parurent sur le Forum, graves, silencieux; devant eux un licteur portait le piléus, symbole de la liberté. Agitant aux yeux de la foule leurs poignards ensanglantés, ils appelèrent le peuple romain à se réjouir de la mort du tyran et à recouvrer sa liberté. Les citoyens, surpris et stupéfaits, contemplaient en silence ce sinistre cortége de gladiateurs et de meurtriers. Les conjurés, surpris du peu de succès de leurs manœuvres, de l'indifférence générale, et en plusieurs endroits de l'attitude menaçante de la foule, se hâtèrent de chercher un refuge sur le Capitole, qu'ils occupèrent à main armée. Tous les républicains sincères, entre autres Cicéron, vinrent les rejoindre pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Fort de la pureté

de ses intentions, plus audacieux que ses collègues, Brutus se déclara prêt à paraître encore une fois en public et à justifier la violence de ses actes par une peinture saisissante de la tyrannie de César. Accueilli par un silence glacial, il se vit dans la nécessité de se retirer, à son tour, à l'écart. Comme ils n'avaient sous la main ni consuls, ni tribuns désignés aptes à convoquer le sénat, les conjurés se crurent légalement obligés de recourir à M. Antoine, qui avait été nommé consul en même temps que César pour l'année courante.


Marc Antoine.

M. Antoine, compagnon d'armes, partisan dévoué du dictateur, son parent par sa mère Julia, avait été le premier désigné aux poignards des assassins, mais sauvé par l'intercession de Brutus. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était livré sans réserve aux plaisirs. Il ne possédait pas, comme Sylla et César, assez de force intellectuelle et morale pour imposer un frein à ses passions, quand les circonstances semblaient l'exiger. Doué par la nature de talents remarquables, il se signala de bonne heure à la tribune et sur les champs de bataille. Il vécut quelques jours dans la retraite après la mort de César; l'invitation maladroite des conspirateurs lui révéla leur faiblesse, il reprit courage et résolut de profiter de la révolution pour ses propres intérêts. Calpurnia, veuve de César, s'était réfugiée auprès de lui avec le trésor particulier de son mari, qui s'élevait à 25 millions de deniers. M. Antoine fit payer cher ses services, il y joignit les revenus du trésor public (110 millions), et fixa au 17 mars la prochaine séance du sénat.

Au jour fixé par lui, la ville offrait un étrange spectacle. A travers

la foule inquiète et fiévreuse passaient en armes des vétérans, irrités de la mort de leur général ou gagnés à prix d'argent à la cause d'Antoine. Au delà du Tibre étaient campées plusieurs légions, que M. Æmilius Lépide, maître de cavalerie de César, se préparait à conduire dans la Gaule narbonnaise, qui lui avait été assignée comme province. Les conjurés n'osaient pas quitter le Capitole, le reste des sénateurs se réunit dans le temple de Tellus. Antoine parut; assis sur la chaise curule, il permit à son rival Dolabella, jeune débauché, auquel César avait, en cas d'absence de sa part, accordé le droit de remplir les fonctions de consul, de prendre place à côté de lui. La délibération fut orageuse, on agita la question de savoir si César avait exercé une dictature légale, ou usurpé la tyrannie. Marc Antoine, résumant la discussion en quelques paroles énergiques, démontra qu'on ne pouvait pas justifier la mort de César sans renverser du même coup la constitution établie par lui, et toutes les mesures qu'il avait prises, et sans porter ainsi un coup mortel à des milliers de fortunes privées, à ces légions, dont le courage avait étendu au loin la majesté du nom romain. Il proposa de donner force de loi à toutes les mesures du dictateur, et de proclamer en même temps une amnistie générale. Cicéron s'empressa d'applaudir à ces mesures. Son esprit politique étroit et borné ne lui permit pas de se rendre un compte exact de la situation et des personnes en scène; il rêva une paix universelle, un État libre et heureux. Il développa ses utopies gouvernementales dans un discours éloquent, le mot magique d'amnistie lui sembla devoir contenir le nœud de la situation. Le soir, s'adressant à la foule assemblée sur le Forum, il lui fit connaître le vote du sénat, lui prédit le retour de la paix et de la prospérité publique, et se vit accueilli par des acclamations unanimes. Tout semblait réaliser sa prédiction et ses vœux. Les conjurés, auxquels leurs adversaires avaient envoyé leurs enfants en otage, descendirent du Capitole; un banquet solennel de réconciliation

réunit à une même table Brutus, Cassius, Lépide et Antoine. Cicéron proclama cette journée la plus belle de sa vie et se félicita d'avoir conjuré les périls et les orages, dont la république était menacée. S'il avait pu lire dans l'âme de ces amis d'un jour, que de sinistres



Marc Antoine prononce l'oraison funèbre de César.

complots n'y aurait-il pas découverts! Antoine seul, par politique, aspirait à réaliser l'œuvre rêvée par César. Il ne pouvait songer à procéder qu'avec la plus grande réserve, car il avait non-seulement

à redouter les républicains, mais aussi à ménager et à séduire les partisans de César. Si ces derniers avaient, sans murmurer, courbé le front devant le génie du vainqueur des Gaules, ils n'étaient nullement disposés à occuper vis-à-vis de leur égal une position subalterne. Lépide lui-même, cet esprit borné et stupide, maître de l'armée, aspirait à jouer un rôle important dans l'État. Antoine avait l'avantage de disposer des trésors et des papiers du dictateur; il résolut de faire servir son testament à ses desseins, et y fit ajouter par le secrétaire de César, Fabérius, qui imitait, à s'y méprendre, son écriture, plusieurs clauses importantes. Un second pas décisif, l'adhésion du sénat à ses vues, lui fut facilité par la cérémonie des funérailles. Il s'établit dans le Forum sur une estrade élevée, d'où il prononça l'oraison funèbre du héros, dont il avait à ses pieds le cadavre. Après avoir dans l'exorde rendu en termes éloquents un juste hommage à ses talents, à son génie, à ses exploits, à sa générosité, il déclara que dans son testament l'auguste victime avait légué au peuple ses jardins, et à chaque citoyen 100 francs comme un faible souvenir de son affection. Le peuple, affligé et ému, contemplait avec tristesse ce vêtement ensanglanté, percé de 23 coups de poignard. Pendant qu'un chœur funèbre célébrait les vertus du mort, le héros assassiné se leva comme par magie de sa couche funèbre, couvert de blessures et défiguré par la mort. Ce n'était qu'une image de cire, mais si admirablement imitée, que beaucoup furent induits en erreur, et que le Forum retentit tout d'un coup de menaces et d'imprécations formidables contre les meurtriers.

La foule dressa sur le Forum même le bois du bûcher qui devait consumer les restes mortels de son bienfaiteur, et jeta dans les flammes, en holocauste et en hommage, des armes, des vêtements précieux, des bijoux, des parures. Puis arrachant au bûcher des tisons embrasés, elle se disposa à incendier les maisons des conjurés et à frapper tous ceux qui s'offraient à ses coups.

Les conjurés se virent dans la nécessité de quitter Rome. Cicéron, ne songeant qu'à sa sûreté personnelle, se retira à Tusculum avec quelques amis, perdant ainsi en délibérations inutiles un temps précieux qu'il aurait dû réserver à l'action. Antoine, plus habile, ne perdit pas un instant. Il s'entoura d'une garde de vétérans dévoués, et fit, grâce à la main habile de Fabérius, des bénéfices considérables; les Siciliens obtinrent, d'après les prétendues volontés de César, le droit de bourgeoisie romaine, les Crétois la remise de plusieurs impôts, le roi Dejotarus le royaume de la Petite Arménie.

L'habile politique chercha à vivre en bons termes avec le sénat, il réussit à abuser de sa crédulité et reçut de son aveuglement la province de Macédoine, que César avait réservée à Brutus. En avril et en mai, il parcourut toute la basse Italie en qualité de président de la commission chargée de distribuer des terres aux vétérans. Il se montra si prodigue de la propriété d'autrui et de l'argent, dont il avait amassé des quantités prodigieuses, que les soldats le suivirent en foule dans Rome et lui permirent de procéder plus ouvertement. Dans la séance du 5 juin il demanda le gouvernement de la Gaule cisalpine. Brutus avait pris possession de cette province, qui ouvrait à son maître la route de Rome. Les sénateurs comprirent trop tard les secrètes intentions du rusé politique et ne craignirent pas d'élever des objections graves et nombreuses. Antoine tint peu de compte de ces scrupules, il présenta son projet de loi aux tribus; les épées nues de ses soldats produisirent l'effet voulu. Son projet fut accepté, mais Antoine n'était pas un homme à se contenter de paroles. Il accourut, en compagnie de son ambitieuse femme Fulvie, au port de Brindes, où venaient de débarquer quatre légions de vétérans, vieux soldats de la guerre des Gaules. Il se mit à leur tête, promit à chaque soldat près de 100 francs de gratification, somme énorme et au-dessus de ses moyens, et pourtant les soldats accueillirent de leurs satires l'offre

d'une somme qu'ils jugeaient tout au plus digne d'un mercenaire. Antoine furieux fit décapiter les plus criards, et, ayant nommé de nouveaux officiers, prit, à la tête de l'une des légions macédoniennes et de sa propre légion, l'Alouette, le chemin de Rome, pendant que les trois autres légions suivaient le littoral de la mer Adriatique.

En novembre, au moment où allait s'ouvrir une nouvelle session du sénat, Antoine apprit la défection de plusieurs légions et dut marcher en toute hâte à la tête de ses troupes restées fidèles contre Brutus. Il reconnut trop tard qu'il avait trouvé son maître en politique, et ce rival trop longtemps méprisé n'était autre que le neveu de César, le fameux Octave, jeune homme alors insignifiant de 19 ans.


C. Octave.

C. Octavius, surnommé plus tard C. Julius César Octavianus, né en 63 av. J.-C., se glorifiait de descendre d'une jeune sœur de César. Il perdit de bonne heure son père, et grandit sous la direction de sa mère Attia et de sa grand'mère. J. César lui témoigna de bonne heure une vive affection, lui confia, à l'âge de 16 ans, le pontificat, et fortifia sa santé délicate par de nombreux exercices. Une maladie empêcha le jeune homme de prendre part à la guerre d'Afrique; en Espagne il n'arriva à l'armée qu'après la bataille de Munda. La guerre contre les Parthes devait lui offrir une occasion inespérée de se signaler, et déjà il se trouvait à Apollonie prêt à s'embarquer, quand il reçut la nouvelle foudroyante de la mort de son oncle. L'orgueil, l'espérance d'une glorieuse carrière, l'affection de César ne semblaient plus devoir être que de vains et inutiles rêves. Mais ils reprirent une certaine valeur, quand on sut que le dictateur l'avait désigné pour son principal héritier, dans le

cas où il mourrait sans enfants. L'armée voulait le suivre en Italie; mais mûri par une sagesse précoce, Octave refusa son concours et, confiant en son bon génie, se présenta, suivi de quelques amis, sur le théâtre brûlant des discussions politiques. Celui qui a trempé ses lèvres à la coupe enivrante de l'ambition et du pouvoir, ne peut plus vivre heureux dans le cercle étroit et intime de la vie domestique; les passions déchaînées l'entraînent dans les hasards de l'inconnu, d'où doit dépendre sa grandeur éblouissante ou sa chute honteuse. Octave ne se laissa pas instruire par l'exemple de son oncle et se jeta tête baissée dans le courant orageux de la vie politique. Le jeune homme ne s'avança qu'à petites journées dans la direction de Rome, pour sonder les dispositions des vétérans et les sentiments des populations accourues sur son passage. Il arriva au milieu de mai, et le tribun Lucius Antonius le présenta au peuple comme l'héritier légitime de César. Quelques semaines après, M. Antoine revenait de son voyage de Campanie. Il vit avec déplaisir son jeune rival, qu'il envisagea plus comme un voisin incommode que comme un compétiteur dangereux. Octave lui demanda compte de l'héritage de son oncle, Antoine répondit qu'il avait recueilli plus de dettes que d'argent disponible. Le jeune homme, ne pouvant recourir à la force, réalisa une partie de son patrimoine et acquitta tous les legs de son oncle, tactique qui devait lui rapporter des intérêts énormes, puisqu'il se concilia par cette mesure adroite la faveur des vétérans. Sa bienveillance étudiée et sa souplesse lui gagnèrent un grand nombre d'amis désintéressés; habile à pénétrer les intentions d'autrui, il sut renfermer en lui-même ses propres sentiments. Un grand nombre de membres de l'aristocratie lui accordèrent leur confiance, Cicéron lui-même crut avoir trouvé dans ce jeune homme inoffensif un excellent instrument contre les desseins d'Antoine.

Antoine n'offrit aux légions de Macédoine que 100 deniers, Octave

leur fit offrir cinq fois plus, et les détacha sans peine du parti de son adversaire. Octave, à la tête d'une nombreuse armée, n'exerçait aucune fonction légale. Le sénat vint à son aide; Cicéron, plein de confiance en son jeune ami, après avoir prononcé, le 2 septembre, le premier de ses quatorze discours contre Antoine, devint l'âme du parti de l'aristocratie, se crut appelé à sauver l'État des menées d'un second Catilina et, oubliant toute retenue, l'accabla d'injures et d'outrages. Il ne put réussir à communiquer à l'auguste assemblée le feu qui dévorait son âme. Le sénat accorda, il est vrai, aux légions restées fidèles de fortes récompenses, confirma M. Brutus dans la province de Macédoine, Cassius en Syrie, mais n'osa prononcer contre M. Antoine la sentence du bannissement. La guerre fut résolue, Octave et le consul Hirtius marchèrent au secours de Décimus Brutus, serré de près dans Modène par Antoine. (43 av. J.-C.)

La guerre de Modène et ses suites.

La guerre civile avait réuni autour de la place forte de Modène les armées des chefs de parti. Décimus Brutus, trop faible pour livrer sa fortune aux hasards d'une bataille, défendait derrière les murailles de Modène sa province et sa vie. M. Antoine le serrait de près à la tête de forces supérieures et envoyait des détachements des deux côtés dans les plaines fertiles, qui s'étendent entre Modène et Bologne. Octave et Hirtius s'avançaient le long des collines de l'Apennin; le sénat, de son côté, envoyait de nombreux négociateurs aux deux partis. Telle était la situation des partis, quand une lettre insolente d'Antoine contraignit le sénat à recourir aux armes. Déjà le consul Pansa s'avançait contre l'ennemi commun à la tête de quatre nouvelles légions et d'une ancienne cohorte prétorienne. Près du Forum des Gaulois sur la route Æmilia, il aperçut, à la lisière d'un bois, des cavaliers et des

archers ennemis. Les vétérans, fiers de leurs anciens services, soutenus par la légion de Mars, et une seconde cohorte prétorienne, qu'Hirtius avait détachée à leur rencontre, poursuivirent les fuyards à travers la forêt, mais se trouvèrent, après l'avoir franchie, en face de deux anciennes légions et de deux cohortes prétoriennes commandées par Antoine. Méprisant l'assistance des nouvelles recrues, ils engagèrent l'action contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Les deux partis engagèrent en silence une mêlée meurtrière et sanglante. Les prétoriens du centre, assaillis par des forces écrasantes, furent entièrement anéantis; la cavalerie chargea par derrière les troupes de Pansa, lui-même tomba sur le champ de bataille, grièvement blessé, et dut ordonner la retraite. De son côté Antoine vainqueur, attaqué à l'improviste par deux anciennes légions sous le consul Hirtius, fut à son tour contraint de reculer. L'armée d'Hirtius chercha par d'habiles manœuvres à débloquer la place. Pour prévenir la réussite de ce plan, Antoine mit en ligne sa cavalerie, et bientôt après toute son armée. Jamais guerre ne fut conduite avec autant d'impéritie. Le consul Hirtius, après une longue et sanglante mêlée, repoussa l'ennemi dans ses lignes, franchit les murailles du camp et pénétra jusqu'au prétoire, où il tomba cruellement blessé.


Lépide.

Octave, prenant à son tour le commandement en chef, se maintint dans le camp conquis. Antoine dut chercher son salut dans une prompte retraite. Il n'avait plus sous ses ordres que sa cavalerie et une légion de vétérans; mais Brutus, qui n'avait pas donné signe de vie pendant la bataille, resta inactif au moment décisif. Octave, qui avait pour mission de surveiller les mouvements de P. Ventidius, général expéri-

menté et partisan d'Antoine, lui permit de franchir l'Apennin à la tête de quatre légions, et de rejoindre en Étrurie son général vaincu. Antoine n'en continua pas moins sa marche à travers les Alpes et la Gaule, car il savait devoir y trouver de puissants auxiliaires. Il ne se trompait pas, il se vit en présence de sept légions sous les ordres de Lépide et de trois légions sous les ordres de Plancus, sans compter les nouvelles recrues. Tous deux franchirent le Rhône, sous le prétexte d'interdire au général fugitif le passage des Alpes. Antoine, de son côté, suivit le cours du fleuve dans la direction du Midi et établit son camp près de celui de Lépide, sans songer à se retrancher. Bientôt des relations affectueuses s'établirent entre les deux généraux qui avaient autrefois combattu ensemble sous les ordres de César, et qui ne tardèrent pas à tomber d'accord.

Antoine, à la tête de dix légions, marcha contre Plancus, remporta sur lui une victoire décisive et le contraignit à s'enfuir au delà de l'Isère, où Brutus, qui avait franchi les Alpes par le chemin suivi autrefois par Annibal, vint le rejoindre. Mais sur ces entrefaites Asinius Pollion rejoignit Antoine à la tête des légions d'Espagne, et Brutus, menacé par une force écrasante, s'empressa de repasser les Alpes. Au moment où il entrait dans le pays des Salasses (Turin), il apprit qu'Octave, auprès duquel il espérait trouver un refuge, avait changé d'opinion politique et lui barrait le chemin. Abandonné de tous, sauf de quelques amis fidèles, Brutus chercha à s'enfuir sous un déguisement gaulois, mais un chef des Barbares le fit assassiner à l'instigation de ses ennemis. Octave restait pendant tous ces événements immobile devant Modène. Déjà à Rome on voyait poindre en lui le tyran; seul Cicéron espérait le mener à sa guise et en faire l'instrument de sa politique. Il devait être bientôt cruellement arraché à son rêve et ramené au sentiment de la réalité. A l'instigation d'Octave une députation de ses soldats se rendit à Rome pour réclamer, en faveur

de chaque soldat, la somme promise de 5,000 deniers. Le sénat, dans l'impossibilité de fournir une somme aussi colossale, chercha à négocier. Octave déclara aux légions qu'il se proposait, pour appuyer leurs réclamations, de briguer lui-même le consulat, et marcha à leur tête sur Rome. La question fut dès lors, on le comprend, facilement résolue en sa faveur. Octave fut proclamé consul avec son parent Q. Pédius; les meurtriers de César, ainsi que Sextus Pompée, furent mis hors la loi, Antoine et Lépide graciés.

Les politiques étroits et imprévoyants ne surent comment s'expliquer ce brusque changement; mais leur étonnement se changea en une terreur indicible, quand ils apprirent qu'Octave, Lépide et Antoine avaient tenu une conférence secrète et conçu contre leurs adversaires un plan qui faisait frémir d'horreur.

II.

LE TROISIÈME TRIUMVIRAT

(OU PLUTÔT LE SECOND).

Proscriptions.

L'antique Bologne occupe une plaine entrecoupée de collines verdoyantes et gracieuses. Un grand nombre de ruisseaux serpentent au fond des vallées. Insignifiants aujourd'hui, ils ont dû avoir autrefois plus d'importance, puisque les historiens nous parlent d'une île formée par le Lanuvius ou Reno. Des ponts rattachaient l'île aux deux rives. C'est là que les trois chefs d'armée fixèrent le lieu de leur rendez-vous. Ils s'en approchèrent avec un nombre égal de légions.

Lépide, entré le premier dans l'île et la trouvant sûre et inhabitée, fut bientôt suivi par Antoine et Octave. Ils délibérèrent en maîtres absolus sur l'État, les biens et la vie des citoyens. Ils s'attribuèrent tous les pouvoirs et prirent le titre honorifique de triumvirs pour cinq années. Ils se réservèrent le droit de nommer à tous les emplois, de se partager les provinces, et résolurent de déclarer aux meurtriers de César une guerre d'extermination. Pour remplir les coffres épuisés du trésor public, ils décidèrent de mettre à prix les biens et le sang de leurs adversaires politiques. Dressant d'un commun accord des tables de proscription, sacrifiant à leurs rancunes réciproques leurs parents, leurs amis, leurs proches, ils imposèrent par politique silence à la voix sacrée de la conscience. Lucius César, oncle d'Antoine, le frère de Lépide, le frère de Plancus, le beau-père d'Asinius Pollion furent au nombre des proscrits. La possession d'une riche villa, un mot amer, une objection élevée autrefois contre l'administration des triumvirs, suffisaient pour entraîner la mort. Aussi n'est-il pas étonnant que Cicéron dut payer de sa tête ses imprudentes *Philippiques*. Il figura, ainsi que son frère et quinze coryphées du parti, en tête de la liste fatale.

Les armées apprirent avec joie la réconciliation de leurs chefs. Octave fit son entrée dans Rome le premier jour, Antoine le second et Lépide le troisième, chacun avec ses prétoriens et une légion. L'assemblée du peuple, sombre et silencieuse, ratifia par son vote tous les actes des triumvirs, pour donner à cette tragi-comédie une apparence de légalité. Qui aurait osé soulever un scrupule, quand la mort planait sur tous les citoyens? Tout le peuple pouvait lire avec épouvante sur les tables de proscription les noms de 300 sénateurs et de 2,000 chevaliers. Pour la tête d'un suspect, l'homme libre devait recevoir 25,000 deniers, l'esclave 10,000 deniers et la liberté. Cette affreuse chasse humaine commença dans Rome et sévit dans toute l'Italie. Les femmes,

les pères, les fils, les frères, les amis devinrent des assassins et des traîtres, pour mériter le prix du sang. Aucun sanctuaire ne put arracher les victimes aux vengeances des triumvirs. Et cependant la noblesse innée de la nature humaine ne disparut pas entièrement. Plusieurs esclaves s'offrirent à la mort pour leurs maîtres; l'un d'eux cacha son maître au milieu des porteurs de la litière, où lui-même prit place, en s'immolant pour lui. Un fils sauva son père en le faisant passer pour mort et en célébrant ses funérailles.

Cicéron réussit à échapper pendant quelque temps aux poursuites dans sa campagne de Tusculum. Menacé dans ce dernier asile, il s'enfuit dans la direction du petit port d'Astura. Son frère et son neveu retournèrent à Rome, pour rassembler quelques ressources; surpris par leurs bourreaux, ils subirent courageusement le dernier supplice. Le vieux consulaire, repoussé par la tempête au promontoire de Circé, dégoûté des fatigues d'un long voyage, se retira sur sa terre de Formies. Les croassements d'une bande de corbeaux révélèrent à ses fidèles serviteurs les dangers que courait leur maître. Ils réussirent à le faire monter dans une litière, et gagnèrent en toute hâte le bord de la mer. Mais un farouche centurion, nommé Popilius Lænas, ancien client de Cicéron, après avoir fouillé sa villa de fond en comble, fut mis sur ses traces par un traître et, au moment où l'illustre vieillard allait tenter de le fléchir, le frappa d'un coup mortel. Le misérable présenta la tête et la main de sa victime à Antoine, qui lui donna un double salaire, et fit clouer à la tribune aux harangues ces tristes objets de sa haine. Quand on songe qu'Antoine ne se laissa fléchir qu'à prix d'or en faveur de son oncle Lucius César et de quelques consulaires, que Lépide n'accorda la vie qu'à son frère L. Paulus, on frémit à la pensée d'une haine aussi implacable; on s'explique cependant que des hommes endurcis par la vie des camps et la guerre civile aient pu tomber si bas. Mais qu'un jeune homme de 19 ans,



Les proscriptions.

Octave, ait sacrifié à sa haine ses parents, ses amis, au début de la vie, au moment où le cœur est jeune, sympathique, enthousiaste, c'est là une tache ineffaçable, que la clémence d'Auguste n'a pu faire oublier.

42. Les proscriptions prirent fin avec l'année, mais la mort de César n'avait pas encore porté tous ses fruits sinistres. Plusieurs des conjurés avaient succombé, mais Brutus et Cassius se trouvaient au delà des mers à la tête de forces importantes. Ils ne voulaient reconnaître d'autre juge que le dieu de la guerre, devant le tribunal duquel ils sommaient les triumvirs de comparaître. Sextus Pompée, auquel un précédent décret du sénat avait confié le commandement de la flotte, bloquait la Sicile, menaçait l'Italie, et se voyait rejoint par de nombreux fugitifs. Pour faire la guerre, les triumvirs avaient besoin de plus de 200 millions de deniers (150 millions de francs). Ils levèrent un impôt énorme sur les fortunes, la moitié d'une année de revenu. Les fortunes furent bouleversées sans qu'aucune main osât se lever contre la tyrannie. En Orient le mot magique de république avait armé de nombreuses légions, la lutte allait bientôt s'engager.

Bataille de Philippes.

Brutus et Cassius s'étaient, à la suite des événements de Rome, retirés à Athènes; le peuple les salua comme les meurtriers des tyrans et les héros de la liberté et leur éleva des statues. Ayant appris les progrès rapides de la tyrannie des triumvirs, ils se séparèrent; l'un se rendit en Macédoine, et l'autre en Syrie pour se concilier des partisans. Brutus recueillit à Eubée des sommes considérables; 10,000 talents, produit des revenus de l'Asie Mineure, tombèrent entre ses mains et lui permirent de réunir de nombreuses levées et de gagner à sa cause le gouverneur de la Macédoine et ses légions. Antoine,

frère du triumvir, envoyé contre lui, tomba entre ses mains à Apollonie et fut immolé aux mânes irrités de D. Brutus.

Le héros de la liberté vit le succès couronner toutes ses entreprises, son armée s'accroissait journellement et déploya un courage de bon augure dans une courte campagne contre les tribus d'Illyrie. Cassius, bien connu en Syrie depuis sa campagne contre les Parthes, y comptait, de son côté, un grand nombre de partisans et d'amis qui embrassèrent sa cause. Plusieurs généraux, qui allaient en venir aux mains pour l'antique querelle de César et de Pompée, se joignirent à lui, et à leur exemple plusieurs légions venues d'Égypte, ce qui permit à Cassius de chasser Dolabella de Syrie. Il avait sous ses ordres douze légions et une nombreuse cavalerie. Brutus réclamait son concours et lui donnait rendez-vous à Smyrne; il se mit aussitôt en marche et conquit sur son passage un grand nombre de villes hostiles à sa cause, et qui durent payer d'énormes contributions. Les deux amis, si longtemps séparés l'un de l'autre et réduits à vivre dans l'exil, se croyaient en droit de concevoir les plus brillantes espérances. Le parti le plus sage, proposé par Brutus, c'était de se rendre en Occident auprès de Sextus Pompée, mais Cassius préféra rester en Orient; ils se séparèrent pour quelque temps, l'un pour châtier l'insolence des Rhodiens, le second pour combattre la confédération lycienne (42). Les deux généraux triomphèrent, après une lutte désespérée, de la résistance énergique de ces populations belliqueuses.

Cassius et Brutus se réunirent de nouveau dans la capitale de la Lydie, Sardes. La dissension régnait entre eux, et Brutus, qui faisait observer à toutes ses troupes sans distinction la plus rigoureuse discipline, ne pouvait pardonner à son collègue ses concussions et ses rapines. Cassius alléguait pour se justifier, et avec une apparence de raison, les nécessités de la situation. C'est en effet ce qui ramena la paix : les armées réunies, qui s'élevaient à plus de 100,000 hommes,

dont 20,000 cavaliers, marchèrent le long des côtes et se réunirent à Abydos, où les deux généraux discutèrent le plan de la campagne. Il s'agissait non-seulement de leur vie, mais aussi du salut de la patrie. Brutus, en apparence plein de confiance et de joie, était en proie aux plus sombres pressentiments. Il appartenait à l'école platonicienne des académiciens, qui admet un chef et un créateur suprême de l'univers; stoïcien en morale, il envisageait la vertu comme le souverain bien, le vice comme le seul mal. La conviction que le bien suprême pour un homme d'honneur est d'affranchir sa patrie du joug d'un tyran, arma son bras du poignard homicide qui frappa César. Voyant se réaliser sous ses yeux les conséquences de son acte téméraire, l'oppression du pays et la turpitude des hommes qui avaient pris la place de César éveillèrent dans son âme de cuisants remords et de puissants scrupules. Il finit par comprendre qu'un peuple sans religion, sans énergie physique et morale, ne méritait ni une libre administration, ni une constitution libérale, mais était mûr pour le despotisme. Dormant peu, comme tous les hommes intellectuels, il consacrait une partie de ses nuits à des études philosophiques.

Plongé dans ses méditations, il était une nuit assis dans sa tente, lisant à la faible lueur d'une lampe, pendant qu'autour de lui le camp tout entier était plongé dans l'ombre. Il crut entendre un frémissement, et levant la tête, vit debout près de lui un spectre d'une grandeur surhumaine. Inaccessible à la peur, il lui demanda qui il était et ce qu'il demandait. „Je suis ton mauvais génie, répondit la vision, nous nous reverrons à Philippes." Le spectre disparut, et le général ne trouva plus autour de lui que silence et solitude. Les gardes interrogés déclarèrent n'avoir vu personne. Inutile de remarquer que cette apparition fantastique était le produit de l'imagination exaltée de Brutus. Cassius, qui, en sa qualité d'épicurien, pensait que les dieux n'avaient que peu de souci des hommes, conseilla à son ami de ne tenir aucun

compte de cette illusion de ses sens, d'ailleurs, ajouta-t-il, les démons, s'ils existent, n'apparaissent jamais sous forme humaine.

Les nombreuses légions des chefs républicains étaient campées sur les bords de l'Hellespont, dont les galères des généraux sillonnaient les eaux profondes. Le débarquement s'opéra bientôt, et sans obstacle, sur la côte d'Europe. Les tribus thraces virent avec stupeur ces préparatifs gigantesques de la guerre civile. A l'entrée des montagnes huit légions ennemies, sous les ordres de Norbanus et de Décidius Saxa, bloquaient le passage des défilés, mais un chef thrace révéla à Brutus un passage faiblement occupé sur la cime escarpée des Cranides, qui lui permit de tourner les positions de l'ennemi. Cassius et Brutus s'établirent, après une courte escarmouche, dans les plaines de Philippes, en face de l'île de Thasos, où la flotte était à l'ancre pour couvrir de nombreux magasins. On ne saurait s'expliquer pourquoi ils ne s'empressèrent pas de gagner l'Illyrie et l'Épire, pour faire cause commune avec Sextus. Ils se contentèrent d'envoyer dans ces parages une nombreuse escadre sous les ordres de Statius Murcus, et cherchèrent à vaincre Norbanus.

Les triumvirs, de leur côté, avaient pris une résolution énergique. Lépide fut chargé de la défense de Rome et de l'Italie, ses deux collègues marchèrent contre les républicains. Antoine se rendit à Brindes. Octave se vit repoussé par Pompée et s'empressa de rejoindre son collègue. Statius, qui s'était contenté de bloquer le port, dut reculer devant les forces réunies de Lépide et d'Antoine, et sa retraite leur permit de débarquer sans combat sur la plage de Dyrrachium. Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence, les républicains campés sur deux hauteurs, les triumvirs établis dans les bas-fonds voisins de la mer, qui s'élèvent bientôt en pentes douces jusqu'aux mines d'or du Pangée. Dix-neuf légions se trouvaient en présence. Inférieurs en cavalerie, les républicains disposaient de toutes les troupes d'élite de César.

La position de ces derniers était des plus favorables. Établis sur des hauteurs, ils se trouvaient en rapport avec la mer, où leurs galères, ancrées dans le port de Néapolis, leur fournissaient des provisions en abondance; leurs immenses richesses mettaient à leur disposition de nombreux mercenaires. Leurs adversaires devaient tirer leurs approvisionnements des magasins très-éloignés d'Amphipolis; à cette saison avancée de l'année, ils avaient tout à craindre des exhalaisons pestilentielles des marais, ils étaient menacés sur leurs derrières par les flottes de Statius et de Pompée. Antoine, dévoré d'inquiétude, résolut d'engager à tout prix l'action. Par une digue construite à travers les tourbières, il menaça de couper les communications de l'ennemi du côté de la mer. Cassius reconnut le but qu'il se proposait, et pour le contrecarrer, éleva une contre-digue dans l'espoir de retenir l'ennemi jusqu'à l'hiver. Mais ce n'était plus l'armée aguerrie et disciplinée des vétérans de César; encouragée par d'heureuses escarmouches de cavalerie, elle exigea une prompte solution de la question et se vit soutenue dans ses prétentions par Brutus.

Les deux généraux républicains, résolus à prendre l'offensive et à vaincre ou mourir, prirent, Brutus le commandement de l'aile droite contre Octave, Cassius le commandement de la gauche contre Antoine. Une trompette isolée donna le premier signal; aux sons éclatants des cors succéda un silence de mort. Bientôt l'aile droite des républicains s'élança à la charge sans attendre l'ordre, prit l'ennemi à revers, et pénétra dans son camp à la suite des fuyards. Octave malade avait cherché le salut dans la fuite; il fut sur le point de terminer de bonne heure sa carrière militaire, car Brutus, plein d'inquiétude pour les cohortes trop avancées, se mettant à la tête de troupes fraîches, renversa tout sur son passage comme aux plus beaux jours de la république. Plusieurs légions octaviennes furent taillées en pièces, trois aigles conquises, l'aile gauche tout entière chassée



Mort de Cassius.

du champ de bataille. Dans l'ardeur de la lutte le général n'avait fait aucune attention à ses frères d'armes. L'éloignement ne permettait pas de sonder l'horizon; revenu de l'égarement d'une première surprise, Brutus vit le camp de Cassius envahi de toutes parts par les armées ennemies.

Brutus, épouvanté et l'âme en proie à de sombres pressentiments, envoya quelques escadrons en reconnaissance et apprit la déroute de son collègue. Cassius ayant trop tardé à marcher en avant, Antoine, par une attaque imprévue et soudaine, rompit l'aile gauche de l'armée républicaine. Vainement Cassius, saisissant un étendard, se précipita au-devant des fuyards; entraîné dans la déroute générale, il s'arrêta avec quelques amis sur la colline la plus voisine du camp. A la vue des cavaliers envoyés par Brutus, il détacha à leur rencontre un ami fidèle, qui, bientôt reconnu et entouré par eux, apprit le triomphe de l'aile droite. Tous, d'un commun accord, se précipitèrent au-devant de Cassius, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle. Ils ne trouvèrent que le cadavre du malheureux général, car voyant son messager entouré de cavaliers, il les envisagea comme des ennemis, et se fit donner la mort par un affranchi fidèle, Pindare, qui lui avait rendu de grands services pendant la guerre des Parthes. Le messager, cause involontaire de cette erreur funeste, se poignarda sur le cadavre de son maître. Bientôt parut Brutus; après avoir honoré de ses larmes le dernier des Romains, il rassembla les débris de ses troupes, dans l'intention de tenter encore une fois le sort des armes. Tout n'était pas encore perdu; des deux côtés la fortune s'était partagée; la flotte républicaine, victorieuse dans la mer d'Ionie, fit prisonnier tout un corps de troupes ennemies dans lequel se trouvait la légion de Mars. Brutus, qui malheureusement ne reçut pas la nouvelle de cette victoire, rassembla les débris de son aile gauche dispersée, fit parmi les soldats de nombreuses distributions de vivres, et résolut de tenir

encore une fois tête à l'ennemi. Quelques tentatives séditieuses de l'armée de Cassius lui révélèrent le danger d'un plus grand délai, et la nécessité de décider sur l'heure du sort de Rome.

Pour la dernière fois le mot magique de liberté, prononcé par un héros digne des anciens temps de la république, fut le mot d'ordre d'un champ de bataille. Sous ses ordres les cohortes d'élite pénétrèrent dans les rangs ennemis et en firent un affreux carnage. De son côté, Antoine enfonça du premier choc l'aile qui lui était opposée et la mit en déroute, et prenant à revers l'aile commandée par Brutus, acheva la défaite de l'armée républicaine. Ce jour néfaste vit tomber après une lutte héroïque L. Cassius, frère du général; M. Caton, fils du républicain d'Utique; le farouche Casca, qui avait porté à César le premier coup de poignard. Brutus, entraîné dans la déroute de ses soldats, n'échappa à la mort que grâce au dévouement de son ami Lucilius. Celui-ci fut conduit prisonnier à Antoine, qui se félicita de l'erreur de ses lieutenants et trouva, suivant son attente, en Lucilius un ami dévoué. A la chute du jour, Brutus, accompagné de quelques soldats d'élite, après avoir franchi un ruisseau aux bords escarpés et couverts de broussailles, se cacha dans une grotte. L'un de ses soldats, en puisant de l'eau dans son casque, fut découvert et atteint par l'ennemi. Brutus, préférant la mort à l'esclavage, réclama de ses compagnons ce service suprême; l'un d'eux, plus résolu que les autres, et détournant de son maître son visage baigné de larmes, lui tendit en soupirant son épée et le reçut mort dans ses bras. Un grand nombre de républicains cherchèrent dans la mort volontaire un refuge contre l'esclavage et la tyrannie. Porcia, femme de Brutus, fille de Caton, ayant appris en Italie la mort de son époux, le suivit volontairement dans le royaume des ombres, c'était là une fin digne d'une Romaine antique.



SEIZIÈME SECTION.

LES TRIUMVIRS. TRIOMPHE D'OCTAVE.

I.

DOMINATION DES TRIUMVIRS.

Guerre de Pérouse.

Ceux qui avaient frappé avec l'épée, venaient de périr par l'épée, les mânes de César étaient vengés. Brutus reposait dans un tombeau magnifique, que lui avait fait élever Antoine; les débris de l'armée vaincue, sous les ordres de Messala, se rendirent aux triumvirs, qui se partagèrent le royaume du monde sans tenir compte de l'insignifiant Lépide (41). Seuls Sextus Pompée, Statius et Ahénobarbus, à la tête de flottes considérables, refusaient de se soumettre et tenaient la mer;

toutes les autres provinces appartenaient de fait aux triumvirs. Octave se rendit en Italie, où l'ambitieuse et entreprenante épouse d'Antoine, Fulvia, secondée par son frère Lucius, aspirait à jouer le premier rôle. Le vainqueur de Philippes ne pouvait se contenter du second rang; il engagea avec ses rivaux une lutte sourde et acharnée. Il éprouva de plus grandes difficultés encore vis-à-vis de ces armées, auxquelles il devait sa victoire; il leur avait promis de l'argent et des terres, elles réclamaient, les armes à la main, leur salaire. Octave dut confisquer, pour les satisfaire, les biens d'un grand nombre de citoyens paisibles, qui se virent contraints de prendre avec leurs femmes et leurs enfants le cruel chemin de l'exil. Comme le dit un des personnages de la première idylle de Virgile :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus...

Nous sommes forcés de quitter les frontières de la patrie, nos douces campagnes,
Nous fuyons la patrie....

réduits à la dernière misère, ils remplirent de leurs plaintes les temples et les sanctuaires de la capitale. Cette injustice criante irrita tous les citoyens; les maisons, les rues retentissaient d'imprécations et de menaces, et pourtant la soldatesque insatiable ne se déclarait pas satisfaite. Elle remplit de pillage, de meurtre et de menaces les villes, les bourgs et les villages.

Octave chercha à intervenir et à mettre en sûreté les biens des sénateurs, des femmes et des prolétaires, mais il ne fit qu'accroître les haines et les menaces des vétérans. Lucius Antonius et son implacable complice travaillèrent à tourner à leur profit cette exaspération des masses. La division se changea en une lutte ouverte. Octave, plein de réserve et de ruse, tout en poursuivant les négociations pacifiques, fit en secret convoquer les légions, mais se vit repoussé de Rome par ses adversaires. Le lieutenant d'Octave, M. Vipsanius Agrippa, homme

d'une origine modeste, distingué par ses connaissances et ses talents militaires, poursuivit chaudement l'ennemi jusqu'en Étrurie, et le bloqua dans la ville de Pérouse.

40. Plusieurs lieutenants d'Antoine accoururent des Gaules au secours de la place assiégée, mais n'osèrent tenter aucun mouvement décisif, en l'absence d'ordres positifs. Pérouse affamée dut capituler. Le vainqueur renvoya sans rançon L. Antonius, Fulvia et leurs principaux partisans. Antoine vit accourir dans son camp de nombreux fugitifs, entre autres Julia, sa mère, qui avait trouvé un asile auprès de Pompée en Sicile, et qui le rattacha à la cause de son fils.

M. Antoine n'avait plus qu'un dernier pas à faire pour atteindre le pouvoir suprême et voir l'univers prosterné à ses pieds. Ahénobarbus lui avait livré sa flotte, Pompée lui offrait ses services, l'Asie n'attendait que ses ordres, les légions de son adversaire penchaient en sa faveur. Ce dernier pas, il ne le fit pas, car il était bien déchu depuis la mort de César. Une femme, la reine d'Égypte, le retenait attaché à son char, les voluptés de l'Orient avaient amolli son courage, il ne s'arrachait que de temps en temps à sa torpeur et passait ses jours dans une déplorable oisiveté. Il menaça, il est vrai, Brindes, et encouragea Pompée à tenter quelques excursions en Campanie et sur le territoire du Brutium, mais se laissa séduire et entraîner dans des négociations, qui amenèrent le traité de Brindes. Il reçut en partage par ce nouveau traité toutes les provinces situées à l'orient de Scodra en Illyrie; Octave, les provinces occidentales. Lépide dut se contenter de l'Afrique et de six légions. Fulvia venait de succomber à Athènes de dépit et de rage de se voir négligée par son époux; Antoine consentit à épouser l'aimable et gracieuse Octavie, sœur de son rival, chez laquelle une intelligence cultivée s'unissait aux charmes de la jeunesse et de la beauté, et qui méritait de posséder un plus noble époux.

39. Le peuple accueillit avec joie un traité, qui lui assurait la

sécurité et la paix. Mais les triumvirs exigèrent de nouveaux impôts pour les opérations contre Pompée; les corsaires de ce roi des mers occasionnèrent par leurs incursions le long des côtes une effroyable famine et le désespoir poussa les populations à la révolte.

La sédition fut noyée dans des flots de sang, mais les désastres qui en résultèrent, obligèrent les rivaux à signer un traité de paix. Les négociations furent entamées par eux sur la digue de Misène; Pompée garda l'empire des mers, à la condition d'envoyer chaque année une certaine provision de grains en Italie; à ce prix il conserva la Sicile, la Sardaigne et la Grèce avec pleins pouvoirs. Les fiançailles de M. Marcellus, beau-fils d'Antoine, avec une fille de Pompée furent le sceau de la réconciliation; les maîtres du monde se réunirent sur le vaisseau amiral de Pompée; assis sur de somptueux coussins, en vue du golfe majestueux, de la ville, des nombreuses villas dispersées sur les bords de la mer et dans les gorges des montagnes, ils puisèrent à longs traits dans des coupes remplies de vins précieux, et passèrent plusieurs heures dans une intime et amicale causerie. L'affranchi Ménodore, audacieux capitaine de corsaires de Pompée, se présenta devant son maître et murmura à son oreille le conseil insidieux, s'il voulait devenir le maître absolu de l'univers, de lever l'ancre sur-le-champ avec ses prisonniers. Après un moment de réflexion Pompée répliqua que Minodore eût mieux fait d'agir que de bavarder, que pour lui il n'osait s'attirer la colère des dieux en faussant son serment. Les triumvirs, accueillis partout comme des dieux, se rendirent, à la fin des fêtes, à Rome, où le sénat et le peuple, le front courbé dans la poussière, attendaient leurs ordres. Ils remplirent le sénat de leurs créatures, distribuèrent, au gré de leur caprice, les emplois et les provinces, nommèrent en une année plusieurs consuls à la fois, et virent leurs mesures les plus arbitraires ratifiées par le peuple.

Antoine en Orient.

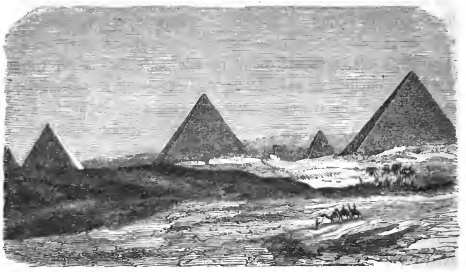
Après la victoire de Philippes et le partage de l'empire, Antoine fit un court séjour en Grèce, et en particulier dans Athènes, cette capitale de l'intelligence et des plaisirs. Il prit part aux fêtes et aux discussions philosophiques de ce peuple volage, et se vit avec joie comparé par lui à Bacchus pour son ardeur à vider la coupe des festins. Il fut plus heureux encore en Asie, où il se rendait pour recueillir de l'argent et préparer la guerre des Parthes. Les rois et les reines briguèrent à l'envi ses faveurs, les flûtes et les harpes signalèrent son passage à l'égal de celui d'un dieu, les danseurs et les mimes déployèrent en son honneur toutes les ressources de leur art. A Éphèse les femmes vinrent au-devant de lui déguisées en bacchantes, les hommes et les enfants dans le costume de satyres. Il reçut d'eux le nom gracieux de Dionysios, et fit son entrée solennelle dans la ville ornée de feuillage et de lierre. Prodigue de ses dons, il distribua de riches présents et des maisons à des danseurs, à des cuisiniers, à des compagnons de plaisir. Il n'en fit pas moins d'énormes levées d'impôts, qu'il dépensa en quelques mois. Il agit avec un peu plus de réserve, quand un homme courageux lui eut déclaré que, s'il levait de doubles impôts, il devait aussi rentrer chaque année double récolte.

Dans son voyage de circumnavigation le triumvir se rendit à Tarse en Cilicie, où il avait sommé la reine d'Égypte, Cléopâtre, de comparaître. Impatienté par ses longs retards, il était assis sur le forum pour prononcer sa sentence, quand le bruit se répandit que Vénus, sortie du sein des ondes, venait saluer Bacchus, montée sur une barque d'or aux voiles de pourpre, et qu'elle l'attendait sur le Cydnus, étendue sur un gracieux lit de repos. A l'approche de la nuit Antoine se mit en route, et un spectacle magique frappa ses regards

éblouis. Il faisait nuit, mais le fleuve et les rives étaient illuminés par une lumière éclatante, qui jaillissait en gerbes de feu d'un magnifique chariot d'or. Des Néréides et des Grâces manœuvraient le gouvernail et les voiles, les dieux protecteurs de l'amour entouraient un lit de repos surmonté d'un baldaquin éclatant et sur lequel reposait la séduisante déesse de la beauté. Elle appela auprès d'elle par un signe gracieux l'heureux triumvir, qui s'empressa de s'asseoir à ses côtés, aux doux accords des lyres et des hautbois. Il aperçut pour la première fois Cléopâtre, femme dont la beauté naturelle se trouvait relevée par les charmes de l'esprit, la grâce des mouvements, la séduisante douceur de la voix, et produisait un effet irrésistible. Déjà César, qui la vit jeune fille, avait été séduit par elle; âgée, lors de son entrevue avec Antoine, de près de 24 ans, elle savait la puissance de ses charmes. Cette rencontre décida de l'avenir d'Antoine; il devint l'esclave de cette nouvelle Omphale. Bien que les désordres de l'Égypte et les préparatifs de la guerre des Parthes réclamassent sa présence, il l'accompagna dans sa capitale et oublia tout pour lui plaire.

Le cours de notre récit nous transporte en Égypte, la terre des merveilles, le pays de la sagesse antique, habité depuis des siècles par une population intelligente et industrieuse. Mais cette grandeur avait depuis longtemps disparu, et déjà la capitale aux cent portes, Thèbes, le colosse de Memnon, les pyramides révélaient seuls au voyageur surpris les splendeurs d'un passé fabuleux. C'est sur cette terre mystérieuse, que s'élèvent encore dans leur majesté primitive ces pyramides et ces obélisques qui attestent les œuvres et les exploits des races antiques, dont les descendants obéissaient, à l'arrivée d'Antoine, à la race gréco-macédonienne. Le dernier rejeton de cette race illustre, la reine Cléopâtre, se considérait comme l'héritière de l'empire romain, dont elle avait réduit le maître en esclavage. Renfermée dans Alexandrie, ce centre brillant du commerce intel-

lectuel et matériel du monde antique, plongée dans les délices d'une vie brillante, Cléopâtre cherchait à s'attacher le triumvir par de nouveaux raffinements de plaisirs. Elle s'empressa de copier ses manières soldatesques, l'accompagnant à la chasse, le suivant de nuit dans les rues, insultant les citoyens paisibles et s'attirant plus d'un mauvais coup. A table elle s'ingéniait à inventer les mets les plus délicats, à faire succéder à la musique et aux jeux de toute espèce les danses, les combats d'athlètes, les pantomimes, des promenades sur



Les pyramides de l'antique Memphis.

l'eau, des voyages aux pyramides et à Memphis, des chasses monstres. A la pêche à la ligne Antoine faisait preuve de peu de talent; aucun poisson ne voulait mordre à son hameçon, tandis que la reine et sa suite faisaient d'abondantes et riches captures. Antoine eut recours à la ruse, et fit disposer par des plongeurs des poissons à l'extrémité de sa ligne. A la grande surprise de ses compagnons, il devint le plus heureux et le plus habile de la bande. Il fit surtout, un jour, une pêche miraculeuse, et retira de l'eau un grand poisson salé

du Pont-Euxin, que la reine, qui avait découvert sa ruse, avait fait disposer par ses propres plongeurs. Un rire général accueillit le malheureux pêcheur; la reine ramena un sourire sur son sombre visage, en s'écriant: „Laisse aux petits, ô Imperator, les modestes jouissances de la pêche; pour toi, conquiers les provinces et subjugue les rois."

Antoine se plongeait de plus en plus dans les plaisirs, étourdi, comme le bruit était répandu dans le peuple, par les philtres puissants que lui faisait donner Cléopâtre. Cependant la nouvelle de désordres survenus en Asie et d'une incursion rapide des Parthes l'arracha à sa vie énervante. Les Parthes, sous le commandement du fils du roi Pacorus et du proscrit romain Labiénus, avaient envahi en masses considérables la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, vu affluer à leur camp de nombreux auxiliaires, pris la place importante d'Antioche, et tiré un habile parti du discrédit profond dans lequel était tombé l'amant de Cléopâtre. Celui-ci mit enfin à la voile et s'avança contre Tyr, mais le cri de détresse de ses partisans le réclamait impérieusement en Italie; il confia à son habile lieutenant Ventidius la guerre d'Asie. Il avait choisi l'homme nécessaire: Ventidius défit les Parthes dans deux circonstances sur un terrain montueux habilement choisi par lui, et rejeta le prince parthe, avec les débris de son armée, au delà de l'Euphrate (38). Pacorus renouvela, l'année suivante, son expédition, mais eut l'imprudence d'attaquer avec sa cavalerie l'ennemi retranché sur une hauteur; il succomba avec la plus grande partie de ses troupes sous les traits et les épées meurtrières des légions. Ventidius, dans un triomphe solennel, célébra ses victoires éclatantes sur ces Parthes invincibles, qui avaient fait périr Crassus.

37. La campagne suivante fut moins décisive, malgré la présence d'Antoine. Il semblait depuis quelque temps renaître à une vie plus glo-

rieuse; la noble Octavie, devenue son épouse à la suite du traité de Brindes, chercha à éveiller en lui de meilleures dispositions, à rappeler dans son cœur l'énergie des premières années. Il vécut assez longtemps avec elle à Athènes. Les Athéniens, avilis et dégradés, lui présentèrent, en sa qualité de Bacchus, l'image de leur divinité Pallas Minerve, pour épouse; l'avide Antoine, prenant la plaisanterie au sérieux, exigea comme dot un million de deniers, nécessaires pour la campagne contre les Parthes. Après avoir terminé tous ses préparatifs, il renvoya à Rome son épouse Octavie, qui y vécut comme une respectable matrone, s'occupant des enfants d'un premier lit et de ceux d'Antoine, travaillant à rétablir la paix entre son époux et son frère. Antoine s'avança avec son armée en Syrie; mais au lieu de pénétrer dans l'intérieur du pays dans la direction de l'Euphrate, il perdit à Laodicée un temps précieux avec Cléopâtre. Il retomba dans ses anciens travers et devint la risée du monde. L'année était très-avancée, quand il ouvrit la campagne à la tête d'une puissante armée de 100,000 hommes, dont 60,000 Romains. Il franchit l'Euphrate, s'avança dans l'intérieur du pays sans rencontrer de résistance, pénétra en Mésopotamie; mais désireux de retrouver à Alexandrie ses plaisirs et son enchanteresse, il laissa ses machines de siége sous la garde de deux légions et s'avança lui-même à marches forcées. Quand il parut devant la ville forte de Phraata, au lieu des machines de siége qu'il attendait, il vit paraître des cavaliers porteurs de la triste nouvelle que les deux légions avaient été taillées en pièces par le roi Phraates.

Il entreprit néanmoins le siége sans machines à la fin de l'automne; mais comme les cavaliers parthes occupaient la plaine et arrêtaient les vivres, il dut se résigner à une retraite périlleuse et sanglante. Son énergie, réveillée par l'approche du péril, lui permit de sauver la moitié de son armée.



Antoine et Cléopâtre sous la figure d'Isis et d'Osiris.

En Phénicie Antoine retrouva sa chère Cléopâtre et ne rêva bientôt que fêtés nouvelles. Il partagea entre ses soldats de l'argent et des vêtements, et suivit la séduisante Circé à Alexandrie, ne la quittant que quelque temps, pour réduire le roi d'Arménie, qui avait fait défection, et le conduire couvert de chaînes d'argent aux pieds de sa maîtresse. Il pria la noble Octavie, qui s'avançait à sa rencontre avec de nombreux renforts, de revenir sur ses pas, et abandonna à Cléopâtre et à ses enfants de nombreuses provinces, la surnommant reine des rois. Il s'attribua, ainsi qu'à son Égyptienne, les honneurs divins. Tous deux parurent en public sous les insignes d'Isis et d'Osiris, accompagnés de leurs deux fils aînés sous les costumes du soleil et de la lune. Les Romains du plus haut rang durent prendre part à cette indigne mascarade. Le peuple offrit des présents et des sacrifices. Toutes ces folies parvinrent aux oreilles d'Octave, qui, désireux de venger sa sœur Octavie et de posséder enfin seul l'empire du monde, complotait en secret la chute de son rival.

Campagne d'Octave contre Sextus Pompée.

Avant de diriger ses forces contre le triumvir son collègue, Octave, maître de l'Orient, dut travailler à la ruine du roi des mers. Les deux rivaux aspiraient à la guerre; les serments, les traités, le salut, la vie des peuples n'avaient dès lors pour eux que peu de valeur. Ménodore, le chef des corsaires de Pompée, connaissant la rivalité des deux tyrans, embrassa sans hésiter la cause du plus fort. Il livra à Octave toutes ses escadres, ainsi que l'île de Sardaigne. Pompée, s'étant vu refuser l'extradition du traître, résolut de recourir à la force des armes. Octave arma deux flottes, l'une à Ostie, l'autre à Ravenne pour débarquer en Sicile (38). La première fut détruite par le brave

Ménécrate dans le détroit de Cumes; la seconde, commandée par Octave, fut en partie coulée bas par Ménécharme. Ménodore seul, grâce à ses talents de marin, sauva sa flotte en gagnant la haute mer. L'étendard de Pompée flottait victorieux sur l'Océan, ses corsaires portaient au loin le ravage sur les côtes d'Italie. Au lieu de poursuivre avec énergie ses avantages, Pompée donna de brillantes fêtes, se surnomma fils de Neptune et porta un manteau couleur de la mer.

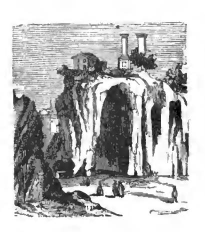
Octave continua, sans désemparer, ses préparatifs. Il rappela de Gaule son fidèle Agrippa et lui confia l'organisation de sa flotte. Voulant s'assurer en premier lieu un port de refuge, il fit creuser dans le golfe de Cumes, auquel se rattachent au nord des chaînes volcaniques qui enceignent un littoral couvert de maisons de campagne et de jardins, un canal entre le lac Lucrin et le lac Arverne. C'est là que fut construite sans obstacle la nouvelle flotte du triumvir. Antoine reçut quelques légions d'élite en échange de 120 vaisseaux de guerre. Lépide lui même se mit en mouvement, bien moins pour soutenir Octave que pour chercher à s'emparer de la fertile Sicile. Ménodore reprit du service sous son ancien maître et croisa sur les côtes de Lucanie et du Brutium.

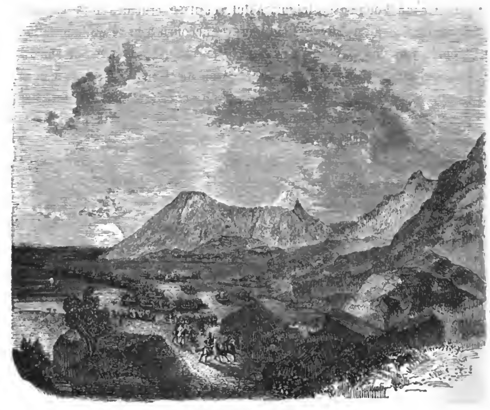
36. Au printemps, Agrippa mit à la voile avec la nouvelle flotte. Ses navires étaient de haut bord, larges, garnis pour la plupart de petites tours et de grappins empruntés à la Grèce. L'armada majestueuse se vit assaillie, après quelques jours d'heureuse navigation, au promontoire de Palinure par une tempête, attaquée le lendemain, et en partie détruite par Ménodore. Pompée ne sut point mettre à profit cette dernière faveur du sort, et pendant qu'il cherchait à couvrir sa place d'armes de Messine, son adversaire, mieux avisé, regagna l'avantage et se releva de son désastre. Agrippa put à loisir s'éloigner de Lipara, et Octave rassembler à Rhégium ses légions pour diriger une attaque contre la Sicile. Bientôt une sanglante mêlée s'engagea à

Mylæ entre les deux escadres ennemies. Agrippa et Démocharès avaient chacun le commandement en chef. Ce dernier dut vers le soir regagner le promontoire de Pelorum, après avoir essuyé des pertes considérables; l'ennemi n'osa le poursuivre, retenu qu'il était par les bancs de sable. Cependant Octave avait franchi le détroit à la tête de trois légions et débarqué au sud de Tauromenium. Assailli de toutes parts, il chercha pendant la nuit à occuper une position plus favorable, mais se vit rejeté dans une situation désavantageuse au milieu du rugissement de la tempête et d'un tremblement de terre. Des sommets de l'Etna s'élançait une haute colonne de flammes, les éléments semblaient avoir réuni leurs forces pour défendre le fils de Neptune et confondre son adversaire. Le triumvir n'était pas homme à affronter d'aussi grands périls, il monta le matin sur une barque pour regagner les navires en rade et se vit assailli dans le détroit par Démocharès. Ses navires furent en partie coulés bas, en partie échoués contre les rochers; il ne se sauva lui-même qu'à grand'peine. Sans se laisser décourager par tant de revers, il rassembla de nouveaux moyens de défense, et donna l'ordre à Agrippa de hasarder à tout prix un débarquement en Sicile pour sauver ses légions. Une aussi héroïque persévérance enchaîna la fortune à son char. Agrippa à peine débarqué s'empara de Mylæ, recueillit les légions, et vainqueur à Naulochus, entre Mylæ et Pelorum, eut pour spectateurs de ses triomphes Pompée, Octave et l'irrésolu Lépide à la tête d'une flotte considérable. Démocharès se donna la mort, son maître se réfugia avec quelques vaisseaux en Asie, où Antoine l'aurait accueilli avec empressement, s'il n'était entré secrètement en rapports avec les Parthes. Irrité de sa malheureuse campagne, le triumvir fit saisir et juger son rival. Il devait plus tard se repentir cruellement de sa conduite insensée.

Lépide récoltait en Sicile les fruits de la victoire d'Octave. L'in-

fanterie de Pompée se joignit à lui, et il se crut dès lors capable de tenir tête à son rival. Mais Octave, accouru à la tête d'une faible escorte dans le camp ennemi, gagna à sa cause les troupes de son rival, qui dut implorer sa pitié et recevoir de sa munificence le maigre titre de grand pontife. Octave se trouvait seul désormais à la tête des provinces d'Occident.





Promontoire de Pelorum.

II.

LUTTE DES TRIUMVIRS.

Bataille navale d'Actium.

35-33. Les deux maîtres du monde semblaient s'être de bon gré partagé l'empire; Octave accorda à son collègue des honneurs égaux aux siens. Pendant qu'Antoine se plongeait dans les plaisirs, Octave s'avançait les armes à la main à travers les hauts plateaux du nord et de l'ouest de l'Italie, dont les fiers habitants, bien loin de courber

leurs fronts libres sous le joug écrasant des Romains, se répandaient souvent dans les plaines d'Italie comme un torrent dévastateur. Ces expéditions, dirigées avec tact et prudence, réussirent au delà de toute espérance et les tribus belliqueuses des montagnes durent se soumettre. L'Italie seule conservait la paix au milieu de ces luttes fréquentes, le peuple commençait à respirer librement après tant d'épreuves. Octave mettait tout en œuvre pour se concilier l'estime des peuples soumis à ses lois. Antoine, au contraire, irritait par sa conduite tout son entourage, et le feu de la sédition, qui couvait sourdement sous les cendres, était attisé secrètement par son rival. Tous deux échangeaient à l'envi les reproches et les récriminations. Octavie reçut sa lettre de divorce (32), Octave dirigea sa déclaration de guerre moins contre Antoine que contre Cléopâtre; des deux côtés d'immenses préparatifs furent faits, mais moins avantageux pour Octave, dont les pesantes contributions de guerre avaient mécontenté les populations de l'Occident, tandis que les inépuisables richesses de l'Orient étaient à la disposition d'Antoine. Les rois et les princes de Mauritanie, d'Arabie, de Judée, de Médie, de Cappadoce, du Pont lui avaient envoyé leurs troupes auxiliaires; les armées et les flottes d'Égypte, les flottes des îles et des villes de la Méditerranée se réunirent à Éphèse, où le triumvir avait établi pendant quelque temps sa cour. Dix-neuf légions romaines, qui croyaient encore à sa bonne fortune, constituaient le noyau de son armée, et cependant déjà plus d'un compagnon de gloire l'avait abandonné et lui-même avait perdu toute son énergie.

Antoine se rendit d'Éphèse à Samos et à Athènes, absorbé par ses plaisirs. Il rassembla sa flotte près de Corcyre, pour passer en Italie et surprendre son adversaire, mais il perdit beaucoup de temps et laissa arriver l'automne. Il distribua son armée entre les différentes villes d'Achaïe; sa flotte prit position au promontoire d'Actium, à

l'entrée du golfe d'Arta. Pour lui, il tint sa cour à Patras, sur la côte nord du Péloponnèse, sans tenir compte des mouvements de l'ennemi.

31. Au printemps Octave débarqua à Corcyre, au sud des monts Acrocérauniens. Les légions suivirent les bords des côtes d'Épire, de concert avec la flotte. Sur la rive nord du golfe d'Ambracie elles établirent un camp retranché, dominant les mouvements de la flotte et de l'armée ennemie disposée dans la plaine. Le temple de marbre d'Apollon s'élevait majestueux et splendide au-dessus de cette admirable contrée. Antoine se tint au début sur la défensive; mais quand toutes ses forces furent réunies, il dépassa le golfe et projeta de cerner l'ennemi. Sa cavalerie subit un premier échec. Agrippa s'empara sur ses derrières de Corinthe et de plusieurs autres villes, anéantit une escadre, intercepta un convoi ennemi, et Antoine reprit sa première position. Le manque de vivres l'obligea toutefois d'accepter la bataille. Il choisit, d'après les conseils de Cléopâtre, la mer pour théâtre de l'engagement; il avait, du reste, d'autres motifs que la volonté de sa maîtresse, car s'il anéantissait la flotte de son ennemi, il pouvait transporter la guerre en Italie, où Octave n'avait à lui opposer aucune légion. Il avait aussi une grande confiance en ses galères gigantesques de cinq et dix bancs de rameurs, montées par 22,000 hommes de grosse infanterie et par de nombreux archers.

La flotte tout entière quitta le détroit le 2 septembre; elle prit une position en arc de cercle, ressemblant à une grande ville de bois. Octave opposa à Antoine son escadrille de petits et légers navires. Voyant la forte position prise par son rival, il fit jeter l'ancre, parce qu'il était dans l'impossibilité de forcer la position. A midi il déploya ses lignes pour déborder l'ennemi, dont l'aile gauche, dégarnie dans un mouvement de conversion, lui permit d'engager la lutte. Grâce à leur légèreté, les vaisseaux d'Octave harcelèrent les lourds colosses, coupèrent leurs gouvernails, les percèrent avec leurs becs de fer, mais

se virent assaillis par une nuée de traits de catapulte, déchirés par les griffes de fer, coulés bas en grand nombre.

La lutte se continuait indécise. Cléopâtre, saisie de crainte ou abandonnant la cause d'Antoine, s'éloigna à travers la ligne de bataille avec 60 galères égyptiennes, qui formaient l'arrière-garde. Antoine, reconnaissant les voiles de pourpre de la flotte égyptienne, préféra mourir avec Cléopâtre, la voir encore une fois, et s'éloigna à force de rames. Arrivé à bord du vaisseau-amiral, il voulut accabler la reine de reproches; mais son regard, son doux sourire arrêtèrent la plainte sur ses lèvres, il se laissa conduire comme un enfant en Égypte. La flotte, qui avait continué bravement la lutte, apprenant sa fuite, se rendit au vainqueur; sept jours après l'armée de terre imita son exemple. La bataille d'Actium décida du sort de l'empire. Octave dédia au dieu Apollon les vaisseaux conquis, et fonda sur les ruines de son camp la ville de Nicopolis.

Conséquences de la bataille d'Actium.

Octave ne poursuivit pas immédiatement les vaincus. Redoutant l'insolence des vétérans, il licencia plusieurs légions et renvoya en Italie, auprès de l'illustre et fidèle Mécène, Agrippa, son ami dévoué (30). Quelques séditions éclatèrent pendant son voyage de Grèce et d'Asie Mineure. Accourant comme la foudre à Brindes, après avoir reçu les hommages des sénateurs et réglé les différends des légions, il repartit pour l'Asie et l'Égypte.

Antoine avait fait quelques vaines tentatives pour reconstituer une armée. Doutant des dieux, des hommes, de lui-même, il se retira à Alexandrie dans un palais solitaire, qu'il se fit élever sur une digue du port. Cléopâtre sut le plonger encore dans l'ivresse du plaisir à l'approche de son redoutable adversaire. Il voulut, ainsi que Cléo-

pâtre, négocier, chercha à fuir dans des pays lointains en traversant la mer Rouge, à gagner l'Espagne; mais la reine y mit à plusieurs reprises obstacle, comptant toujours sur la pitié du vainqueur. Octave faisait chaque jour de nouveaux progrès, s'emparait de Péluse et paraissait devant Alexandrie. La reine d'Égypte ne s'abusa pas sur le sort qui lui était réservé, elle ne put accepter l'idée de se voir attachée avec des chaînes d'or au char du triomphateur. Elle fit cacher dans son tombeau les trésors des rois d'Égypte, et résolut de périr dans les flammes, si sa beauté, sa trahison à l'égard d'Antoine ne pourraient assurer son salut.

Le malheureux triumvir songeait à résister encore. Par un dernier élan de courage, il se précipita, à la tête de quelques escadrons, sur le gros de l'armée ennemie et la repoussa en désordre jusqu'à son camp. Le jour suivant il sortit avec toutes ses forces, mais sa cavalerie passa à l'ennemi, la flotte l'abandonna à son tour. De retour à Alexandrie, il se frappa de son épée dans un accès de désespoir.

Octave entra dans Alexandrie à la tête de ses légions, il tenait plus aux trésors et à la personne de la reine qu'aux vains applaudissements de la foule. Il avait envoyé à la malheureuse reine des assurances de pardon amicales, mais incertaines; comme elle ne sortait pas de son tombeau, il oomprit que, s'il faisait usage de la force, elle s'ensevelirait sous les ruines de son palais. Aussi lui envoya-t-il deux hommes dévoués, qui la séduisirent par leurs promesses et se rendirent maîtres de sa personne. Réinstallée dans son palais, elle recouvra ses parures, ses femmes, et se vit traitée avec respect.

Octave se fit présenter à elle; elle était couchée sur un splendide lit de repos, entourée d'images du grand César; pleine de confiance en ses charmes, en la puissance de ses discours, en l'éloquence de ses plaintes et de ses larmes, elle espérait ranger sous ses lois le troisième maître de Rome. Mais sa beauté était dans son trente-neuvième

printemps, l'homme qui était assis devant elle, était trop prudent, trop calculateur, trop impassible, pour se laisser détourner de ses projets par les prières et les charmes d'une mortelle. Reconnaissant trop tard que son sort était fixé, elle demanda comme une faveur de partager le tombeau d'Antoine. Octave, devinant ses projets, la fit surveiller avec soin et éloigner d'elle tous les instruments de mort. Il espérait se rendre maître par ces mesures de ses trésors, mais le froid politique n'avait pas fait entrer en ligne de compte l'orgueil de la reine d'Égypte. Il reçut quelques jours après une lettre, dans laquelle Cléopâtre renouvelait sa demande de partager le tombeau d'Antoine. Il se présenta lui-même pour prendre possession du plus bel ornement de son triomphe, mais Cléopâtre avait échappé à ses chaînes d'or. Elle reposait sur sa couche, couverte du manteau royal. Iras, une de ses femmes, était étendue mourante à ses pieds; l'autre, déjà chancelante, ajustait le diadème de sa maîtresse. D'après la tradition, Cléopâtre mourut de la morsure d'un aspic, ou d'un poison subtil caché par elle dans le chaton d'une bague.

Des enfants de la reine les deux aînés furent mis à mort par l'ordre d'Octave; une fille fut fiancée à un prince maure; la noble Octavie adopta deux fils et les éleva avec autant de tendresse que ceux de Fulvia et ses propres enfants. Cléopâtre fut la dernière reine de l'Égypte; sa beauté, son gouvernement, ses destinées tombèrent dans l'oubli, seuls deux obélisques conservèrent sa mémoire. L'un se dressait à Alexandrie, le second reposa couché à terre pendant des siècles. L'Égypte devint une province romaine et fut soumise à un préfet nommé par le chef de l'État.

29. Octave, après avoir pris toutes ses mesures, passa en Asie, mit un terme au différend avec les Parthes, et remplit partout les fonctions austères d'arbitre, de juge, de conciliateur. On lui décerna à Rome les plus grands honneurs: prestation solennelle de serment,

fêtes votives, couronnes d'or, statues; le sénat lui conféra les pouvoirs judiciaires suprêmes et le tribunal. Il fit son entrée solennelle dans la ville aux sept collines, suivi de trophées, de trésors et de prisonniers. Cet homme habile, dont les calculs et les ruses avaient vaincu ses rivaux, célébra un triple triomphe sur les tribus dalmates et noriques, sur les peuples de l'Orient mis en fuite à Actium, et sur l'Égypte soumise. Pour satisfaire les légions, dont chaque simple soldat avait reçu, outre sa solde, 250 deniers, et les officiers supérieurs le quadruple, tous les soldats reçurent de l'or ou des distributions de terres. Octave enjoignit, en outre, de faire aux citoyens de nombreux présents, paya ses dettes et releva les affaires singulièrement compromises de l'État. Ces largesses mirent en circulation des sommes si fabuleuses que le taux de l'intérêt fut abaissé à quatre pour cent. Elles firent bien vite oublier les anciennes misères; les fêtes solennelles qui s'y joignirent mirent le comble à l'enthousiasme de la foule, qui vit pour la première fois combattre dans l'arène des rhinocéros et des crocodiles. Octave, l'ami de la paix, ferma, en signe de réjouissance, le temple de Janus et, comblant les citoyens de largesses et de bienfaits, ne réclama pour lui ni or, ni biens, ni dictature, ni diadème; se contentant sagement de la réalité du pouvoir, il laissa subsister les formes républicaines, fut successivement consul, censeur, tribun, grand prêtre; les fonctionnaires publics devinrent ses lieutenants, le sénat purifié et éclairci son conseil d'État, les légions le sûr appui de sa puissance. La monarchie se trouvait de fait substituée par là à la république.



Strasbourg, Imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

BATAILLE D'ACTIUM.

DIX-SEPTIÈME SECTION.

L'EMPIRE.

LA MAISON JULIA.

(30 av. J.-C. jusqu'à 69 ap. J.-C.)

Si tu as atteint le rang suprême,
Vainqueur, parvenu par ton audace,
Si tu saisis enfin la couronne,
Apprends à vaincre ton cœur.
Autrement, tu n'es sur ton trône
Qu'un esclave couronné d'or,
Objet de mépris pour le monde.

I.

AUGUSTE.

Vie privée de l'empereur. Administration.

Octave, surnommé Octavien Auguste, était de fait le maître absolu de Rome, s'il savait user habilement du pouvoir qu'il avait entre les mains. Il ne le fit pas : ménageant les scrupules des républicains, il initia insensiblement par une douceur pleine de ménagement le peuple à l'administration monarchique, qui seule pouvait lui donner la stabilité nécessaire. On ne reconnaissait plus en lui le triumvir aux mains teintes de sang; transformé en apparence, il était en réalité resté le même. Du début à la fin de sa carrière, le calcul et la politique inspirèrent toutes ses actions. Il voyait bien ce que son père adoptif avait voulu; mais n'ayant à sa disposition ni le génie écrasant, ni la

redoutable épée de César, il chercha à combler ces graves lacunes par la sagesse et la prudence politique. La nature l'avait doué d'un regard pénétrant; affranchi des préjugés et des passions humaines, il jugeait avec un tact parfait les hommes et les événements. Sa volonté énergique lui permit de triompher de la faiblesse de sa santé et des passions de son cœur. Il mit un terme aux meurtres par les proscriptions, qui ne furent entre ses mains qu'un instrument politique contre les confédérés en Orient. Après ses victoires, il fit périr quelques-uns de ses adversaires, en gracia un plus grand nombre, selon qu'il les envisageait comme hostiles ou comme bien disposés. Son orgueil immense savait revêtir les plus brillantes apparences; son œil ouvert et pénétrant semblait si ferme, si bienveillant, que celui qui devait avoir tout à craindre y puisait une nouvelle confiance, et que celui qui nourrissait de criminels projets en était par là détourné; et l'histoire, en effet, rapporte que des meurtriers, subissant la fascination de son regard, laissèrent tomber à ses pieds leurs poignards. A en juger par l'apparence on n'aurait pas cru capable d'entreprises gigantesques un homme au corps maigre et chétif, mais doué d'une énergie peu commune.

Octave, parvenu au pinacle du temple, dont il avait franchi pas à pas les degrés, s'inspira toujours de la politique, mais consacra son ambition à une cause plus noble et plus relevée, au rétablissement de l'ordre légal, à la pacification du pays. Il y déploya l'énergie la plus remarquable, lui sacrifia son temps, sa santé, ses forces, mais en fut récompensé par l'obéissance et l'admiration de tous. Il cherchait le repos de ses fatigues dans le sein de sa famille et dans un cercle choisi d'amis; là il laissait tomber le manteau de pourpre et, s'associant à la vie commune, trouvait dans la musique et le jeu un délassement honnête, tenait ses neveux sur ses genoux et dressait leurs tendres mains à l'art difficile de l'écriture. Ce fut au sein de sa famille, où il espérait

trouver les joies du cœur, qu'il éprouva les plus cruelles déceptions. Il avait par politique épousé dans sa jeunesse la belle-fille d'Antoine, Clodia, et, après son divorce, Scribonia, parente de Sextus Pompée, de laquelle il eut Julia. Malgré la joie que lui fit éprouver la naissance de sa fille, il se laissa séduire par les charmes de l'habile Livie, issue de l'antique famille Claudia, épouse de Tibérius Claudius Néron, et envoya bientôt à sa femme la lettre de divorce. Cette femme ambitieuse, comme la race dont elle descendait, fut le bon et le mauvais génie de son époux. Elle déploya toujours une très-grande sagesse dans les conseils qu'elle lui donna, et lui, qui semblait destiné à gouverner et à dominer l'univers, se laissa conduire comme par la main par cette femme artificieuse. Il retira de ses conseils les plus grands avantages dans ses affaires privées et publiques, mais elle exerça sur lui une influence désastreuse et se l'attacha par dcs liens indissolubles.


Octavien Auguste.

Livie aspirait surtout à assurer la succession du trône à ses fils du premier lit, Tibère et Drusus. Elle poursuivit l'exécution de son projet avec toute la finesse de l'intrigue féminine, sans jamais en exprimer la pensée devant son époux, dont elle n'avait pas d'enfants. Elle se connaissait, dans l'intérieur du palais, des rivales fort à craindre : la respectable Octavie, veuve d'Antoine, et la gracieuse, aimable et frivole Julia, fille de l'empereur, qui toutes deux reconnurent ses manœuvres secrètes et lui vouèrent une haine mortelle. Les intentions de l'empereur étaient bien différentes de celles de son épouse : il voulait affermir sur le trône la race Julia. Il fiança le jeune Marcellus, âgé de 17 ans, et fils d'Octavie, avec sa fille ; et comme celui-ci mourut au bout de trois ans, il choisit pour son gendre son ami éprouvé le général

Agrippa. A la mort de celui-ci il adopta ses fils Caius et Lucius, eux aussi moururent dans la fleur de la jeunesse. Il restait sa fille et deux de ses enfants; ayant appris que celle-ci s'était abandonnée aux plus coupables excès, il exila l'infortunée, sur le préavis du sénat, dans l'île solitaire de Pandataria sur les côtes de la Campanie. Tibère, dont elle avait fait, malgré des antipathies réciproques, son troisième époux, n'eut garde de déplorer sa perte, se voyant par sa mort rapproché du trône. Seuls les deux enfants de Julia, une fille du même nom, et un fils, Agrippa Posthumus, faisaient obstacle à Livie. Elle sut obtenir contre eux aussi un décret d'exil, et la maison impériale se trouva vide, triste, désolée. Livie mit en œuvre toutes les ressources d'une diplomatie artificieuse et rusée; ses manœuvres s'étendirent sur une période de quarante années, on l'accusa même d'avoir eu recours à des poisons. Ce n'est qu'un bruit sans garantie, mais son caractère et les morts accumulées dans la maison d'Auguste le rendent vraisemblable.

Le peuple romain n'eut pas à s'inquiéter des troubles que la mort et l'exil de ses favoris purent apporter dans l'âme de son maître; seuls les courtisans reconnaissaient ces menées secrètes dans les couloirs dorés du palais. Il ne voyait que les côtés brillants et extérieurs, la paix et la satisfaction apparentes, répandues sur cette division profonde comme un bosquet de fleurs sur une plaine empestée. La vie du monarque était simple, éloignée d'un luxe inutile, assez semblable à celle d'un sénateur influent. Sa maison située sur le Palatin n'offrait ni l'étendue ni la beauté de plusieurs autres palais. Des affranchis et un petit nombre d'esclaves présidaient au service. Quelques lauriers plantés devant le portique, et trois cohortes de prétoriens désignaient seuls l'entrée du palais impérial. Ami des sciences et des beaux-arts, dont il savait apprécier les merveilles, il recevait dans son triclinium les savants, les poëtes, les artistes; le célèbre Horace charma souvent sa solitude par la lecture de ses plus belles œuvres. Pendant que les

affaires de l'empire et de la famille absorbaient le maître de la maison, les femmes travaillaient, suivant l'antique usage, à des ouvrages domestiques, et confectionnaient elles-mêmes les toges du maître du monde. En public il portait la toge sénatoriale bordée de pourpre, et s'avançait sans licteurs dans les rues, visitant le sénat, les comices, les tribunaux, exprimant hautement son opinion, débattant ses principes, souffrant la contradiction, défendant des clients, comme un simple particulier.

La réalité était bien différente de l'apparence répandue par le chef de l'État sur ses principes et ses actes. Il agitait les questions les plus graves avec ses amis dévoués et intimes, C. Celnius Mécène et M. Vipsanius Agrippa. Le premier descendait d'une antique famille étrusque : indispensable à son maître pour sa connaissance des affaires, son habileté dans les négociations, la netteté de son coup d'œil, il osa un jour s'écrier, en le voyant signer une condamnation capitale: „Lève-toi, enfin, bourreau.“ Deux fois il administra la régence d'Italie en l'absence d'Octave, bien que n'ayant jamais rempli un emploi républicain. Il se retira plus tard des affaires, et se livra sans réserve à son amour des plaisirs. Dans son palais entouré de jardins les mimes célèbres, les plus fameux poëtes, les philosophes avaient libre accès. Cet homme, protecteur intelligent des arts et de la littérature, se plaisait à parcourir ses domaines dans un costume plein de mollesse, le cou entouré de laine en hiver, suivi de nombreux clients, ayant aussi quelquefois l'honneur de recevoir les visites de son maître.

Tout autre était Agrippa, la main droite d'Octave, auquel il avait assuré l'empire. Ayant conscience de sa valeur, il réclamait sans scrupule la récompense de ses services. Il reçut la main de Marcella, nièce de l'empereur, et en voulut à son parent Marcellus, héritier présomptif du trône, auquel il devait céder la préséance. Ayant reçu, pour prévenir tout conflit, le gouvernement de Syrie, il s'arrêta à Lesbos,

confiant à ses lieutenants l'administration de sa province. L'empereur, passant sous silence l'illégalité de l'acte, rappela, à la mort de Marcellus, son fidèle ami, et se l'attacha par des liens indissolubles, en lui donnant la main de Julia alors veuve.



Horace et Mécène dans le triclinium d'Auguste.

Avec l'aide de ces hommes d'élite Octave travailla à relever la considération du sénat tombé en discrédit. En qualité de censeur, il força beaucoup de membres indignes à s'éloigner librement, écarta

un grand nombre de républicains farouches, en vertu de son pouvoir, et transforma le sénat en un instrument dévoué de sa politique. Il agrandit les cadres du patriciat pour suppléer aux vides énormes faits dans ses rangs par la guerre civile (28). Un recensement rigoureux porta à quatre millions le nombre des hommes en état de porter les armes. Auguste se concilia la population par l'abolition des lois tyranniques instituées sous le triumvirat; les masses lui devinrent fidèles grâce aux jeux nombreux et aux distributions de grains qu'il institua en leur faveur. Il donna aux sénateurs appauvris des sommes considérables, et reçut en récompense, l'année suivante (27) — quand, fidèle à sa politique, il demanda à être déchargé de ses emplois — le commandement de l'armée entière et le renouvellement de la charge d'imperator et d'administrateur suprême. Il n'accepta ses nouvelles charges que pour dix ans, mais cette comédie lui assura constamment sa réélection. Le sénat et le peuple l'acclamèrent Auguste, le saluant d'un titre immortel et impérissable.

L'empereur travailla avec zèle à la réorganisation des provinces. Les contrées depuis longtemps pacifiées, comme la Sicile, l'Afrique, l'Asie Mineure, furent confiées par lui au sénat, qui y envoya en son nom propre des proconsuls avec grande pompe; lui-même se chargea des provinces agitées par des menées séditieuses. Ses administrateurs durent se contenter du titre modeste de propréteurs et de six licteurs; ils avaient pleins pouvoirs sur la vie des citoyens et disposaient des légions, supérieurs en ce point aux employés civils du sénat. Tous rendirent grâce à la magnanimité, à l'esprit de renoncement du dictateur, bien que tous appréciassent la valeur et le rôle des légions. Et néanmoins il méritait bien la reconnaissance publique : il sut préserver les provinces de tout impôt excessif, de l'usure, et établit des routes, des chaussées pour l'entretien et l'avantage du commerce et de l'industrie. Il fut interdit formellement aux gouverneurs d'exiger des contributions

injustes et onéreuses, remplacées par un traitement annuel, fixé pour les gouverneurs d'Asie à 225,000 francs, pour les gouverneurs impériaux à 20,000. Un grand nombre de provinces durent leur prospérité à l'empereur; l'Égypte vit ses canaux améliorés, son commerce direct avec l'Afrique rétabli. Malgré la faiblesse de sa santé, Auguste ne craignit pas les longs voyages. Il transforma le bourg insignifiant de Lugdunum en un centre important de gouvernement, y attira par ses promesses une population considérable, organisa de nombreuses voies de communication, et chercha, par l'envoi de colonies et la fondation de temples, à rattacher les indigènes et les Romains par les liens d'une religion et d'une politique communes. En Espagne, il assista à quelques engagements contre les populations belliqueuses des montagnes, et dut leur soumission entière au courage d'Agrippa.

24. Le monarque rentra au bout de trois ans dans sa capitale, et se vit comblé de nouveaux honneurs. Il reçut le pouvoir tribunicien pour la vie, se constitua le protecteur légal du peuple, le défendit contre l'injustice, et permit d'en appeler à son tribunal de toutes les sentences illégales. Comme censeur il cassa plusieurs sénateurs indignes, et fixa à six cents le nombre légal des membres de ce corps. Non content de surveiller les grands corps de l'État, il établit sept cohortes de pompiers, chacune de 700 hommes, quatre cohortes (6,000 hommes) de police de sûreté. Il y joignit neuf cohortes de prétoriens, dont trois à Rome même et les six autres dans les villes voisines. L'armée permanente fut chargée de la défense des frontières, une organisation sévère mit fin au brigandage italien. En temps ordinaire, on comptait 25 légions, qui constituaient, avec les auxiliaires, une force d'environ 300,000 hommes. Sur mer Rome n'avait à redouter que les pirates; l'escadre fut divisée en trois flottilles, dont la plus importante s'établit dans le vaste golfe de Misène.

La nouvelle organisation de l'État coûtait naturellement des sommes

beaucoup plus considérables que les institutions républicaines. Les dépenses de l'armée permanente s'élevaient à 95 millions de francs, les distributions annuelles de grains à 2 millions. Auguste organisa les finances de manière à assurer les dépenses nécessaires.

Les citoyens qui ne payaient pas encore d'impôts, furent assujettis à un cens régulier; un procentage fut établi sur les effets de commerce, la vente des esclaves dut produire une somme double. La caisse militaire reçut la vingtième partie des legs, qui ne s'adressaient pas directement aux parents les plus proches. Les provinces eurent aussi les impôts territoriaux et personnels; les douanes donnèrent d'importants produits; les revenus d'Égypte s'élevaient sous les Ptolémées à 135 millions de francs, les revenus de l'Asie Mineure sous Sylla à 14 millions seulement. Ils furent quadruplés sous le règne d'Auguste.

L'empire renfermait les éléments les plus hétérogènes. Les peuples qui avaient parcouru tous les degrés de la civilisation la plus raffinée et les barbares farouches et indomptés se trouvaient rattachés entre eux par les liens d'une administration commune et par la puissance de l'épée. Mais les intérêts n'étaient pas les mêmes, l'empire n'était pas leur patrie, ils ne lui devaient ni amour, ni fidélité, ni sacrifice. Cependant la civilisation romaine fit des progrès assez rapides dans la Gaule et dans l'Espagne, grâce aux magnifiques voies de communication, ouvrage des siècles. De station en station furent instituées des postes, chargées de transporter non-seulement les dépêches publiques, mais encore les envois privés et les voyageurs privilégiés, avec la rapidité des malles modernes. Toutes ces institutions avaient leur centre à Rome; Auguste fit placer sur le Forum un milliaire doré.

Guerres sous Auguste.

27. Trois fois Auguste ferma le temple de Janus comme symbole de la paix universelle; le reste du temps les légions combattirent aux frontières les tribus barbares. Les Daces, les Bastarnes et d'autres tribus du bas Danube furent battus par le lieutenant M. Crassus, qui prit possession de la Bulgarie et de la Servie entière. Les Romains cherchèrent à atteindre l'Arabie heureuse par l'Égypte, mais les tribus nomades du désert rendirent l'expédition inutile.

Pour mieux connaître l'état des choses en Grèce et en Asie, Auguste résolut de parcourir ces contrées (20). A Samos débarqua l'ambassade d'un prince indien qui lui apportait ses présents et réclamait son alliance. En Syrie parurent des ambassadeurs parthes, qui, sur la proposition du roi Phraates, remirent au maître du monde les aigles et les trophées que Crassus avait perdus. Auguste considéra cette conquête pacifique comme son plus beau triomphe.

16. Les légions étaient en lutte continuelle avec les peuples qui habitaient la chaîne des Alpes autour des frontières nord de l'Italie. Les Salasses furent soumis par la ruse et presque anéantis. Tibère et Drusus, beaux-fils de César, s'emparèrent de la Norique, de la Rhétie et de la Vindélicie à la suite de sanglants engagements. Les Romains plantèrent leurs étendards dans les vallées les plus reculées et sur les plus hautes cimes; tous les peuples, jusqu'au Danube, durent se courber sous le joug des Romains après une lutte acharnée.

La Gaule, qui ne pouvait s'habituer au cens romain et à la nouvelle administration, se montra disposée à la révolte, pendant que dans les Alpes et en Hongrie une guerre sans merci exerçait ses ravages. Les Sicambres, les Usipètes et les Tenchtères, mettant à profit la

guerre sur le cours inférieur du Rhin, franchirent le fleuve et, après avoir défait la cavalerie romaine, attaquèrent le gouverneur M. Lollius dans son camp. La muraille mal gardée fut bientôt franchie, la cinquième légion taillée en pièces, le reste de l'armée mis en fuite. Les Germains se retirèrent avec les aigles romaines conquises, sans poursuivre leurs avantages, menacés qu'ils étaient par l'arrivée d'Auguste: Lollius et les autres administrateurs s'étaient permis de nombreuses extorsions, dont les victimes devaient être vengées. Pour prévenir une nouvelle incursion des Barbares, Auguste fit construire une grande place d'armes (13), Castra Vetera, sur le Fürstenberg près de Xanten, qui dominait la plaine et la rive droite du Rhin dans le pays de Lippe. Avant de retourner à Rome, il confia à son beau-fils Drusus le soin de pacifier la Gaule et de faire la guerre aux peuples germains. Le jeune héros, qui s'était déjà couvert de gloire dans plusieurs rencontres, était digne de la confiance de son beau-père. Son frère Tibère, d'un extérieur rude, grossier, repoussait par son sombre regard; pour lui, sa beauté virile, unie à l'affabilité et à la modestie, exerçait une légitime et vive influence sur son entourage. Il sut gagner à sa cause les nobles gaulois, et flatter leur vanité nationale en célébrant par une grande fête la consécration de l'autel élevé, près de Lyon, à Auguste et à Rome. Il fit construire une flotte sur le Rhin, creuser un canal, qui réunit ce fleuve au Flévo ou Zuyderzée, et prépara par des négociations avec les Frisons et autres habitants de la côte la campagne de l'année suivante.

Les Germains.

Les Germains, qui il y avait plus de cent ans avaient remporté sur les légions romaines de nombreuses victoires, étaient le but assigné aux préparatifs militaires de Drusus. Séparés en nombreuses tribus,

ils habitaient les pays situés entre le Rhin et la Vistule, la mer et le Danube. Ils avaient, du reste, franchi plusieurs fois ces limites, car nous retrouvons des tribus germaines sur la rive gauche du Rhin, au sud de la Vindélicie, aux Alpes, à l'ouest entre les Daces et les Sarmates, jusqu'à la mer Noire. Les Suions, ancêtres des Suèdes, et d'origine germanique, avaient fixé leurs demeures dans les pays glacés



Germains dans leur cabane.

et déserts, où l'éclat du soleil couchant dure jusqu'à son lever, comme l'observe avec justesse Tacite du soleil de minuit. Les Romains connaissaient mieux les Bataves de Zélande et de Hollande, au nord les Frisons et les Chauques, habiles marins; ces derniers confinaient aux tribus belliqueuses des Chattes, établies sur les bords de la Ruhr entre la Lippe et la Lahn. Aux Chauques se rattachaient les Angrivariens

du cours inférieur du Wéser, aux Chattes les Marses établis sur les bords de l'Ems. Plus près du Rhin nous retrouvons les Bructères, les Tenchtères, bons cavaliers, les Sicambres; à l'ouest, des sources de la Lippe et de l'Ems au Wéser et aux montagnes du Harz, les Chérusques belliqueux et indépendants, préposés dans leurs bois sombres à la garde des objets sacrés de la nation; au nord, des deux côtés de l'Elbe, les Longobards; au sud, de la forêt de Thuringe à l'Elbe, les Hermondures. Les Suèves occupaient sur le continent un vaste territoire, on leur associe les Semnons entre l'Elbe et l'Oder, les Marcomans en Bohême, les Quades sur les bords du Danube.

Le pays, montueux et accidenté, était rempli de marais innombrables et de forêts immenses; pendant la plus grande partie de l'année le ciel était triste et sombre, le climat dur et glacial, trop froid pour la vigne et pour les arbres des zones tempérées. Mais ces peuples agrestes adoraient leur sauvage patrie, leur liberté, leur pauvreté même qu'ils considéraient comme une richesse. Les bois leur fournissaient en abondance les bêtes sauvages, les ours, les loups, les sangliers formidables; les prairies fécondes nourrissaient leurs immenses troupeaux. Les fruits qu'ils cultivaient, suffisaient à leur nourriture; l'orge fermentée, circulant librement dans leurs joyeux festins, les plongeait dans une douce ivresse. C'était une race énergique, primesautière, robuste, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, pleine de force et de courage, pure, chaste, fidèle au serment. Leurs demeures, simples et naturelles comme leurs mœurs, se composaient de rondins de bois taillés à coups de hache en blockhaus, avec un toit de roseau, ou dressés en pointe comme les cabanes des charbonniers. Les vides étaient remplis avec de la mousse et du feuillage, recouverts de terre grasse peinte d'éclatantes couleurs. Des bancs de mousse à la muraille, un lit au foyer pour le père de famille, des ustensiles de ménage et des armes constituaient le mobilier. Le bétail était généralement élevé sous le

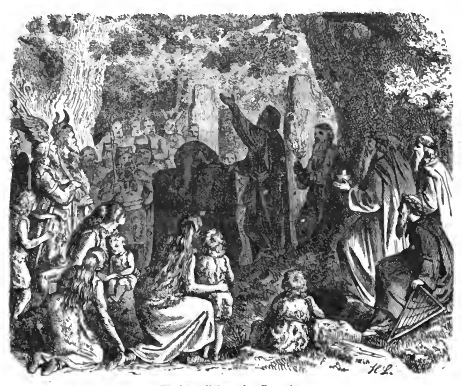
même toit, séparé par une muraille de bois ou par un parapet à hauteur d'homme, comme on le retrouve encore en Westphalie. Les nobles et les princes occupaient de plus vastes résidences, entourées de murailles de terre garnies de buissons d'épines.

Les bois sacrés, où le Germain rendait à ses dieux un culte solennel, étaient défendus de même par de fortes palissades. On y présentait les sacrifices solennels, les chants sacrés résonnaient à travers l'épaisseur du feuillage, quelquefois des prêtresses révélaient les volontés des dieux immortels. La femme était envisagée comme l'égale de l'homme; elle stimulait son courage; chaste et fidèle, elle veillait à l'honneur du foyer domestique et partageait dans la vie et dans la mort les destinées de son époux. Le guerrier combattait pour l'honneur, la liberté, la vertu des femmes. Il n'avait, pour couvrir son corps, aucune cuirasse, aucune armure, aucune épée à deux tranchants. Un manteau de lin, quelquefois garni de fourrures, couvrait son corps robuste; un bouclier de bois protégeait sa poitrine; une framée, longue arme de trait, à la pointe aiguë et tranchante, une pointe de bois durcie au feu constituaient ses armes offensives.

Les soldats d'infanterie portaient en outre quelques armes de trait, qu'ils lançaient à des distances prodigieuses. Les nobles portaient, outre la saie, un étroit manteau; l'épée et l'armure romaines, tombées entre leurs mains par la chance des combats et des échanges, montrent que les Germains n'ignoraient pas absolument l'usage des métaux. Leurs céréales n'avaient pas uniquement pour but de leur fournir des breuvages enivrants, mais aussi divers aliments substantiels, bien qu'ils n'aient pas dû connaître l'usage du pain.

Les affaires du pays étaient presque toujours traitées dans des assemblées générales. Les hommes libres de la tribu se réunissaient pour délibérer sur les affaires du pays et le bien public. Les dispositions qu'on y apportait étaient graves, sérieuses, recueillies. Les princes,

distingués par leur sagesse et par leur courage, exerçaient une grande influence; ils voyaient se grouper autour d'eux des hommes d'élite, dévoués à leur cause. Si la fortune était contraire, si les Walkyries, déesses de la mort, planant sur le champ de bataille, appelaient au Walhalla les guerriers, leur escorte, imitant leur exemple et recevant



Service religieux des Germains.

avec joie le froid baiser des pâles déesses, s'élevait sur leurs bras jusqu'aux célestes séjours.

Le centre de la puissance germanique est constitué par la chaîne du Harz. Elle s'étend en fer à cheval autour des sources de l'Ems et de la Lippe, séparées d'un mille seulement l'une de l'autre. Elle porte, à proprement parler, le nom d'Osning, Osenegge, plaine des héros di-

vins, qui conduisirent l'immigration des peuples venus d'Asie. Trois chaînes en partie parallèles s'élèvent de la plaine située à l'ouest, dont le centre, coupé de nombreux marais, est connu sous le nom de bosquet des Vachers ou *Senner-Haide*. Le défilé de Bielefeld traverse dans toute sa largeur la chaîne du nord-ouest, au sud le défilé de Dören s'étend sur une vaste étendue de terrain. Ce dernier, sillonné de marais et de sources, aujourd'hui encore infranchissable, n'a joué aucun rôle dans les guerres des Romains. Plus au sud la vallée de Kohlstätt déploie ses premiers contre-forts, plus loin encore la vallée d'Altenbeken s'étend sur une vaste étendue. Entre le défilé de Dören et la vallée de Kohlstätt se trouve le Winfeld, haut plateau qui renferme au nord le Grotenburg et le ruisseau de Lichthöpde, au sud de remarquables blocs de sable et de pierre. Entre les vallées de Kohlstätt et d'Altenbeken se trouve le haut plateau de Feldrom, où Cämpen (*Campi*), le Römerberg et le Römergrund ont transmis jusqu'à nos jours le nom redoutable du peuple-roi. C'est là qu'était la colonne d'Herrmann, consacrée au dieu Er, tronc d'arbre sculpté, surmonté d'une tête humaine grossièrement façonnée. Plusieurs noms de localités rappellent dans ce pays le céleste Asgard, dont parlent les Eddas, la mort de Balder, Wodam, qui vide à longs traits l'eau sacrée dans une coupe d'or. C'est là aussi que se trouvaient les tribunaux, les bois sacrés, les palissades qui les enserrent, comme l'attestent les qualificatifs fréquents de Tun (*Taun* ou *Zaun*), dont les Romains ont fait Taunus.

Les Chérusques, préposés à la garde des bois sacrés, se voyaient soutenus par les Bructères, les Sicambres, les Marses et les Chattes. Drusus s'avança contre eux à la tête de forces considérables (12), porta, dans sa première campagne, les ravages de la guerre dans le pays des Usipètes et des Sicambres, pénétra par le Flévo dans l'océan Germanique, avec une flotte considérable, remonta l'Ems, et

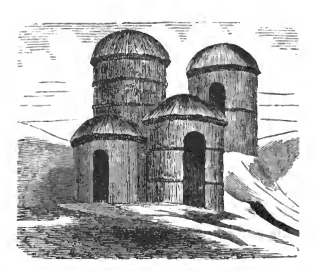
défit les Bructères, pénétra dans le golfe de Jahde[1], et en chassa les Chauques. L'année suivante (11) il livra au pillage le pays des Sicambres, après avoir jeté près de Vétéra un pont sur le Rhin. Il osa s'avancer, au milieu de luttes incessantes, jusqu'au Wéser à travers la vallée de Kohlstätt, et éleva un monument commémoratif de ses victoires entre l'embouchure de la Dimel et Hœxter. Tous les peuples prirent les armes pour défendre leur sanctuaire; toute la chaîne des postes qui reliaient entre eux les divers corps de l'armée romaine, fut taillée en pièces et vingt centurions crucifiés; Drusus lui-même se vit attaqué, lors de sa retraite, dans un défilé impraticable avec une telle furie, qu'il se crut à deux doigts de sa perte. Les instincts pillards des Barbares lui permirent seuls de se frayer par les armes un passage, et de se retrancher à Elsen au sud de la Lippe, non loin de Paderborn. Après avoir consacré tout l'été à la construction de châteaux forts sur le Rhin, il pénétra dans le pays des Chattes et livra aux Barbares une sanglante bataille (9). Laissant à sa droite le bois de Teutoburg, il franchit le Wéser aux portes de Westphalie et atteignit l'Elbe. Il voulut pénétrer plus avant encore dans ce pays inhospitalier, mais, assailli pendant ses luttes avec les Barbares par des rêves affreux, il vit s'élever au-dessus des eaux une prophétesse de taille surhumaine, qui s'écria d'un ton menaçant: „Arrière, homme insatiable, ta dernière heure va bientôt sonner." Drusus effrayé battit en retraite, une chute de cheval lui brisa l'os de la jambe; accablé de douleur et de fatigue, il succomba aux suites de sa blessure sur les bords de l'Yssel, en pays ami. On envisage généralement la Saale de Franconie comme le fleuve qui vit ses derniers moments, mais il est difficile d'admettre une marche du héros à travers les forêts de Thuringe.

Pendant cette campagne Tibère défit en plusieurs rencontres les

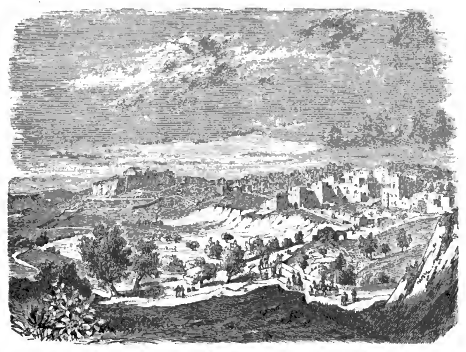
---

1. Théâtre de la guerre entre la Prusse et le Danemark, en 1866. (*Le Traducteur.*)

Pannoniens, les Daces et les Dalmates. A la mort de son frère il prit la direction des affaires d'Allemagne. Quelques chefs germains, qui s'étaient présentés en Gaule auprès de l'empereur pour engager des négociations, furent traîtreusement déclarés prisonniers de guerre. Tibère entreprit une campagne jusqu'à l'Elbe, mais se contenta de suivre les côtes, où il ne rencontra que peu de résistance. A son rappel Domitius Œnobarbus fut investi du commandement en chef, et, pour assurer les progrès de l'armée à travers la Germanie, fit établir une série de ponts sur la rive nord de la Lippe. Menacés par les expéditions des Romains, les Marcomans, tribu suève, choisirent pour chef Marbod, qui s'était instruit à Rome, et constituèrent en Bohême un royaume, qui comprenait un grand nombre de tribus. Le jeune monarque s'entoura d'une armée de 70,000 hommes et, tout en se proclamant le tributaire de l'empereur, se regarda en fait comme un prince indépendant et ne craignit pas de régler à son gré les affaires de son royaume et d'étendre au loin son influence.



Cabanes germaniques (extérieur).



Bethléhem.

L'étoile de Bethléhem.

Les aigles romaines s'avançaient victorieuses sur le Rhin, les Alpes et le Danube. Les légions remportaient pour Auguste de nombreuses et éclatantes victoires, mais l'intérieur de l'empire était rongé par une plaie secrète, le respect des dieux avait depuis longtemps disparu des cœurs; il n'était plus ce temps magique, dont parle le poëte, quand il s'écrie :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines,
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui,
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée?

le temps où l'on se représentait les cieux et la terre, l'air, l'eau remplis d'êtres animés, où les hommes s'élevaient au ciel et voyaient les dieux habiter parmi eux, où un souffle de divinité pénétrait tout l'univers. Les temples étaient déserts, aucun encens ne montait des autels aux puissances célestes; seule la volonté impériale pouvait, comme Louis XIV à sa cour, ramener une apparence de piété officielle. La philosophie avait dégagé les esprits de toute superstition populaire, les néoplatoniciens cherchaient vainement à donner un reflet de mysticisme à l'ancienne religion par l'introduction des démons dans leur système. Ils ne contribuèrent qu'à développer une superstition grossière, l'amour des prédictions, un charlatanisme, qui s'enrichit aux dépens des esprits crédules. Apollonius de Tyane date de cette époque; sa pureté morale, ses miracles en firent pour la foule un objet d'adoration. Il avait parcouru l'Égypte et la Perse et sondé tous les mystères, mettait un terme, par ses conjurations et ses sortiléges, aux maladies, aux famines, aux tremblements de terre, ressuscitait les morts, opérait une foule de miracles. Il enseignait, comme le Bouddha indien, que le beau et le juste sont aussi le divin, pour lui l'homme parfait était égal à Dieu. Possédant la sagesse et la vertu, disait-il, l'homme n'avait rien à craindre et pouvait se croire assuré du secours de la divinité. Il répandit au loin ses principes pour lutter contre la démoralisation générale. Après un ministère de plusieurs années, n'ayant échappé, sous Néron et Domitien, à la mort violente que par l'ascendant que son extérieur majestueux exerçait sur les foules, il disparut mystérieusement de la terre dans un âge avancé et fut divinisé par les impératrices de la famille des Sévères.

Les savants et les ignorants professaient un grand respect pour les sciences noires et pour la magie. Le sombre et impassible Tibère accorda une confiance illimitée à l'habile mathématicien Thrasylle, qui, pendant son exil à l'île de Rhodes, lui avait montré sa grandeur future

écrite dans les étoiles. Auguste travailla à combattre la superstition, à rétablir l'antique respect pour les dieux et l'autorité des livres sibyllins. Pour lui, c'était un douteur, élevé dans l'école éclectique, qui empruntait à tous les systèmes plusieurs éléments de sa croyance. Cette école, ainsi que celles des épicuriens et des stoïciens, rejetait le monde des dieux, mais ne remplaçait par rien de positif ces croyances qu'elle contribuait à renverser. La philosophie de la raison pratique ne pouvait donner que des notions bien incertaines de la divinité et laissait le cœur humain vide et mort. Les hautes classes de la société étaient plongées dans une incrédulité desséchante, le peuple lui-même avait abandonné les anciennes croyances, et ce mouvement général d'incrédulité s'était vu favorisé par la traduction par Ennius de l'ouvrage d'Évhémère sur les dieux. Cet ouvrage était composé avec tant de simplicité et de raison, qu'il se trouvait à la portée des ignorants et des simples. Dans ces circonstances aucune espérance ne venait consoler, soutenir les pauvres et les malades; avec la foi et l'espérance disparurent toute vertu, toute croyance, toute pudeur. Des excès qui font frémir, des débauches sans nom se commettaient tous les jours; les vœux, les prières les plus infâmes, que l'on n'osait confier à aucun être vivant, on les murmurait à voix basse dans les temples, tout en niant l'existence des dieux. L'incrédulité et l'impudeur s'étaient emparées de tous les esprits; le ciel était désert, et la terre empestée. Dieu ne pouvait abandonner les hommes, le secours vint d'une partie éloignée de l'empire, de la bourgade la plus obscure d'un peuple déchu et méprisé.

Fermé au nord par les bois de cèdres et les sommets neigeux du Liban, entouré de déserts arides à l'est et au sud, voyant sur quelques points de son littoral une mer inhospitalière battre ses rives sans abri, le pays des Israélites comprenait un quadrilatère de 460 milles carrés. Des collines et des vallées, chargées autrefois d'abon-

dantes récoltes de fruits, grâce à un travail infatigable, constituent la plus grande partie du pays. Les champs, les jardins et les vignes se dressent en terrasses murées. Les oliviers, les figuiers y marient leurs feuillages; les myrtes, les rosiers, les grenadiers embaument l'air et charment les regards; de gigantesques sycomores étalent au loin leurs ombres. Dominée par de hautes collines, entourée de ravins profonds, l'antique Jérusalem, encore debout, étale ses ruines et ses misères, le mont Morija est couvert de mosquées turques, seule la montagne des Oliviers a conservé sa parure et sa beauté. Non loin de là, dans la direction du sud-ouest, Bethléhem couronne deux montagnes rapprochées et un ravin profond; des jardins fruitiers, cultivés avec soin, couvrent ses cimes de riants ombrages; vers le sud, dans la plaine, s'étalent de fertiles pâturages.

C'est en ces lieux que devait naître le Sauveur du monde. Pendant qu'Auguste, le sénat, les grands de l'empire jouissaient de leur puissance, donnaient des lois au monde, construisaient des temples et livraient des batailles, se préparait dans les voies mystérieuses de Dieu le renouvellement du monde; une étoile de vérité allait paraître dans le ciel, ramenant l'amour dans le cœur desséché de l'homme, lui révélant de nouveaux cieux et une nouvelle terre; et les anges répétaient en chœur: „Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre", pendant que se préparait aussi un nouvel ordre de choses pour le monde politique dans les forêts sombres et les montagnes obscures de la Germanie.

Arminius le Chérusque.

Dans le pays des Chérusques, Ségimer, un des chefs du pays, se distinguait par sa fortune, sa sagesse et son courage. Il éleva dans les traditions des ancêtres son fils Arminius, lui apprenant à lancer la

framée, à frapper d'une main sûre les bêtes fauves, à respecter la sagesse des vieillards. Le jeune enfant grandit plein de force et d'énergie, s'enthousiasmant pour les chants des bardes consacrés à la louange des dieux; en écoutant le récit dramatique des exploits des ancêtres, les descriptions pleines de feu des batailles livrées aux Romains, son âme brûlait d'amour pour la liberté et la gloire. De blondes boucles couronnaient son front, l'ardeur de son esprit brillait à travers ses yeux ardents, le visage du jeune homme révélait sa noblesse et sa vigueur.

Les légions romaines avaient pénétré insensiblement dans le nord-ouest de la Germanie; les Bataves, les Frisons, les Chauques, en partie exterminés, en partie soumis, étaient tenus en respect par une série de châteaux forts, qui s'étendaient jusqu'à l'embouchure du Wéser. De nombreuses campagnes amenèrent la soumission des Chattes, des Sicambres et des Chérusques; l'empereur espérait les gagner peu à peu à sa cause par les rapports commerciaux et industriels. Quintilius Varus, parent de l'empereur, qui s'était impunément enrichi aux dépens de la province de Syrie, et qui voulait continuer sur un terrain plus vierge ce métier lucratif, résolut de discipliner les Germains par la force, de leur apprendre l'agriculture et de s'enrichir à leurs dépens (5 ap. J.-C.). Il ignorait combien les fiers enfants de la Germanie différaient des esclaves syriens. Varus devint préfet des provinces du Rhin. Tibère marcha contre Marbod à la tête de douze légions; à la nouvelle que toute la Pannonie (Hongrie) et la Dalmatie avaient pris les armes, et que 800,000 hommes menaçaient les frontières de l'empire, il conclut la paix avec Marbod, et sur l'ordre de César Auguste marcha à la tête de quinze légions (200,000 hommes) contre les révoltés. Cette guerre sanglante, à laquelle prit part son fils adoptif Germanicus, fils de Drusus, dura quatre années; le pays, dépeuplé et ravagé, fut enfin soumis (9 ap. J.-C.), et Auguste se

disposait à célébrer sa victoire par un triomphe éclatant, quand il reçut la nouvelle que Varus avait été massacré dans la forêt de Teutoburg avec trois légions et l'élite des confédérés.

Varus s'était établi à Vétéra et sur les bords de la Lippe. Les rapports entre les Germains et les Romains devinrent de plus en plus fréquents. Les Romains attiraient à eux les barbares du Nord par leur civilisation raffinée, leurs largesses, leurs festins splendides. Varus réussit à gagner un puissant parti à sa cause; Ségeste, chef important des Chérusques, se déclara prêt à se ranger du côté des Romains. Arminius lui-même parut dans leur camp; son habileté, son courage attirèrent sur lui l'attention générale et lui valurent le titre de chevalier. Mais lorsque Varus, confiant en l'effet de ses promesses, osa établir son camp au milieu des bois sacrés, quand il frappa de la hache de ses licteurs les libres enfants de la Germanie, les peuples frémirent, les patriotes virent avec stupeur leurs sanctuaires les plus augustes livrés au pillage. Arminius, attisant par ses discours enthousiastes les ressentiments populaires, parcourut les campagnes, convoqua dans la profondeur des forêts des assemblées populaires et disposa tout pour un armement général. Infatigable dans sa haine, il parut à plusieurs reprises dans la tente de Varus, pour le bercer d'une sécurité trompeuse. Ségeste seul eut conscience du péril qu'il courait, la haine lui tint lieu de perspicacité, et il vit avec dépit les esprits se passionner pour le fils d'un odieux rival, qui osait aspirer à la main de sa fille Thusnelda. Il s'empressa de révéler à Varus le danger qui le menaçait, et comme celui-ci n'en tenait aucun compte, il fit arrêter le jeune héros et le jeta en prison. Varus, dans son aveuglement, fit relâcher Arminius, et fixa au jour suivant le jugement des coupables. Mais déjà les peuples avaient pris les armes. Ségeste, fait prisonnier à son tour, vit tous ses avant-postes taillés en pièces; le camp romain, mal gardé, fut assailli par des masses profondes de Germains, la résis-

tance devint impossible. Ce ne fut qu'après avoir essuyé des pertes immenses, que les légions purent se déployer en rase campagne et lutter, derrière des remparts élevés en toute hâte, contre les peuples de la Germanie, Chérusques, Sicambres, Chattes. Ségimond même, fils de Ségeste, voulut relever l'honneur de sa maison et mourir pour la cause de la liberté.

Le jour suivant, Varus prit de sages dispositions pour régler la retraite, après avoir brûlé tous les bagages inutiles. Il se proposait d'atteindre Winfeld par le nord, de tourner l'ennemi et de regagner la forte position d'Aliso. L'action s'engagea avec un redoublement d'énergie au milieu de torrents de pluie. L'obscurité mit fin au combat, mais les Romains passèrent une nuit affreuse, sans abri, sans défense, sans nourriture, sans feu, sur un sol humide et marécageux. Au loin résonnaient les affreuses clameurs des Barbares, leurs chants de guerre proclamaient à l'avance l'affranchissement de la Germanie.

La bataille recommença au point du jour.

(Toute cette scène lugubre et sinistre a eu pour théâtre les environs de Münster, Bielefeld, Winfeld sur une longueur de 60 kilomètres.)

S'appuyant sur Winfeld, Arminius dirigea contre les Romains des attaques multipliées. La cavalerie, sous les ordres de Vala Numonius, réussit à se dégager, en abandonnant l'infanterie à sa destinée; assaillie à son tour par des forces supérieures, elle succomba dans une lutte honteuse dans les environs de Bielefeld, où l'on a récemment découvert des monnaies, des armes romaines et des fers à cheval.

Les légions décimées laissent les Barbares pénétrer dans leurs rangs; maîtres du terrain, ceux-ci s'emparent, en poussant des cris de triomphe, des aigles romaines; aux accents sinistres de la tempête se joignent les chants des vainqueurs, les gémissements et le râle des victimes. Varus, témoin de la défaite de ses légions, se donne la mort; un grand nombre de centurions et de tribuns imitent son exemple.

Un porte-étendard, après avoir caché dans les marais l'aigle de sa légion, tombe mort aux pieds de son maître. Quelques fugitifs atteignirent le camp retranché d'Aliso, voisin de trois milles, mais la plus grande partie de l'armée resta étendue sur le champ de bataille de Berlebeke, près de Winfeld. Entouré de ses officiers et de l'élite de la noblesse, le héros de la journée, le jeune homme de 25 ans condamna à mort sans pitié les officiers supérieurs de l'armée romaine, et réduisit les soldats en esclavage. Peu à peu tous les postes romains tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Aliso se vit cerné de près, mais une partie de sa garnison réussit à franchir le Rhin.

L'Allemagne affranchie, les peuples délivrés acclamèrent avec reconnaissance les exploits de l'illustre vainqueur; les chants des bardes transmirent sa mémoire aux générations futures, les échos des montagnes, les pâtres de la vallée, les habitants des plaines, tous célébrèrent la patrie arrachée à un dur esclavage, les sanctuaires sacrés délivrés des mains de l'impie. Ségeste vit en frémissant son jeune rival arracher de ses bras sa fille Thusnelda et la conduire dans son palais.

14 ap. J.-C. La perte de trois légions d'élite et de nombreux corps d'armée porta dans Rome le deuil et la désolation. Dans son délire Auguste s'écriait: „Varus, Varus, rends-moi mes légions.“ Tibère, envoyé en toute hâte, n'osa franchir le Rhin; ce ne fut que cinq années plus tard qu'on songea à venger l'honneur du nom romain.

Germanicus se trouvait alors à la tête de huit légions. Au moment de la mort d'Auguste, une révolte de ses soldats le plongea dans le plus cruel embarras, car ils voulaient l'élever au trône; pour lui, restant fidèle à son père adoptif, il comprima la révolte, moitié par sévérité et moitié par douceur. Dans une expédition rapide sur le territoire des Marses, il détruisit le bois sacré de Tamfana et conquit la majeure partie du territoire.

Il fit de grands préparatifs pour la campagne suivante et réunit



La bataille d'Arminius.

une flotte considérable pour pénétrer dans le pays des Chérusques, en contournant leurs redoutables et mystérieuses forêts de sapins. Avant que l'expédition se mît en route, Ségeste, ami des Romains, se déclara prêt à se révolter en leur faveur, s'ils voulaient promettre d'accourir à son secours.

15. De concert avec le traître, Germanicus envahit au printemps le pays des Chattes, renversant et massacrant tout sur son passage; Cécina son lieutenant, suivant l'ancienne route de la Lippe, releva les remparts d'Aliso, après avoir tenu en respect les Marses, les Bructères et les Chérusques. Ségeste, accomplissant enfin ses desseins perfides, maître par surprise de sa fille Thusnelda et d'un grand nombre de femmes de noble maison, se défendit contre son gendre Arminius jusqu'à l'arrivée des Romains, leur livrant dans sa rage aveugle sa propre fille en otage. Mais poursuivi lui-même par ses compatriotes indignés, il dut se réfugier avec son fils dans le camp romain, et y recevoir le pain honteux de la charité.

Arminius appela aux armes et à la vengeance tous les peuples de la Germanie; les Chérusques, les Bructères, les Marses, les Chattes se levèrent en masses; Inguiomer lui-même, oncle d'Arminius et partisan des Romains, se joignit à lui, et contraignit Germanicus à battre en retraite. Celui-ci, voulant diviser les forces de l'ennemi, envoya Cécina dans la direction de l'Ems, dont lui-même suivit le cours, pendant que Stertinius, à la tête de la cavalerie et de l'infanterie légère, désolait le pays des Bructères, pour détourner l'attention de l'ennemi. A la tête de son armée tout entière il tourna, par Rheina, Osnabruck et Herford, la montagne de Teutoburg, et atteignit par le côté nord les lieux funestes où blanchissaient sans sépulture les débris des légions massacrées. Varus et ses soldats furent ensevelis avec les honneurs de la guerre; la rage aveugle des Germains devait bientôt disperser aux quatre vents leurs os desséchés.

Arminius dut reculer devant l'écrasante supériorité de huit légions (80,000 hommes). Il occupa cependant Winfeld et les hauteurs environnantes, et grâce à une connaissance parfaite des lieux tailla en pièces plusieurs détachements de la cavalerie romaine, et résista avec tant d'énergie à l'armée tout entière, que Germanicus dut songer à la retraite. La flotte ne pouvait porter qu'une partie de l'armée; quatre légions sous Cécina cherchèrent à atteindre à marches forcées la rive nord de la Lippe. Le héros chérusque les avait prévenues; il attaqua les forces romaines à l'endroit où Domitius avait construit des ponts sur de profonds marécages. L'eau fut encore rougie de sang romain; Cécina fut sur le point de partager la destinée de Varus, c'est à peine s'il put construire en toute hâte un camp retranché; assailli pendant la nuit par les Barbares, il ordonna l'action, seul moyen de salut. L'ennemi se réfugia dans ses tourbières; les Romains, acharnés à leur poursuite, s'enfoncèrent dans un sol détrempé et se virent de nouveau assaillis; la cavalerie fut décimée, et Arminius triomphant s'écria au plus fort de la mêlée: „Voici un nouveau Varus.“ Cécina chercha vainement à relever le courage de ses soldats; son cheval tomba percé de coups, lui-même blessé allait succomber, quand les soldats de la première légion, vétérans illustres et éprouvés, lui firent une barrière de leurs corps. Les Germains, avides de butin, négligèrent de poursuivre leurs avantages; Cécina réussit à regagner son camp. La nuit fut affreuse, les soldats affamés durent se contenter d'un pain taché de leur sang. Au point du jour, pendant que les Germains tentaient un nouvel assaut, Cécina, dans une sortie énergique, les mit en fuite et les tailla en pièces. A la tête des débris de son héroïque armée, il regagna le Rhin, où on le regardait comme perdu.

Germanicus essuya des pertes aussi cruelles. Il atteignit sans combat la flotte, mais perdit dans une tempête la majeure partie de deux légions.

L'empereur Tibère, désireux de mettre un terme à une guerre sanglante et sans honneur, n'accorda qu'aux larmes de Germanicus une dernière et décisive campagne. L'armée dut être transportée par les fleuves dans l'intérieur de la Germanie. Quelques escadrons de cavalerie légère se virent repoussés avec perte du pays des Chérusques. A la nouvelle que le monument funèbre de Varus était détruit et Aliso assiégé, le général lui-même, à la tête de six légions, repoussa les assaillants, mais n'osa, malgré sa supériorité numérique, s'enfoncer dans la montagne. On ne saurait trop admirer l'héroïsme de ces populations primitives, qui luttaient avec avantage contre la discipline romaine, armées de leurs boucliers d'osier et de leurs légères framées.

La flotte romaine atteignit par le canal de Drusus et le Flévo l'Océan, et débarqua l'armée à l'embouchure de l'Ems, commettant la faute grave de ne pas pousser jusqu'au Wéser, qu'elle eût pu remonter jusque dans l'intérieur. Les légions franchirent le Wéser sur un pont de bateaux, et s'arrêtèrent auprès de la porte de Westphalie, dans le voisinage de Rinteln (25 lieues de Cassel), où Arminius avait disposé ses troupes. Vainement voulut-il dans une entrevue suprême rappeler au sentiment du devoir son frère Flavius, qui était entré au service de Rome; il dut renoncer à réveiller en son cœur des sentiments généreux et nobles. Germanicus, après avoir franchi le Wéser, se disposa à l'attaque d'Idistavisus. Des collines boisées l'enserrent des deux côtés, et se réunissent sur l'arrière-plan en une chaîne de montagnes couverte d'antiques forêts.

Les Germains occupaient les collines environnantes, les Chérusques constituaient l'arrière-garde. Ils avaient à lutter contre les forces écrasantes des Romains : auxiliaires gaulois et germains, quatre légions, archers à pied et à cheval, infanterie légère. Les Germains, intrépides devant la mort, se précipitent à la rencontre de l'ennemi et l'assail-

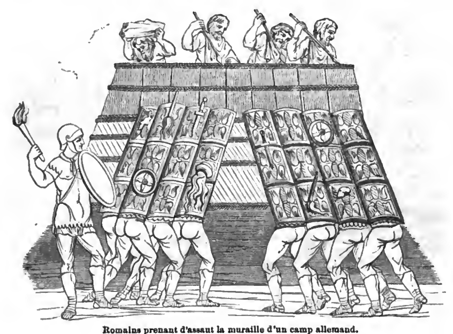
lent avec énergie. Reconnaissant bientôt la faute de l'ennemi, Germanicus le prend à revers, le charge de flanc et de front, et change la mêlée en une affreuse déroute. Arminius cherche à relever le courage de ses soldats, il se fraye à travers les rangs ennemis un sanglant passage, et se réfugie sur les hauteurs avec tant d'énergie et de courage que les Romains n'osent le poursuivre et se contentent d'élever un trophée.



La porte de Westphalie.

Germanicus apprit que l'armée ennemie, renforcée par de nouvelles recrues, menaçait ses communications et avait taillé en pièces tous les postes isolés. Dans sa retraite il perdit beaucoup de monde, et dut livrer encore une fois bataille dans les plaines marécageuses de Bastau. Les Germains occupèrent une digue, dont les Romains ne purent s'emparer qu'avec des pertes énormes, et au moyen de machines de siége; la tempête acheva l'œuvre de vengeance, coula une partie de la flotte et contraignit Germanicus à se contenter d'un triomphe officiel.

Arminius, le héros des tribus germaniques, le vainqueur de Varus et de Germanicus, voyait d'un œil jaloux l'influence de Marbod, roi des Marcomans. Dans sa jalousie il arma contre lui les tribus qui jusqu'alors l'avaient suivi au service de l'ordre et de la liberté, et livra une bataille indécise, puisque de chaque côté l'aile droite remporta l'avantage. Toutefois, Marbod, en battant en retraite, détacha



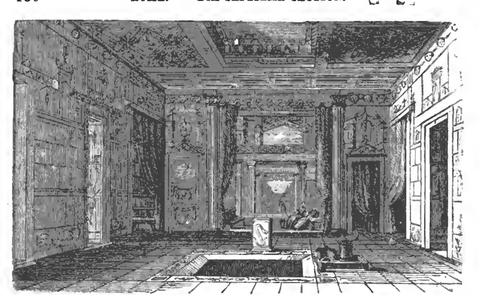
Romains prenant d'assaut la muraille d'un camp allemand.

de sa cause les populations tributaires. Catualda, chef proscrit autrefois par Marbod, se mit à la tête des Marcomans, et s'empara des trésors du roi fugitif. Quant à celui-ci, il passa à Ravenne dix-huit années d'exil, espérant jusqu'au dernier jour remonter sur le trône de ses pères.

Arminius exposé, lui aussi, aux jalousies, aux haines, aux rivalités de parti, succomba à 37 ans, victime de la trahison de ses proches.

Les chants consacrés à sa louange ont disparu, nous ne possédons sur lui que ces quelques mots de Tacite: „Arminius avait été le libérateur de la Germanie, et il avait fatigué l'empire romain, non pas à son berceau, ainsi que l'avaient fait des rois et des généraux, mais lorsque l'empire était dans toute sa force. Dans les combats sa fortune fut diverse, mais jamais il ne fut vaincu toute une campagne. Sa vie dura trente-sept années, son pouvoir douze; on le chante encore chez ces peuples barbares. Les Grecs, qui n'admirent qu'eux, n'en ont point parlé, et chez les Romains il obtint peu de célébrité, parce que toujours nous exaltons le passé et dédaignons le présent."

14. Auguste ne vit pas la fin des hostilités, car il mourut à Nole, dans les bras de Livie, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Brindes, accompagné de Tibère; il était dans sa soixante-seizième année. Livie plaça aussitôt une garde nombreuse autour du palais, et ne publia la mort de l'empereur que quand son fils eut saisi les rênes du gouvernement. Pendant les funérailles splendides qu'on lui fit sur le champ de Mars, un sénateur, Numérius, affirma avoir vu l'esprit de l'empereur s'élever vers le ciel. Il reçut en récompense une gratification de 250,000 deniers.



Maison de Salluste.

CIVILISATION DE CETTE PÉRIODE.

Industrie, commerce, luxe.

Rome comptait deux millions d'habitants, dont un million d'esclaves. Auguste avait travaillé à améliorer la position de ces derniers et à leur assurer quelques garanties et quelques droits contre l'arbitraire de leurs maîtres, mais ils étaient toujours sous la menace de la prison, des coups ou des chaînes; les affranchis eux-mêmes étaient exposés à une demi-servitude.

Le reste de la population se composait de deux classes, les capitalistes et les prolétaires. La classe moyenne avait disparu; l'industrie et le commerce étaient envisagés comme indignes d'un homme libre. Le Romain de bonne maison avait ses cuisiniers, ses boulan-

gers, ses cordonniers, ses tailleurs; le fabricant, l'architecte, l'agriculteur faisaient exécuter leurs travaux par des esclaves.

Le pauvre n'avait que peu d'occasions de travailler et préférait souvent les distributions mensuelles à un travail ingrat et pénible. Loin de se sentir humilié, il recevait comme un dû ces aumônes, et ne jetait qu'un regard de mépris sur l'heureux esclave, distributeur des largesses impériales. Il n'avait, du reste, aucune reconnaissance pour l'empereur, qui souvent lui donnait en une fois jusqu'à 400 sesterces. Avide de plaisirs, de spectacles, de combats de gladiateurs, il vit avec joie les empereurs satisfaire ses goûts sanguinaires.

L'agriculture ne pouvait suffire aux besoins de l'Italie. Bornons-nous à citer parmi ses principaux produits: de l'huile excellente, des fruits délicats, des crus rares tels que les vins d'Albano, le cœcube et le falerne, des toisons riches et épaisses; mais tous ces produits devinrent la propriété exclusive des riches, et l'Italie fut entièrement sous la dépendance de l'étranger. De nombreux navires lui apportaient l'or et les divers produits des provinces. L'Espagne lui fournissait le blé, l'huile, le vin, le miel, la cire, les poissons; la Sicile, les céréales, le bétail, le safran; la Grèce, des vins généreux et le miel de l'Hymette; la Phrygie, des coqs; Mélos, des cigognes; Chios, des huîtres; enfin, Rhodes et la mer Noire, les poissons les plus délicats. Le luxe ne tarda pas à prendre des proportions effrayantes malgré les édits d'Auguste. Le marbre devint d'un emploi général; on tira le marbre blanc de Paros, le marbre à grains durs du Pentélique, le marbre aux veines vertes et noires de Thessalie, le marbre blanc et pourpre de Numidie. Les villes maritimes prirent un grand accroissement; les ports furent agrandis au moyen de digues; la marine marchande reçut une impulsion énergique. L'Asie Mineure et l'Égypte importaient à Rome les marchandises de l'Asie, de l'Arabie et de l'Inde. Trois grands centres principaux facilitaient l'essor de ce commerce : le

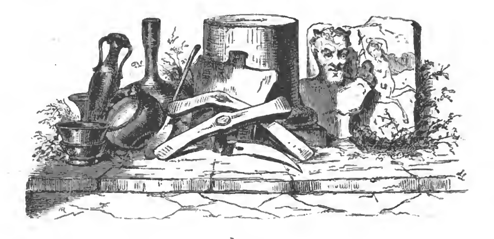
premier, au nord, dans la direction de la mer Noire, à Dioscurias, où se rendaient plus de soixante-dix peuplades; le second, à Éphèse; le plus important, à Alexandrie. Cette dernière ville devint insensiblement le marché du monde; les flottes égyptiennes, pénétrant par la mer Rouge jusque dans les régions les plus lointaines de l'Inde, apportèrent d'Alexandrie à Rome les produits les plus précieux tels que tapis de Babylone, pourpre de Tyr, vêtements de fin lin, encens d'Arabie, poivre, menthe, café, cristaux, verres rares, vases murrhins d'une valeur inappréciable, ivoire, perles, pierres précieuses, cotonnades grossières et fines mousselines, soies venues de la Chine. Auguste dut interdire aux hommes les vêtements de soie; les perles et les bijoux devinrent d'un usage si fréquent et donnèrent lieu à de telles extravagances, qu'une noble dame de la cour de Commode commanda un collier de la valeur de plus de deux millions.

Les Romains aimaient une table bien servie et déployèrent dans l'art de la cuisine le talent le plus rare. Leurs cuisiniers, artistes consommés, leur servirent des paons, des coqs de bruyère, des cigognes, des boucs d'Ambracie, des thons, des murènes, des huîtres marinées. Ils y joignaient les mets les plus délicats, pâtés d'oiseaux, mayonnaises de poissons, ragoûts de tetines de porc, canards sauvages fumés, plats d'escargots. Le coq, disaient les cuisiniers bourgeois de l'époque, a autant de délicatesse que de goût, quand il est, non pas égorgé, mais plongé dans un bain de vin fin. La meilleure sauce piquante se compose d'huile d'olive fraîche, de vin pur joints à de la saumure de thon, de fines herbes hachées cuites à petit feu et saupoudrées de safran. Apicius inventa une recette fameuse pour cuire les choux, qui a fait passer son nom à la postérité. Il faisait frotter chaque feuille avec de l'huile et du sel, et lui conservait à la cuisson sa couleur naturelle. Ce héros de la bonne chère mourut comme il avait vécu. S'étant aperçu que de sa colossale fortune il ne lui restait

plus que 2 ½ millions, il se considéra comme ruiné et prit du poison. Tout le grand monde le pleura, car il ne regrettait pas seulement ses festins délicats et exquis, mais aussi ses représentations dramatiques, ses spectacles et ses concerts. Chez lui, le vin coulait à flots, et quelques-uns de ses contemporains devinrent célèbres par leur puissance d'absorption. Un certain Novellius pouvait en une fois vider huit muids; il eut l'honneur de tenter l'expérience en présence de Tibère.

La toupie était le jeu favori des enfants; la paume, celui des jeunes gens et des vieillards. Les Romains aimaient passionnément les osselets et le jeu des douze lignes. A table, on se proposait mutuellement des énigmes, la plupart d'origine grecque. Nous nous bornons à un exemple: Quelle chose est la même partout et nulle part? — Le temps.

A côté du luxe exagéré des riches, la masse du peuple conservait encore des mœurs simples et frugales. Six cents sénateurs, dix mille chevaliers, un certain nombre de parvenus, les usuriers et les négociants constituaient l'aristocratie de la richesse. Ils consacraient plus de 20 millions de rentes à l'achat de marchandises arabes, indiennes et chinoises, et Pline se plaint du prix énorme que coûtent aux citoyens leurs fantaisies et leurs femmes. Que dirait-il, aujourd'hui, du luxe de nos cités et de notre bourgeoisie?

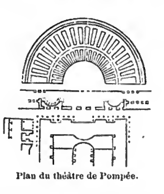


Architecture.

Les trésors des contrées conquises, le pillage des cités ennemies, les rapines de nombreuses expéditions militaires remplirent Rome des merveilles de l'art. Quelle que fût la grandeur des monuments antiques, cloaques, aqueducs, voies publiques, temples et portiques, on ne pouvait la comparer aux merveilles du temps de César et de Pompée. M. Scaurus fit construire, pour quatre semaines, un théâtre provisoire, pouvant contenir 80,000 spectateurs, soutenu par 360 colonnes de marbre, orné de plus de 3,000 statues d'airain, et soutenu par des murailles couvertes de plaques de marbre, de mosaïques et de dorures. Pompée fit construire, trois années plus tard, le premier théâtre en pierre sur le champ de Mars.

Le théâtre romain avait la forme d'un demi-cercle, dont la portion profonde n'était pas réservée, comme chez les Grecs, aux évolutions des chœurs autour de l'autel, mais aux siéges des sénateurs. Au-dessus de l'orchestre, s'élevaient, en gradins séparés en deux ou trois parties, les siéges des spectateurs, séparés par des colonnes légères et par de gracieuses arcades. La partie supérieure formait un corridor en

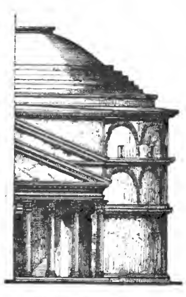
demi-cercle. De nombreux escaliers de dégagement rendaient les accidents impossibles. La scène avait le double de largeur de l'orchestre; beaucoup plus profonde que le théâtre grec, elle renfermait l'action tout entière. L'extrémité du théâtre se distinguait par ses colonnades, ses statues, ses vases précieux; en arrière enfin se trouvaient de vastes et élégants portiques. Pompée avait dédié son théâtre à Vénus Génitrix, dont le temple dominait l'amphithéâtre. Les splendeurs de l'œuvre de Pompée furent dépassées par celles des théâtres de Marcellus, de Balbus et d'Auguste. Le théâtre construit par le tribun du peuple Curion, dont le demi-cercle, mû par une machine gigantesque, pouvait se transformer en amphithéâtre, était en bois, et fut construit avec l'argent enlevé aux Gaulois. César donna à Paul-Émile 2 millions pour la construction de sa basilique; lui-même fit élever le forum Julium, la basilique Julia, carré admirable, séparé en cinq nefs par quatre rangs de colonnes majestueuses. Il fit aussi creuser, pour les jeux, un immense bassin, en communication avec le Tibre. Auguste fit construire, au commencement de son règne, une vaste naumachie en forme d'amphithéâtre qui pouvait contenir 30 navires de guerre.


Plan du théâtre de Pompée.

Mais comment comparer ces édifices aux constructions élevées plus tard par Auguste et ses amis? Nous pouvons citer le Forum, le temple de Jupiter Ultor, le sanctuaire d'Apollon Palatin tout en marbre blanc, de nombreuses basiliques, des sanctuaires où l'or, l'airain, le marbre avaient été prodigués par la magnificence de l'empereur, la septa Julia, sur le champ de Mars, les salles des délibérations populaires. Le Diribitorium remplissait le même office dans les jours de pluie. Agrippa amena, d'une distance de plus de trois milles, des

eaux limpides dans la capitale, par une succession d'aqueducs monumentaux. Les arcades, les réservoirs, les fontaines soutenues par des colonnes gracieuses, constituaient autant d'œuvres d'art.

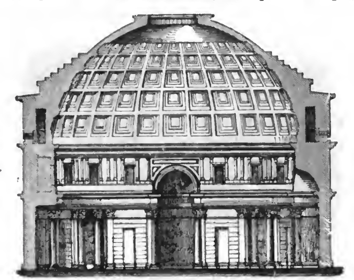
Nous ne voulons insister que sur un monument aussi remarquable par la majesté de ses formes que par l'élégance des détails, le Panthéon, coupole admirable, qui s'élève solitaire du sein des débris informes du champ de Mars, et qui rend aujourd'hui encore un témoignage éloquent à la grandeur du génie romain. Les statues des dieux, périssables comme eux, ont disparu, mais l'édifice semble vouloir, comme la gloire et la majesté du nom romain, survivre aux ravages du temps. Il était consacré à Jupiter vengeur, dont la statue colossale occupait le fond de l'édifice. D'autres divinités, Mars, Vénus, César, remplissaient les six autres niches. La coupole s'élançait majestueuse dans les airs. L'extérieur de l'édifice est divisé en deux étages, dont chacun voit courir à son extrémité une élégante et gracieuse corniche. L'étage inférieur repose sur des colonnes du marbre le plus précieux. De la coupole, se répand sur tout l'édifice une lumière magique et enchanteresse, qui en fait ressortir toutes les beautés. L'extérieur est séparé, par de simples entablements, en trois lignes qui animent et relèvent le coup d'œil. Le premier cercle, d'une hauteur de 40 pieds, repose sur une base de pierres de taille. Le second cercle, d'une hauteur de 30 pieds, est embelli par des cintres d'inégales grandeurs; le troisième cercle atteint la coupole, qui s'élève en sept gradins jusqu'au sommet. Une colonnade de 100 pieds



Le Panthéon (demi-façade).

de large donne accès aux portails. Cette colonnade comprend trois colonnes des deux côtés, et huit de front; le pignon qui la surmonte était autrefois couvert de statues. Un second pignon lui succède. Les papes ont mutilé ce bel édifice, en lui enlevant tous ses ornements de bronze et d'airain, et en élevant à l'extérieur deux tours informes pour le service des cloches de Santa Maria Rotunda.

Les colonnes du Panthéon appartiennent à la période la plus raffinée et la plus élégante de l'ordre corinthien, bien que l'on employât sou-



Panthéon (coupe transversale).

vent l'ancien ordre toscan dans les *columbaria* ou cimetières. Auguste adopta l'ordre dorique pour le temple de Quirinus. Sur le sommet du Quirinal s'élevait le splendide édifice à la double colonnade, dipteros visible de tous côtés, c'était pour le peuple le symbole de la protection des dieux, mais il ne put pas réveiller dans les âmes l'amour des antiques croyances.

On vit, à la même époque, s'élever des maisons magnifiques de six étages, des palais splendides où s'étalait le luxe le plus extravagant.

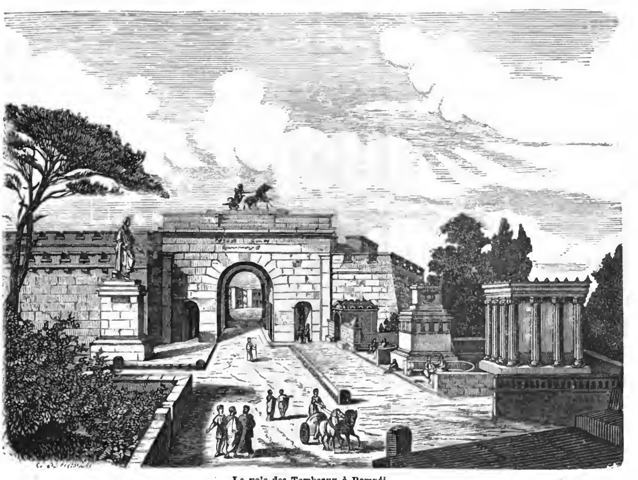
M. Æmilius Scaurus, beau-fils du dictateur, fit construire sur le Palatin une maison, dont le portique formait une colonnade de 38 pieds de haut. Le chevalier Mamurra, l'un des préfets de César, fit garnir de plaques de marbre toutes les murailles de son palais. Clodius dépensa pour sa maison 3 millions. Cicéron, dont la fortune était modeste, consacra à la sienne plus de 600,000 francs. Les murs des plus simples demeures étaient couverts de peintures fines, élégantes et gracieuses. Auguste avait reçu de César une Rome de briques, et pouvait se vanter de transmettre à ses successeurs une Rome de marbre.



Columbarium.

L'architecture funéraire prit, sous les empereurs, de grands accroissements. Quelques familles se contentaient de caveaux surmontés d'une statue ou d'un autel; les caveaux plus étendus, surnommés *columbaria* (nids de colombes), recevaient dans leurs nombreuses niches les sarcophages et les urnes funéraires. Quelques monuments avaient la forme de temple; la pyramide de Cestius, imitation de l'art égyptien, était recouverte de marbre blanc. Souvent les cimetières se trouvaient le long des voies publiques et constituaient de véritables promenades.

Un monument du genre est la voie des Tombeaux, à Pompéi. On y remarque, sur la gauche, deux monuments d'une grande impor-

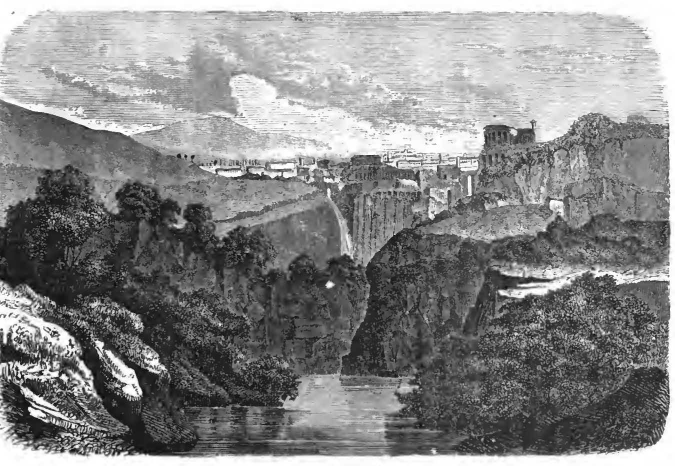


La voie des Tombeaux à Pompéi.

tance et un tombeau en forme d'autel; à droite, s'élève une muraille surmontée d'un chapiteau et qui renferme une cour carrée. On y reconnaît un triclinium funèbre, salle à l'usage de banquets en l'honneur des morts. Cette sépulture de famille appartient aux classes bourgeoises, car les familles riches avaient ces monuments dans leurs demeures. Devant chaque sépulture se trouve une place réservée à l'érection du bûcher; certaines places publiques servaient à la sépulture des pauvres.

Les sépultures devaient inspirer des pensées plutôt sérieuses que lugubres; placées à l'entrée des grands chemins, elles rappelaient aux vivants la fragilité des choses humaines et les invitaient à jouir du présent, à s'élever, dans des paysages enchanteurs, d'élégantes et gracieuses retraites, en vue du golfe féerique de Naples, dans les montagnes d'Albano, sur les collines qui couronnent Tibur. Le sérieux de la mort, le sentiment de l'immortalité sont absents de ces monuments, qui regardent plus le passé que l'avenir. Si nous sortons de Rome par la via Tiburtina, arrivés à Tibur sur une route solitaire, qui aboutit à la triste campagne romaine, nous dépassons le tombeau de la famille Plautia, élevé sur une hauteur, que vient rafraîchir l'air de la Méditerranée; à notre droite, se dressent les ruines majestueuses de la villa d'Adrien; devant nous, Tivoli apparaît à moitié perdue dans une verte couronne de jardins et de bosquets. Abrité par le vert et pâle feuillage des oliviers, le promeneur gravit les pentes d'où l'Anio se précipite en cascades écumantes. C'est dans ces ravissants séjours que les riches Romains cherchaient un refuge contre les ardeurs de l'été et construisaient ces villas célèbres, dont les débris sont à moitié cachés par les cyprès et les pins.

La pittoresque villa de Mécène, construite au bord du précipice, s'appuyait sur une série de voûtes épaisses et solides. L'édifice principal renfermait une vaste colonnade, dont la façade ouverte permettait

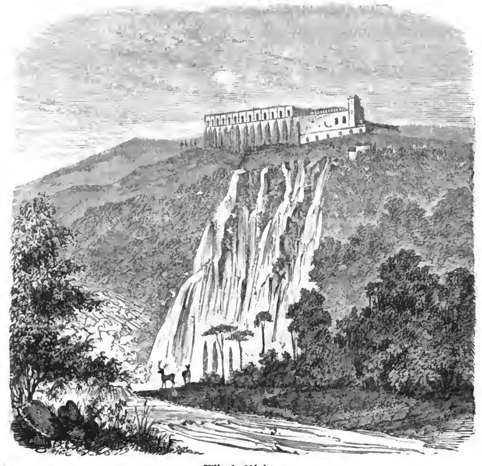


Jardins de Tivoli. 9

de contempler les riantes campagnes de Tivoli, les eaux bruyantes de l'Anio, les plaines ondulées du Latium, Rome, et à l'horizon, les eaux bleuâtres de la mer. Un portique faisait le tour de l'édifice; tout était combiné pour la jouissance de ces maîtres du monde. Les fleurs les plus rares, les arbustes verts, les arbres élancés, pavillons, statues, portiques, tout s'unissait pour séduire les yeux et charmer les sens; des oliviers, des figuiers, des vignobles se succédaient en gradins adoucis; au pied, des sources limpides et discrètes, de voluptueuses retraites invitaient au repos et au sommeil. Quelques riches extravagants dépensaient en quelques années les revenus des provinces, en creusant de vastes réservoirs d'eau de mer pour les murènes, en élevant les plantes les plus rares, les espèces les plus remarquables d'oiseaux, de poissons, d'animaux empruntées à toutes les parties du monde. Chaque espèce recevait dans ces parcs splendides la nourriture de son pays natal, les oies vivaient de figues et de dattes, les oiseaux exotiques se nourrissaient des plantes venues de leur pays. Dans le palais même, se trouvaient réunis les bains, les salles de jeu, de festin, de repos, les salons d'été et d'hiver, les sépultures de famille, les mille raffinements d'une vie oisive et voluptueuse.



Urnes funéraires.



Villa de Mécène.

Littérature et art.

La science et la poésie s'inspirèrent à Rome des chefs-d'œuvre de la Grèce, et firent, dès le début, abandonner aux écrivains latins la voie naturelle des inspirations nationales. Telle la France, avant Corneille, se faisait la vassale de l'Espagne, et telle l'Allemagne copiait les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, quand Lessing vint lui révéler les trésors cachés de son génie national. Et, pourtant, sous la Répu-

blique, les écrits des poëtes et des historiens, malgré des traces trop fréquentes d'imitation, portent l'empreinte vigoureuse du génie romain. Sous la monarchie, l'indépendance romaine dut faire place à un misérable esprit de servilisme et de bassesse. La philosophie d'Épicure, si favorable aux principes d'une vie relâchée, devint à la mode; seuls, les stoïciens véritables ne craignirent point de défendre, au péril de leur vie, la cause de la liberté. C'est dans leur sein que nous devons chercher les derniers Romains.

L'éloquence était plus déchue encore que la philosophie. Les comices conservaient l'ombre vaine de leur ancienne autorité; les harangues sénatoriales, chefs-d'œuvre d'art et de composition soumis à la censure impériale, n'avaient plus ni vigueur, ni conviction, ni grandeur. Le droit conserva seul son importance antique et nationale. Auguste constitua un corps de savants légistes, dont les chefs étaient le républicain Labéon, le Savigny de l'époque, et Capiton, instrument docile de la tyrannie, attaché à la lettre de la loi.

Agrippa fit dresser une carte importante de l'empire. Les bibliothèques devinrent le lieu de réunion des savants de tous pays; Strabon y puisa les éléments de ses nombreux écrits géographiques, l'astronome Ptolémée, les bases de son remarquable système.

L'historien ne fut pas libre de tout dire; Labiénus vit son *Histoire des guerres civiles* brûlée par ordre du sénat. Le siècle d'Auguste vit fleurir le plus grand historien romain, Tite-Live de Padoue, dont un célèbre écrivain contemporain a résumé en quelques traits le génie, relevant son étude des sources dans les plus minces détails, la variété de ses informations, l'impartialité relative qu'un Romain peut atteindre, la modestie d'un grand esprit, les réserves et les scrupules d'un ami de la vérité, les qualités, que donnent l'honnêteté, l'amour de la patrie et le génie oratoire, mais aussi une érudition de seconde main, qui entraîne des lacunes regrettables, un attachement exclusif aux sou-

venirs nationaux, qui donne naissance à une peinture trop idéale et flattée du passé de Rome. „Pendant dix livres, on traverse une galerie de grands hommes, un peu orgueilleux peut-être, mais tous orateurs, philosophes, héros. Ce sont d'utiles exemples, mais, au risque de scandale, on se souvient volontiers que ces sages faisaient métier de l'usure, qu'ils étaient conquérants par maxime, c'est-à-dire voleurs par institution." Il en résulte que Tite-Live n'est pas assez perspicace. (H. Taine, *Essai sur Tite-Live.*)


Tite-Live.

Tite-Live, comme génie, peut être comparé à Racine pour l'élévation des pensées; son cœur parle dans ses écrits et éveille les sympathies des âmes généreuses, „il est Rome elle-même dans toutes ses fortunes", a dit Nisard. Son *Histoire des origines de Rome* a succombé sous le scalpel des critiques modernes, ses discours emphatiques sont tombés en discrédit, bien des âmes viriles et élevées lui préfèrent le sombre et éloquent Tacite, mais il saura toujours séduire les esprits tendres, délicats, raffinés, enthousiastes du beau style, se berçant d'illusions et de chimères, et trouvera place dans leurs bibliothèques à côté de Térence, Virgile, Sophocle, le Tasse, Schiller, Racine et Fénelon, tandis que les âmes plus trempées à la lutte de la vie, plus froissées par les réalités du présent, moins sensibles aux nuances, préféreront Eschyle, Juvénal, Tacite, Machiavel, Corneille et Gœthe.

Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile étudièrent l'histoire des pays étrangers sans porter ombrage aux susceptibilités de l'empereur.

A la chute de la république, la cour de l'empereur devint le centre de la vie intellectuelle et morale du monde. Plusieurs empereurs ambitionnèrent la gloire de se faire un nom dans les lettres, de se proclamer les protecteurs et les patrons des écrivains, recevant en échange une gloire immortelle, la seule durable. Cette poésie officielle de cour ne pouvait plus s'élever à la hauteur des accents inspirés par l'amour du nom romain; seule l'idée de la monarchie universelle, incarnée dans la personne de l'empereur, put communiquer quelque grandeur à ses chants. A l'exception du drame peu en faveur, la poésie revêtit les formes les plus diverses; les souvenirs du passé firent naître l'élégie; les jouissances d'une époque dont la grandeur et la puissance compensaient l'absence de la liberté, le panégyrique, les chansons légères; les ridicules d'une époque dégradée et avilie, la satire.

La poésie populaire et nationale dut céder la place à une muse élégante, parfumée, pleine de délicatesse et de bon ton. Le premier en date dans cette période si riche et si féconde est Tibulle. Il se distingue par la fraîcheur du sentiment, la clarté et l'agrément du style, le charme des descriptions champêtres; c'est un homme d'une imagination tendre et flexible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer, qui occupe ses heures de loisir à peindre ses moments d'ivresse, et, pour parler à notre âme, il n'a besoin que de répandre la sienne. Victime d'une vie facile, et frappé avant le temps par la destinée, Tibulle mourut dans sa 35e année (19 av. J.-C.).

Properce est plus harmonieux, plus relevé, mais aussi moins naturel. Ses vers sont pénétrés du feu de son âme passionnée, de ses études et de ses souvenirs. Ami de Mécène, il l'a comblé d'éloges dans ses vers; dépouillé, au profit de vétérans, de ses biens patrimoniaux, il avait intérêt à se concilier la faveur des grands. Il mourut quatre ans après Tibulle, avant d'avoir pu publier une édition complète de ses œuvres.

Q. Horatius Flaccus, que les critiques se plaisent à considérer comme le plus grand des poëtes lyriques latins, naquit à Venouse en 65 avant J.-C. Son père, riche affranchi, lui fit de bonne heure donner à Rome une éducation distinguée. Le jeune poëte s'enthousiasma à Athènes pour la cause de Brutus, et combattit dans l'armée de la liberté, à Philippes, avec le rang de tribun. Comme beaucoup d'autres, il jeta son bouclier à terre pour sauver sa vie, et vécut à Rome en qualité d'écrivain pauvre et obscur. Ses satires lui concilièrent l'estime de Virgile et de plusieurs amis des arts, qui le présentèrent à Mécène. Voyant la république impossible, il dit habilement adieu à ses rêves de jeunesse et devint un courtisan consommé et délicat. Il obtint de son bienfaiteur une petite terre dans la Sabine, et passa ses jours dans une douce et heureuse aisance. Fin observateur des travers de l'humanité, il sut déployer dans ses poëmes autant de délicatesse que de tact. Il eût pu faire une grande fortune à la cour d'Auguste; il préféra son indépendance aux liens dorés des cours. Sa vie s'écoula simple et paisible, consacrée aux jouissances d'un épicurien et d'un esprit distingué. Il ne survécut à son bienfaiteur que vingt jours, et mourut le 27 novembre 8 après J.-C. Frêle et maladif de corps, Horace n'a jamais déployé de grandeur morale; sa paresse, sa gourmandise mériteraient notre mépris, s'il ne fallait l'excuser par le milieu dans lequel il fut appelé à vivre. „Capable, dit M. Pierron, de grands sentiments, mais sans religion et sans politique, il s'est laissé emporter par le courant du siècle plutôt qu'il ne l'a corrompu."


Horace.

Horace s'est distingué dans l'ode, l'apologue, l'épître, la satire, la poésie didactique. Dans ses satires, il n'a ni l'âcreté de Juvénal, ni la verve sombre et obscure de Perse, mais la douce ironie d'un homme qui assiste en souriant aux jeux puérils de grands enfants. Les ridicules des petites gens, les grands airs des parvenus, les vices du siècle sont décrits par lui avec un naturel qui frise l'immoralité. Ses satires sont la peinture vivante de la société contemporaine, le miroir parfait, où se reflètent ses vices et ses travers, l'avarice, la débauche, l'injustice quelquefois, en termes trop peu voilés. Le *Voyage de Brindes*, le *Repas comique*, les *Ennuis de Rome* sont les plus célèbres.

La satire est remplacée dans les épîtres par la morale, la critique littéraire, l'observation fine et délicate. On peut reprocher à Horace, comme à Boileau, son ignorance des anciens auteurs, son mépris pour des écrivains dont l'énergie et la grandeur morale compensaient amplement le style dur et incorrect, le sacrifice du fond à la forme, l'absence de naturel. Cependant, s'il critique le sel grossier et le style assez dur de Plaute, il a, sur le critique glacé du siècle de Louis XIV et les classiques français, l'immense avantage d'admettre les néologismes consacrés par le progrès des idées et la marche des esprits. En dirigeant ainsi le goût, au lieu de créer, sans règle, à côté de la langue officielle appauvrie, des mots nouveaux et bizarres, il enrichit la langue avec prudence, avec lenteur, avec tact. C'est là un conseil, que Daru a rendu en bons vers, et que les classiques admirateurs du poëte feront bien de méditer en présence de la décadence de notre langue!

Des sciences, des arts, tout à l'heure inventés
Implorent quelquefois des mots inusités;
On peut en enrichir notre antique langage:
On le peut, mais il faut que le goût les ménage,
Et lorsqu'on voit Caton, lorsqu'on voit Ennius,
En créant tant de mots que l'usage a reçus,

Du paternel langage accroître les richesses,
Doit-on intercepter quelques faibles largesses
Qu'à mon tour je voudrais lui faire en mes écrits?

Les *Odes* d'Horace, son ouvrage le plus célèbre, reproduisent et imitent, dans un style élégant et parfait, les rhythmes de la Grèce, mais on ne sent pas, dans ses poésies, cet enthousiasme, cette chaleur naturelle au poëte, ce charme secret, ce je ne sais quoi qui captive et qui entraîne. Ses écrits sont plutôt ceux d'un moraliste aimable que d'un lyrique inspiré. Ils révèlent un grand sens pratique; Horace a compris les dangers du luxe croissant, il voit dans l'avenir l'Italie privée de son plus beau fleuron, l'agriculture, et de cette classe moyenne qui faisaient sa grandeur.

Le lis voluptueux, le myrte, les lauriers
Embaumeront bientôt de parfums inutiles
Ces coteaux, où l'on vit des bosquets d'oliviers
Enrichir autrefois leurs possesseurs tranquilles.

Mais tout en protestant contre les mœurs du siècle, lui-même célèbre le vin, la beauté, les faveurs d'Auguste, une vie facile; des noms indignes reparaissent trop souvent dans ses vers. Les incertitudes de la destinée, les jeux de la fortune, la vanité de la vie humaine, la fuite du temps, lui arrachent d'éloquentes plaintes; telles sont l'*Ode à la Fortune* (VII, XXXV), *à Posthume* (II, XIV):

ODE A LA FORTUNE.

Déesse d'Antium, tu peux de la poussière
Élever un mortel au faîte du bonheur:
Tu changes le triomphe en pompe funéraire;
Le pauvre à tes autels s'incline avec ferveur;
L'avare nautonier, qui des mers de Tyrrhène
Sur un frêle vaisseau fend le sein écumant,
T'implore comme reine
Du liquide élément.

Tout tremble à ton seul nom, les peuples et les villes,
Le Romain, le Barbare et les mères des rois.
Comme le Scythe errant dans ses déserts stériles,
Le tyran sous la pourpre est soumis à tes lois.
Ils tremblent, ces tyrans, de voir contre le trône
Tous les peuples armés, et que ton pied vengeur
N'ébranle la colonne
De leur frêle grandeur.

Toujours devant tes pas, d'un front inexorable,
Marche le sort fatal qui porte dans ses mains
L'airain, le plomb liquide et le coin formidable,
Armes des durs travaux imposés aux humains.
L'espérance te suit : la candour ingénue
Reste fidèle encor quand, d'un vol inconstant,
De lambeaux revêtue,
Tu sors de chez un grand.

Mais, au premier revers, les indignes maîtresses,
Et le faible vulgaire et les amis trompeurs
Fuiront après avoir dévoré nos richesses,
Trop lâches pour porter le poids de nos malheurs!
O fortune! à César daigne être plus fidèle :
Soumets-lui les Bretons; seconde ses soldats
Qui du Partho rebelle
Font trembler les États.

Hélas! nous rougissons de nos maux, de nos crimes.
O siècle malheureux! que d'autels dévastés!
Nos frères, nos amis ont été nos victimes,
Quels dieux et quels devoirs avons-nous respectés?
Ah! forgez de nouveau nos glaives parricides,
Et ne tournons jamais l'acier étincelant
Que contre les Numides
Ou l'Arabe insolent.

Quelques-unes de ses maximes sont devenues des proverbes universels; la modération dans la prospérité, la médiocrité dorée, qui ne désire ni pauvreté ni richesse, la fermeté du sage lui ont inspiré quelques nobles vers. Il chante le sage :

Immuable dans ses maximes,
Ferme en ses desseins glorieux,
Le juste repousse les crimes
Qu'exige un peuple furieux.
Rien n'ébranle cette âme altière,
Ni d'un tyran le front sévère,
Ni l'aspect des flots écumants;
Sans pâlir il entend la foudre
Et verrait l'univers en poudre
Arraché à ses fondements.

Tantôt la conscience de son talent le soutient et l'encourage, il déclare avoir composé un ouvrage plus durable que l'airain; tantôt la pensée des génies qui l'ont précédé tout à la fois l'abat et l'humilie, et lui arrache l'aveu que celui qui veut suivre Pindare va donner, comme Icare, un nouveau nom à l'Océan.

Tel est Horace, poëte charmant, moraliste aimable, philosophe épicurien, républicain devenu courtisan, esprit fin et délié, curieux observateur des choses, sans haute moralité et sans prétention, critique délicat et dédaigneux, qui a trop sacrifié à la matière, mais qui, parfois, eut le pressentiment de tout ce que l'âme humaine possède de grand et de généreux.

Il est, dans l'histoire de la langue latine, un nom plus grand, plus pur que celui d'Horace, le nom de son illustre ami Virgile, né à Andes, près de Mantoue. Fils d'un propriétaire influent, il s'essaya de bonne heure dans les églogues et les idylles. Imitateur de Théocrite, il fut, malgré de nombreuses protections et la douceur de son caractère, chassé de son patrimoine comme Properce, et Mécène, le premier, lui assura l'aisance et le repos. Il sut témoigner sa reconnaissance à son protecteur sans tomber dans la flatterie. Ses *Églogues* obtinrent un grand succès, mais on y sent trop la mise en scène, l'apparat, et le poëte reparaît trop souvent dans le cours du récit. Dans l'une d'elles, il célèbre l'âge d'or, les rêves d'une vie pure et sans tache.

Les *Géorgiques* sont le chef-d'œuvre de la poésie didactique, et la vie, qui anime l'univers, semble avoir passé dans le poëme. Charme des descriptions, vérité des peintures, pureté du style, élévation des pensées, tout se trouve réuni dans ce poëme admirable, où la sécheresse du sujet est cachée sous les fleurs, où tout vit et respire le calme, la paix et la sécurité. Les *Géorgiques* expriment les sentiments les plus intimes du poëte.

Virgile fut moins heureux dans la composition de l'*Énéide*, qu'il écrivit en l'honneur de la maison Julia. Scrupuleux imitateur de son grand modèle, Homère, il lui emprunta de nombreux épisodes, et sut relever son sujet par une inspiration heureuse, des descriptions d'une exquise fraîcheur, un style enchanteur et plein d'attraits. Mais ce n'est qu'une imitation, les héros qui, dans les chants du barde grec, vivent, respirent, souffrent et combattent, ne sont, chez Virgile, que des automates impuissants, dont le poëte agite à son gré les fils. Toutes les idées philosophiques et humanitaires de Virgile sont reléguées dans l'ombre par la seule scène dans laquelle la colère du redoutable Achille est fléchie par les prières du vieux Priam. La sécheresse du génie romain, les difficultés de la langue, la rudesse du vers, l'incrédulité de l'époque expliquent l'échec du grand poëte. Il est des peuples[1] auxquels la nature a refusé la foi


Virgile.

1. Weber, moins sévère que notre auteur, constate que Virgile, plus capable de tracer les portraits de femmes que les actes héroïques. est l'un des ancêtres de la poésie romantique du moyen âge. (Albert Paumier.)

enthousiaste, l'amour de la nature, les inspirations mystiques de l'âme, le sacrifice de soi-même, les suaves harmonies des vers.

Le héros du poëme de Virgile est Énée, dont la maison Julia pré-



Tombeau de Virgile au Pausilippe.

tendait descendre. Après la ruine de Troie, il erre sur les mers immenses, accompagné de quelques amis fidèles. Une tempête, soulevée

par les rancunes de l'implacable Junon, le rejette sur les côtes de Libye. Accueilli avec empressement par la reine de Carthage, Didon, il s'attache à elle et songe à fonder un nouvel empire, mais les destins l'entraînent; soumis à la volonté des dieux, il s'éloigne, et la reine infortunée, ne pouvant survivre à la ruine de ses plus chères espérances, se frappe de son poignard, en maudissant le perfide dont elle voue la race aux dieux infernaux. Ce quatrième chant est le plus beau du poëme, la passion de Didon lui communique le mouvement et la vie, on se sent en présence d'un être humain qui a souffert, on assiste en pleurant à son agonie, et ce n'est qu'à regret qu'on suit dans sa marche errante ce héros aussi froid et ennuyeux que l'excellent Télémaque.

Énée, après de nouvelles aventures, va consulter la sibylle de Cumes, et, descendu dans l'empire des ombres, voit se dérouler sous ses yeux cette glorieuse épopée qu'on appelle l'histoire de Rome. Le roi Latinus lui promet à son retour la main de sa fille Lavinie, et invoque son secours contre les Rutules. La fin du poëme n'est qu'une pâle imitation d'Homère; Énée, vainqueur, prend congé du lecteur après avoir immolé le brave Turnus.

La lecture de l'*Énéide* fatigue et ennuie; Énée est d'une piété monotone, les personnages secondaires sont des ombres sans vie; seules, les femmes sont chantées avec bonheur et décrites avec art : la passion de Didon, la jalousie de Junon, le courage de Camille offrent d'habiles imitations de l'art grec; les batailles sont uniformes, de convention; les descriptions heureuses, les peintures de caractères tracées avec un rare bonheur.

Après avoir terminé son poëme épique, Virgile entreprit un voyage en Grèce et mourut à son retour à Naples (19 av. J.-C.). Ses cendres sont déposées près de la ville, mais le laurier qui, pendant des siècles, a couvert son tombeau de son ombre, a depuis longtemps disparu.

Ovide, le poëte de la mythologie antique, naquit à Sulmone, dans l'Apennin, en 43 avant J.-C., d'une famille de chevaliers. Élevé à Rome sous des maîtres distingués, esprit souple, changeant, d'une imagination riante et frivole, il se sentit de bonne heure entraîné vers la poésie, après avoir passé quelques années au service de l'État. Sa fortune lui permettait de satisfaire son goût des plaisirs, ses talents lui ouvrirent l'accès de la haute société. Il mena une existence luxueuse et mondaine, mais des intrigues de palais peu connues l'envoyèrent en exil à Tomes, sur les bords du Pont. C'est de l'exil qu'il envoya à Rome ses *Tristes*, chants de regret, pleins de larmes, mais qui ne purent fléchir l'arrogante Livie. Le poëte n'eut pas même la douceur de serrer dans ses bras son épouse avant de mourir (19 ap. J.-C.). Il a composé des chants frivoles et légers; seules, ses *Métamorphoses* ont survécu. Aucun poëte romain n'a déployé tant de souplesse dans le style, tant de richesse dans l'invention, mais son imagination l'égare, il n'a ni profondeur, ni force, ni élévation, ni idéal. On admire son talent, mais on ne se sent ni purifié, ni instruit par ses vers, et les réalités de la vie pèsent toujours lourdement sur vous.


Ovide.



Album de Pompéi. Muraille où se trouvaient affichées toutes les nouveautés en toilettes, marchandises et livres.

Librairie.

Pour briller, grâce aux soins d'un libraire fameux,
O mon livre, je vois que tu tournes les yeux
Vers ce bruyant quartier qu'habite mon libraire.
Les modestes enfants ne quittent pas leur père;
Mais toi, sous des verrous tu crains d'être enfermé;
Tu fuis l'obscurité, tu cherches la lumière:
Ce n'était pas ainsi que je t'avais formé.

C'est ainsi que s'exprime Horace à la fin de ses *Épîtres*, et ces quelques vers nous montrent le développement des relations littéraires

dans l'antiquité. La librairie avait, du reste, alors autant d'importance qu'aujourd'hui. Le Forum contenait beaucoup de boutiques de libraires. L'acheteur, à son entrée dans le Forum, voyait, affichés aux colonnes, les titres des ouvrages. Chez le libraire, les rouleaux, enveloppés dans un tissu de pourpre ou une caisse de cèdre odorant, étaient disposés sur les tablettes d'après le sujet et la valeur. Le libraire recevait une société nombreuse et distinguée, savants, poëtes, littérateurs, critiques. Ces réunions étaient importantes; on citait la librairie des frères Sosius, près du temple de Vertumnus et de la colonne de Janus, les éditeurs d'Horace; d'Atrectus, de Tryphon. Pomponius Atticus, ami de Cicéron, avait dans sa demeure des artisans, des copistes, des lecteurs, des correcteurs, des relieurs, qui pouvaient éditer des milliers d'exemplaires en peu de temps.

Les anciens ne possédaient pas notre presse, mais qu'on se représente des centaines d'esclaves habiles, groupés autour d'un lecteur intelligent, se servant d'abréviations universellement connues, livrant à la correction leurs copies, et les expédiant aussitôt dans les provinces. Les livres ne coûtaient pas cher; le premier livre des poésies de Martial, relié en pourpre, coûtait 3 francs 75 centimes; en reliure simple, 1 franc 80 centimes. Tryphon vendait le treizième livre du même poëte 4 sesterces, les vers ne remplissaient qu'une feuille et demie. Le plus souvent les auteurs se contentaient de la gloire; quelques-uns faisaient des travaux littéraires un gagne-pain, et le pauvre Martial engage ses lecteurs à lui fournir, par de nombreux achats, le moyen de vivre. Les pauvres auteurs avaient beaucoup à souffrir d'une critique malveillante, et si les riches écrivains savaient lui imposer silence au poids de l'or, les poëtes inconnus devenaient fréquemment ses victimes. Les historiens ne recevaient, pour prix d'études longues, difficiles et coûteuses, de travaux pénibles et consciencieux, qu'un salaire insuffisant et inférieur à celui du moindre greffier. De tous

temps, on a compté de riches libraires et de pauvres auteurs crottés jusqu'à l'échine, des critiques insolents et un public blasé.

Les anciens, on a peine à le croire, lisaient et écrivaient plus que les modernes; ils avaient plus de loisirs; les riches abandonnaient le soin de leurs affaires à leurs affranchis et à leurs esclaves, les femmes de qualité consacraient leurs heures de repos à la lecture des poëtes, les apprenaient par cœur, et y puisaient le fonds même de leurs conversations. La bibliothèque d'Alexandrie contenait 700,000 volumes, l'équivalent de 40,000 de nos in-folio. Les bibliothèques étaient aussi très-importantes à Rome; un particulier possédait tant de volumes qu'il aurait pu consacrer sa vie tout entière à la simple lecture des titres. Une gazette officielle, le *Journal du Peuple romain*, paraissait chaque jour et était expédiée dans les provinces. Ces *Acta diurna*, autorisés par Auguste, succédèrent aux *Acta senatus* qui, commencés eux-mêmes en 58 avant J.-C., avaient remplacé les *Acta populi et urbis*, sortes de procès-verbaux des séances publiques et de nouvelles diverses. Sous la République, le gouvernement livrait à la publicité ses séances, ses décrets, les événements du théâtre de la guerre; sous l'Empire, la publication de ces ouvrages dépendait de la volonté du souverain; on y joignit les descriptions des fêtes de la cour et de la noblesse. Comme en Angleterre, on ne connaissait pas la censure, mais les auteurs se trouvaient exposés, sans défense, à l'arbitraire de la cour. Peu à peu cependant la censure reparut, et avec elle les caprices de la tyrannie.

II.

TIBÈRE.

Administration.

Les longs artifices, les ruses savantes de Livie étaient enfin couronnés de succès, et son fils Tibère était monté sans combat sur le trône d'Auguste. Il était âgé de 56 ans quand il prit en mains les rênes du gouvernement; sa profonde connaissance des affaires, ses talents militaires, sa raison profonde et sagace autorisaient et justifiaient les plus vives espérances. Tibère sembla, au début, mériter l'opinion favorable du peuple: „Je vous ai souvent déclaré, dit-il aux sénateurs, et je le répète encore, un prince animé de bons sentiments ne se doit croire investi du pouvoir suprême que pour en disposer en faveur du sénat et de tous les citoyens. Le prince est le serviteur de l'État." C'est là une maxime que tout prince devrait porter sur sa poitrine, gravée en lettres d'or, pour lui rappeler, au milieu des enivrantes voluptés de la terre, les devoirs impérieux de sa charge. Tibère la prononça avec le sentiment profond et exact de l'essence du pouvoir monarchique; il voulut, au début, que la pensée fût libre, souffrit sans murmurer les contradictions, les injures, et refusa de donner suite aux enquêtes ordonnées par le sénat.


Tibère.

Il attacha le soin le plus scrupuleux à l'observation stricte de la loi, et surveilla d'un œil si sévère la rentrée des impôts qu'il réalisa

en quelques années de notables économies. Sans redouter les émeutes, il mit un terme aux folles prodigalités des fêtes publiques, et consacra des sommes considérables au soulagement des provinces et des villes victimes de quelque sinistre et de quelque épidémie. Les concussionnaires se virent sévèrement punis; il confia l'administration des provinces à des hommes intègres, et, supprimant les comices, transmit leurs pouvoirs au sénat.

Toutefois, une sanglante révolte des légions du Rhin et du Danube ne tarda pas à révéler son véritable caractère. Ces dernières, épouvantées par une éclipse soudaine de lune, n'opposèrent qu'une faible résistance; Germanicus triompha, au péril de sa vie, de l'insurrection de l'armée du Rhin. Tibère, nature méfiante et soupçonneuse, se sentit mordu au cœur par le démon de l'envie, et, réservant à l'avenir le soin de sa vengeance, sévit contre tous ceux qui osaient critiquer ses mœurs et flétrir sa conduite. Accoutumé dès sa jeunesse à l'ivresse et à la débauche, il se vit avec déplaisir exposé à des observations malveillantes, et remit en vigueur les anciennes lois contre les crimes de lèse-majesté. Ayant imposé silence par la terreur, il frappa impunément les plus illustres personnages; Saturninus paya de sa vie quelques vers satiriques; Æmilius Scaurus dut périr, parce que l'empereur avait cru se reconnaître dans un personnage de sa tragédie d'*Atrée;* l'historien Cordus fut condamné à mort pour avoir osé faire l'éloge de Brutus et de Cassius.

Quelques jours après la mort d'Auguste, sur l'ordre de l'empereur et à la requête de sa mère, Agrippa Posthumus, fils du célèbre Agrippa et de Julia, fut condamné au dernier supplice. Le bourreau, qui vint recevoir son salaire, se vit repoussé avec mépris, car il était aussi dangereux de deviner les secrètes intentions du tyran que de méconnaître sa volonté. Julia succomba aux lentes agonies de la misère et de la honte; le peuple, indifférent aux destinées impériales, concentra

tout son amour sur son favori Germanicus, et devint l'instrument involontaire de sa perte.

17. L'empereur rappela Germanicus de Germanie pour célébrer son triomphe. Le héros, étincelant d'or et de pourpre, entouré de ses cinq enfants, se vit accueilli par la foule enthousiaste comme le messager de jours meilleurs.

Animé d'un vif amour de la gloire, plein de mépris pour des voluptés faciles et énervantes, Germanicus se montrait, au milieu d'une géné-



Agrippine.

ration corrompue, le digne descendant des illustres Romains de l'âge héroïque, mais sa grandeur même épouvanta le tyran; celui-ci résolut de s'en défaire le plus secrètement possible, et le comblant d'honneurs, lui donna une mission importante en Asie. Germanicus rendit en quelques mois le repos aux provinces menacées d'une guerre civile, annexa à l'empire les royaumes de Cappadoce et de Comagène, et rendit au jeune roi d'Arménie sa couronne. Le gouverneur de Syrie, Pison, homme violent, ennemi acharné du prince, profita d'un voyage de

celui-ci en Égypte pour renverser toutes ses mesures et pour miner son influence, en s'appuyant sur de secrets ordres de Tibère et en ramenant en Asie le désordre et les divisions. Contraint de s'humilier devant l'ascendant du prince, il réussit à lui faire prendre un poison lent et subtil, qui le mina sourdement et le fit mourir sans laisser de traces.

19. Agrippine, sa fidèle compagne, ramena ses cendres à Rome, et les déposa dans le tombeau d'Auguste, au milieu d'un immense concours de citoyens affligés et éperdus. Seuls Tibère et Livie restèrent insensibles à une si grande perte. Ils n'osèrent intervenir dans le procès de Pison, mais apprirent avec joie son suicide, qui coupait court à des révélations compromettantes.

Séjan.

L'empereur se vit bientôt en proie à de violents chagrins, que lui causaient les excès et les crimes de son fils Drusus. Ce jeune homme, après s'être distingué à la guerre, se signala bientôt par ses folies et ses excès. Livie elle-même, qui n'avait élevé son fils à l'empire que pour dominer, se vit contrainte d'abdiquer en sa faveur toute puissance politique, mais elle conserva assez d'énergie de caractère pour jouer jusqu'à sa mort un grand rôle dans l'État.

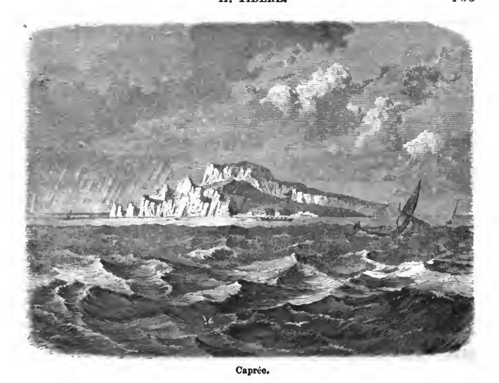
Tibère, lui aussi, se laissa dominer par un plus puissant que lui, et trouva son maître dans Ælius Séjan, préfet des prétoriens, qui eut l'art de se rendre indispensable. S'étant signalé dans la compression de la révolte des légions du Danube, il reçut le commandement des prétoriens campés sur la colline du Viminal, et les transforma en l'instrument le plus redoutable de la tyrannie. Après avoir consolidé la puissance de son maître, Séjan lui fournit tous les moyens d'assou-

vir ses passions sans exciter le scandale. Tibère, en juste punition de sa vie désordonnée, tomba dans le marasme et se laissa dominer par de vagues terreurs et de sombres pressentiments. Plein de mépris pour les livres sibyllins et les oracles, il avait une foi aveugle aux astrologues et aux devins, comme Louis XI, sur la fin de son règne. Pour échapper (26) à ces terreurs incessantes, Tibère se rendit en Campanie et parcourut les paysages enchanteurs du golfe de Naples, mais la méfiance et le remords troublaient ses joies les plus pures. Fuyant la société des hommes, il vécut dans l'intimité d'un juriste, d'un poëte et de plusieurs Grecs. Séjan, encouragé par le succès, continua ses menées secrètes, sut rendre suspecte à l'empereur la famille de Germanicus, proscrivit dans l'île déserte de Pandataria Agrippine et son fils Néron; Drusus mourut en prison. A son instigation, le fils de l'empereur, Drusus, périt par le poison de la main de son adultère épouse Livilla. Instruit par de nombreux espions des moindres mouvements de ses adversaires, Séjan s'en débarrassa par la torture ou l'échafaud, et sut faire approuver toutes ses mesures par le soupçonneux Tibère. L'empereur, le sénat, le peuple rivalisaient à son égard de bassesse et d'adulation, lui prodiguant les dons, les statues, les couronnes, formant autour de sa personne un brillant et servile cortége, lui décernant tous les honneurs de la royauté.

Seule, la vieille Livie en imposait à Séjan, sa mort le délivra de ses derniers scrupules; il demanda indirectement (29) la main de l'indigne sœur de Germanicus, dont il avait fait sa maîtresse même avant la mort de Drusus, son époux. Ce mariage lui eut donné accès dans la famille impériale, mais, au moment où il touchait au but suprême de son ambition, une lettre secrète de la mère de Livilla ouvrait les yeux au monarque désabusé. Il put jeter un regard de terreur dans l'abîme, qui venait de s'ouvrir sous ses pas; mais, dressé dès son enfance à l'intrigue, il sut prévenir le danger et dissimula dans son

cœur les secrètes pensées qui l'agitaient. Une critique amère des mesures de son ministre était bientôt suivie de louanges exagérées; Séjan flottait incertain entre la crainte et l'espérance et n'osait risquer le coup décisif; le sénat et le peuple partageaient son incertitude.

Tout à coup parut devant le sénat Macron, envoyé par l'empereur avec un message secret pour l'auguste assemblée. Il déclara ouvertement que l'empereur avait voulu accorder à son ministre un témoignage éclatant de sa faveur et le proclamait tribun. Séjan, abusé, suivi d'une foule empressée, fit son entrée dans le sénat pendant que le consul lisait la lettre impériale. Après une esquisse générale de son gouvernement, Tibère effleurait la conduite de Séjan, tantôt lui décernant un éloge, tantôt lui infligeant un blâme. A mesure que l'on approchait de la fin, les reproches devenaient plus fréquents, moins équivoques, enfin le mot fatal d'emprisonnement est prononcé. Aussitôt des tribuns s'approchent du favori déchu pour l'empêcher de fuir, pendant que Macron gagne à sa cause les prétoriens par de grandes largesses et se met à leur tête. Le sénat, épouvanté, condamna à mort Séjan et toute sa famille. La plus jeune fille de Séjan s'écria, les larmes aux yeux, qu'elle n'avait rien fait de mal et que, si on lui reprochait quelque chose, elle ne voulait pas recommencer. Ses supplications ne purent fléchir le bourreau, et les restes de cette famille infortunée furent déchirés en lambeaux par la populace ameutée. Les massacres continuèrent, tous les parents, les amis, les clients de Séjan furent proclamés suspects; un grand nombre moururent en prison ou sous les tortures; l'empereur trouva les procédures trop lentes, et fit égorger en masse les prisonniers, sans pouvoir étouffer en son âme la terreur et le remords.



Caprée.

Caprée.

A l'entrée méridionale du golfe de Naples, en face du promontoire de Minerve (aujourd'hui della Campanella), d'où le regard séduit contemple les merveilles de cette baie enchanteresse, Pompéi, Herculanum, Stabie, sort du sein des eaux bleuâtres de la Méditerranée le rocher de Caprée. De tous côtés les vagues viennent se briser sur des roches dénudées et à pic; un seul point permet aux voyageurs de débarquer dans l'île. C'est cet endroit solitaire que choisit Tibère pour sa retraite; sa puissance et son or transformèrent ces lieux arides en un séjour enchanteur, dans lequel il put cacher sa misanthropie loin du regard des humains. Il se voyait à l'abri de cette foule tumultueuse

de Rome, des surveillants importuns de sa conduite, et du poignard des assassins; il pouvait s'abandonner impunément aux plus vils instincts de sa nature corrompue. L'un de ses plus grands plaisirs était de précipiter lui-même dans la mer les victimes de ses caprices.

On ne peut alléguer, pour excuser ce monstre, ni la folie, ni l'entraînement; il possédait toute sa raison et tenait d'une main ferme les rênes du gouvernement; tant que sa cupidité et son esprit soupçonneux n'étaient pas en jeu, il sut faire respecter les lois et administra les finances avec une sévère économie. Il avait la pleine conscience de ses vices sans pouvoir s'en détacher et succombait aux angoisses de sa conscience.

Il avait atteint l'âge de 78 ans, sans désigner son successeur. Son seul favori était Caius Caligula, le dernier fils de Germanicus, le compagnon de ses saturnales et de ses crimes. Celui-ci se vit forcé, par la maladie de son grand-oncle (37), de renoncer à un voyage à Rome, dont il avait conçu le projet. Vainement Tibère voulut cacher sa faiblesse, se moquant des médecins, et faisant de longs et copieux repas, le mal se montra plus puissant que sa volonté, et plusieurs fois il tomba dans des défaillances mortelles. L'un de ces sommeils léthargiques s'empara de lui à Misène, et dura si longtemps que Macron, le croyant mort, proclama Caius empereur. Tout à coup, à sa grande surprise, le vieillard sortit de son assoupissement et demanda qu'on lui servît à manger. Redoutant les effets de sa colère, Macron l'étouffa sous des coussins amoncelés, en terminant par la violence un règne violent et cruel.

Tibère était né l'année de la guerre de Pérouse, 41; Auguste n'avait alors que 22 ans. Son règne ne fut qu'un long tissu de violences et de crimes; à son insu, s'éleva près de lui un autre royaume, qui n'était pas de ce monde et qui pourtant était destiné au monde. Le fils de Marie, adoré naguère à Bethléhem par les bergers et les sages

de l'Orient, avait fondé au milieu des ténèbres d'une époque de corruption et de décadence un royaume de lumière et de sainteté.

Le Sud a vu naître le fils de Marie,
Paix fut son cri de guerre, amour, son épée des combats,
L'innocence formait le cimier de son casque, douce colombe;
Il vécut, enseigna, mourut et pardonna; la piété l'inspirait;
La lumière éclatante du Midi éclaire son tombeau, qu'ombragent les palmiers;
Sa parole, qui lui survit, se répand de vallée en vallée.
Elle a la puissance d'attendrir les cœurs, de rapprocher les humains,
Et fonde sur la terre réconciliée un royaume de paix.
Je ne connais pas à fond sa doctrine, mais je l'ai vaguement
Pressentie dans les meilleures heures de ma vie,
Tout cœur humain a dû battre d'amour pour elle.
Je sais qu'un jour viendra, où la bannière de son Évangile
Flottera triomphante sur les sommets neigeux du Nord.

Cette œuvre auguste de régénération commença sous l'empereur Tibère. La Judée se trouvait alors sous l'administration de Ponce-Pilate (26-35), personnage sceptique et blasé, insensible à la vérité et à la justice, et qui laissa par faiblesse périr le docteur inspiré, qui avait parcouru la Judée avec ses disciples, allant de lieu en lieu et faisant le bien, et qui, sur le Calvaire, cloué à un bois infâme, s'écriait: „Tout est accompli, mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.“ Après sa mort expiatoire, ses disciples, animés et soutenus par le Saint-Esprit, répandirent dans tout le monde l'Évangile du crucifié, et du sein de cette génération corrompue et dégradée surgirent bientôt des églises, asiles délicieux d'une paix profonde, véritables oasis au sein d'un affreux désert. L'âme ardente et pleine de foi de saint Paul l'entraîna, à travers les dangers d'une vie pleine d'angoisses, dans les villes les plus célèbres de l'antiquité, Éphèse, Jérusalem, Corinthe, Athènes, Rome. A Athènes, au lieu des Socrate et des Platon, des artistes et des sages, il ne trouva que des sophistes et des rhéteurs; la vue de cette ville fameuse plongée dans la superstition lui

arracha des larmes de tristesse. Sommé de comparaître devant l'aréopage, pour avoir prêché une divinité nouvelle, il déclara avoir découvert parmi les nombreux temples d'Athènes un autel consacré au Dieu inconnu[1]. „ C'est ce Dieu, leur dit-il, que vous adorez sans le connaître, que je vous prêche. C'est lui qui a créé le monde, il se tient près de chacun de nous, c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, car nous sommes de sa race, comme le déclare votre poëte." Sa prédication fut mal accueillie du grand nombre, mais la bonne semence tomba aussi sur des cœurs bien préparés et porta des fruits en abondance.

A Corinthe, à Thessalonique, à Éphèse, à Rome même, s'élevèrent des communautés chrétiennes inconnues et tolérées. On y enseignait la bonne nouvelle du salut, vivant dans une douce communion de charité et de prière, rompant le pain et buvant le vin, symboles et souvenir de la céleste victime. Riches et pauvres, maitres et serviteurs se proclamaient les enfants d'un même Père, et les cœurs affamés de justice, trouvant dans le christianisme la consolation, la paix, le bonheur, grossissaient chaque jour les rangs des fidèles adorateurs du Dieu d'amour.

1. La connaissance du polythéisme et l'étude des documents antiques confirment l'assertion de saint Paul. Apollonius de Tyane s'appuyait, lui aussi, sur l'inscription : « A un Dieu inconnu », pour combler d'éloges la piété des Athéniens. Cette inscription est la consécration instinctive et vague d'un des sentiments les plus intimes et les plus vivaces de l'âme, la croyance en Dieu. (A. Paumier.)



Montagne d'Albano et murailles de Rome. Au fond l'aqueduc de Claude.

III.

CALIGULA.

Semblable à ces serpents qui travaillent à se détruire et à se frapper mutuellement, la famille Julia avait vu jusqu'alors ses membres employer les uns contre les autres le poignard, le poison, les mains du bourreau. Quelques-uns avaient seuls survécu à l'affreuse boucherie, un petit-fils de Tibère, Claude, frère de Germanicus, esprit étroit et grossier, trois filles du héros, et un fils, Caius, l'empereur régnant, que les soldats avaient surnommé Caligula. L'extérieur du jeune souverain de 24 ans était peu fait pour séduire et pour plaire; un corps épais, des pieds énormes, une chevelure hérissée, un regard sournois

et en dessous constituaient un ensemble des plus disgracieux, si l'on y joint un maintien affecté et grimaçant. Son éducation, à la suite des malheurs, dont sa famille avait été si rudement frappée, avait été extraordinairement négligée. Quelques leçons de rhétorique, une instruction philosophique et historique rudimentaire constituaient le faible bagage de son intelligence. A ces défauts intellectuels se joignaient une grande faiblesse physique, des attaques d'épilepsie, des névralgies atroces. Pendant les quatre années qu'il passa auprès de son grand-oncle, il apprit à déguiser ses pensées et à pousser à un degré extrême l'art difficile de la dissimulation.

Macron proclama devant le peuple le successeur de Tibère. Les sénateurs s'y soumirent avec leur servilité accoutumée, le peuple l'accueillit avec joie et, quand parut Caius, acclama avec enthousiasme le jeune prince, dans lequel il voyait un illustre descendant de Germanicus, et accabla de malédictions le nom de Tibère. Enivré par le succès, Caius rêva le bonheur de ses sujets et réclama les conseils du sénat, après avoir rendu les honneurs suprêmes à Tibère. Animé par l'amour fraternel, il se rendit en toute hâte, malgré la mauvaise saison, dans l'île de Pandataria, et en rapporta dans le monument funèbre d'Auguste les restes mortels de son frère. Il crut devoir exclure des affaires son cohéritier Tibère, à cause de son extrême jeunesse, mais l'adopta pour son fils et lui décerna le titre de prince de la jeunesse. Ses largesses au peuple, à l'armée et aux prétoriens lui coûtèrent presque 100 millions. Il abolit par un décret les lois de lèse-majesté et donna la liberté aux proscrits; les jeux succédèrent aux proscriptions. Un sacrifice solennel fut suivi d'une fête générale dans le cirque, d'un don de 300 sesterces à chaque citoyen, de courses de char, auxquelles Caligula lui-même prit part, enfin, d'un combat, dans lequel succombèrent plus de 600 bêtes fauves.

Le sénat, dans sa reconnaissance servile, vota à son bienfaiteur un

bouclier d'or, le proclama le second fondateur de Rome, lui donna des fêtes splendides. A la nouvelle d'une maladie grave de l'empereur, conséquence de ses excès, la ville tout entière fut plongée dans la consternation et assaillit de ses prières les autels des dieux. Sa guérison ramena la joie dans tous les cœurs et des fêtes splendides la consacrèrent, mais déjà Caligula donnait quelques signes d'aliénation mentale et, tout en rendant au peuple ses comices par centuries et en élargissant les rangs des chevaliers, faisait périr sans jugement le jeune Tibère.


Caius Caligula.

Dès la seconde année de son règne, Caligula, se voyant adoré comme un dieu, mit bas le masque de la dissimulation, et résolut de satisfaire ses plus infâmes penchants au mépris des lois humaines et divines. Il consacra des sommes énormes à son amour du théâtre et des jeux et passa des journées entières dans ses écuries avec les plus vils valets. Le célèbre acteur Apelles, son compagnon de débauche, lui apprenait la danse et la pantomime; il vivait dans la société de baladins et de danseurs. Bientôt le sang des gladiateurs ne put suffire à sa soif insatiable de meurtre; il contraignit les plus illustres citoyens à combattre dans l'arène, et sur le sommet glissant de la toute-puissance se laissa entraîner jusqu'au fond de l'abîme. Les économies de Tibère ne purent suffire à ses prodigalités, et ses folles largesses le privèrent de sources abondantes de revenu; plein de fureur, exaspéré contre les riches plus heureux que lui, Caligula mit en œuvre contre eux les faux témoins, les accusations criminelles, les fit périr en masse et confisqua leurs biens à son profit. La mort de sa sœur Drusille, complice de ses crimes, le plongea dans la douleur; à moitié fou de désespoir, il laissa croître sa barbe et erra sans but à travers l'Italie.

A son retour, après avoir mis sa sœur au rang des dieux, il célébra son mariage avec la riche Lollia Paulina.

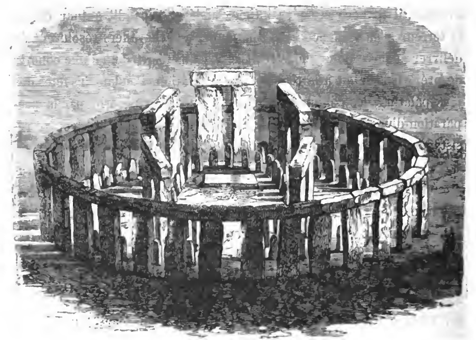
Au milieu de ses folies et de ses crimes, Caligula, par une heureuse inspiration, projeta de reprendre les travaux d'Agrippa, et fit construire, pour l'alimentation de Rome, un aqueduc immense de 12 milles de long, à travers les vallées profondes et les collines. Chaque jour voyait périr quelque citoyen riche, quelque fête nouvelle se célébrer; le tyran, irrité de l'indifférence du peuple pour ses jeux favoris, en vint à souhaiter qu'il n'eût qu'une tête, pour le faire périr en une fois. Tous les citoyens virent leurs jours menacés par la loi de sûreté générale; les fêtes, les concussions, les crimes se succédaient sans relâche, les plus vils flatteurs n'étaient pas assurés de conserver longtemps les faveurs d'un fou furieux.

Désireux de surpasser Xerxès et Alexandre, Caligula fit construire une digue entre la terre ferme et le golfe de Baïa. Lui-même, recouvert d'une armure d'or, enveloppé dans un large manteau de pourpre, offrit un sacrifice solennel aux dieux et parcourut à cheval la digue, suivi d'une nombreuse cavalerie. Troublé par les fumées du vin, il fit, à la fin d'un repas somptueux, jeter à la mer ses compagnons de festin.

En dépit d'exactions multipliées, l'Italie ne pouvait plus suffire aux folles dépenses du prince. Il résolut de livrer au pillage les provinces, et, suivi d'une nombreuse armée, marcha en conquérant contre les Gaules. Après l'avoir pressurée au gré de son caprice, il franchit le Rhin, mais n'osa s'aventurer dans l'intérieur du pays. Désireux cependant de conquérir de la gloire militaire, il se rendit sur les bords de l'Océan, mais au lieu de passer en Bretagne, se contenta d'offrir un sacrifice sur les falaises et de faire cueillir à ses troupes des coquillages sur le rivage. Fier de ses exploits, il dédia aux dieux de nombreux sanctuaires, et ne craignit pas de se montrer au peuple sous les costumes d'Apollon, de Jupiter, d'Hercule. Dans sa fureur

aveugle, il fit périr ses plus intimes amis et répandit autour de lui la terreur et la méfiance. Des sénateurs, des chevaliers résolurent de délivrer la terre de ce monstre; Cassius Chæréa, tribun d'une cohorte de prétoriens, était à la tête de la conspiration. Pendant les fêtes des jeux palatins, les conjurés surprirent l'empereur, absorbé par la préparation d'une fête dramatique, et l'égorgèrent après une courte résistance, ainsi que sa femme Cesonia et sa jeune fille.

La nouvelle du meurtre se répandit dans toute la ville avec la rapidité de l'éclair. Quelques cohortes germaines, fidèles à leur serment, résolurent de venger au moins cet empereur, qu'elles avaient juré de défendre, firent au théâtre un affreux massacre des innocents et des coupables, et se répandirent dans le palais impérial, semant la mort sur leur passage. Elles découvrirent, caché derrière une tapisserie, un homme chétif, tremblant de tous ses membres, et reconnaissant en lui Tibérius Claudius Néron, le proclamèrent empereur et le conduisirent dans le camp, où, sa terreur ayant fait place à la joie, il combla les prétoriens de riches présents. Le sénat, voulant mettre à profit l'occasion favorable, se réunit en séance solennelle au Capitole, proclama la république et, plein de confiance dans la garde urbaine, investit deux consuls de pleins pouvoirs. Hérode, envoyé en ambassade vers le misérable Claude, se laissa intimider par l'attitude menaçante des prétoriens et salua Claude du titre de César. Devant l'attitude des troupes et les clameurs de la foule, le sénat dut céder à la force, et renoncer au fol espoir de relever une forme de gouvernement devenue impossible.



Stonehenge en Angleterre.

IV.

CLAUDE.

(Né en l'an 10 av. J.-C.)

Les armées du Rhin, du Danube, d'Orient reconnurent Claude comme empereur. Le nouveau souverain, après avoir infligé le dernier supplice aux assassins de son prédécesseur, proclama une amnistie générale. Il fit enlever toutes les statues de Caligula et élever des monuments en l'honneur d'Auguste, de Livie, de son père Drusus, de sa mère Antonia, de Germanicus, son frère. Une garde prétorienne fut attachée à sa personne; l'amour du peuple demeura sa meilleure sauvegarde. Il fit restituer aux particuliers les biens, dont les avait dépouillés Caius, supprima plusieurs impôts et brûla de sa propre main

tous les papiers compromettants, en particulier deux registres intitulés *l'Épée* et *le Poignard*, dont l'auteur, Protogènes, fut décapité. Claude prêta une attention sérieuse à la réforme des lois, publia des ordonnances contre les dettes, l'usure, la concussion, réglementa les héritages, supprima de nombreuses fêtes préjudiciables à l'industrie, et consacra, chaque jour, sur le Forum, plusieurs heures à l'examen des requêtes et des suppliques des plus simples citoyens. Il ne savait pas imposer le respect; un client mécontent le traita un jour de vieux fou, un autre lui jeta les pièces du procès au visage. L'insolence des plaideurs et les clameurs de la foule lui faisaient quelquefois commettre d'étranges bévues. Les Bithyniens se plaignaient de leur gouverneur; Claude demanda à l'un de ses secrétaires ce dont il s'agissait, et reçut pour réponse que les Bithyniens reconnaissants demandaient avec larmes la prorogation des pouvoirs du proconsul. Il fit droit à leur demande. Sa mauvaise mémoire lui causa bien des ennuis, il sut les supporter avec douceur; une seule fois, il fit jeter un mécontent dans le Tibre.

Claude avait les intentions les plus pures, il voulait le bien de ses sujets, mais il n'avait ni capacité ni énergie. Dès son enfance, il était resté dans l'ombre, exposé aux railleries de ses compagnons, et cependant il aimait l'érudition, possédait plusieurs langues, et composa des traités importants et estimés sur l'histoire d'Étrurie et les guerres civiles. C'était un antiquaire patient, un bibliothécaire érudit plutôt qu'un empereur; son règne fut pour son peuple et pour lui-même la source de maux incalculables. Accoutumé, dès son enfance, à subordonner sa volonté aux caprices de son entourage, plein de confiance en ses favoris, il leur abandonna sans réserve la vie des citoyens et le bonheur des provinces. Oubliant lui-même les mesures qu'on lui avait fait prendre, il invita souvent à sa table des personnes égorgées la veille. Son amour des plaisirs, du vin, de la bonne chère, permirent à Polybe l'affranchi, à Narcisse, secrétaire d'État, et à Pallas, trésorier,

de prendre en main les rênes du gouvernement. A leur instigation, Julia Livilla, fille de Germanicus, ainsi qu'Appius Silanus, parent de la famille impériale, périrent sans autre forme de procès. Forts de la complicité de la fameuse Messaline, que seules, Faustine, femme de Marc-Aurèle, et Théodora, femme de Justinien, ont égalée, ils vendirent fort cher les droits de bourgeoisie, les grades, les emplois, les faveurs. Ils disposaient des biens et de la vie de tous les citoyens et en usaient sans scrupules.

Quelques âmes généreuses osèrent protester contre cette infâme tyrannie. Le gouverneur et les légions de Dalmatie, favorables à l'origine au mouvement, se détachèrent des conjurés quand ils connurent leur intention de rétablir la république, et les livrèrent aux troupes impériales. L'héroïque Arria ne voulut pas se séparer de Pétus, son époux, le suivit en Italie jusque dans sa prison, et se frappant d'une main ferme, en stoïcienne et républicaine héroïque, passa à son époux le poignard ensanglanté, en prononçant cette parole sublime : „Pétus, cela ne fait pas de mal.“ Dans toutes les mesures qu'il put exécuter lui-même, Claude n'eut jamais en vue que le bien de l'État; il étendit les prérogatives du sénat, favorisa le commerce des grains, en créant à Ostie un port vaste et commode, qui permit aux navires d'aborder par les plus gros temps. Il continua les travaux de ses prédécesseurs et éleva un aqueduc de plus de 100 pieds de haut. En vue d'assurer un écoulement au lac Fucin, il fit creuser au prix de dépenses énormes un canal à travers le rocher, dans la direction du Liris. 30,000 hommes furent occupés à ce travail pendant près de



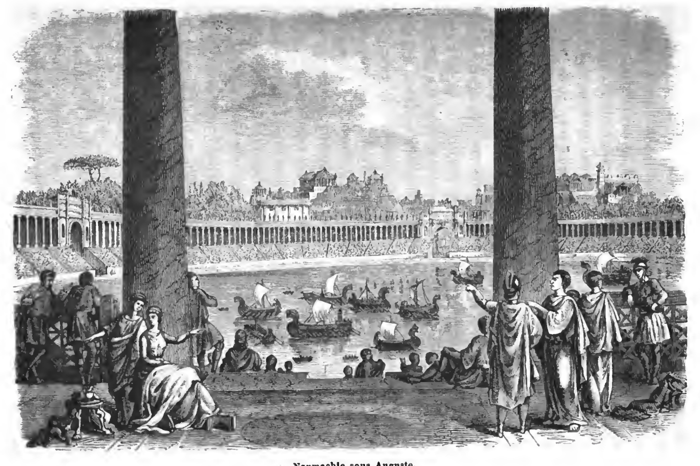
Claude.

onze ans. Quand Claude célébra la fin des travaux par une naumachie splendide de plus de cent galères, grâce aux passions soulevées, ce combat simulé devint une véritable bataille et fit verser des flots de sang humain.

La guerre éclata de toutes parts aux frontières. Les légions s'emparèrent de la Mauritanie, triomphèrent sur les bords du Rhin et en Asie. Le brave Aulus Plantius passa en Bretagne, à la tête de forces nombreuses, et sut se frayer, les armes à la main, un passage sanglant à travers des marais impraticables et d'épaisses forêts. Mais, arrivé sur les bords de la Tamise, il essuya des pertes considérables et implora des secours. L'empereur accourut lui-même, à la tête de nombreux renforts, et remporta une éclatante victoire, mais ne passa que quatorze jours sous ce ciel inhospitalier, et s'empressa de retourner à Rome célèbrer son triomphe.

L'infâme Messaline, profitant de l'absence de son faible époux, remplit Rome tout entière du bruit de ses débordements. Ses amants se succédaient, ses ennemis périssaient sous la hache des bourreaux ou le poison versé par un agent secret, les riches devaient lui livrer leur or, ou succomber à sa fureur. Polybe fut sa plus illustre victime; Pallas et Narcisse, menacés, conjurèrent sa ruine. Le célèbre pantomime Mnester, son amant, vivait dans le palais même de l'empereur; l'élégant et beau Silius lui succéda dans les faveurs de l'impératrice, et celle-ci eut l'audace de célébrer son mariage avec lui en l'absence de Claude.

Déguisée en bacchante, les cheveux flottants et couronnée de lierre, elle se rendit dans la campagne de Rome. Un des convives est monté sur un arbre, et, pendant que les cérémonies des vendanges s'accomplissent, répond aux questions de ses compagnons par cette parole prophétique : Une affreuse tempête s'élève d'Ostie. Bientôt la rumeur vague et incertaine se transforme en une affreuse



Naumachie sous Auguste.

réalité, Silius se réfugie à Rome, les centurions saisissent un grand nombre de coupables; Messaline, éperdue, se jette dans un tombereau d'immondices, et nulle part, dit Tacite (Annales XI, 32), n'éclata la commisération, tant la turpitude de ses forfaits l'emportait sur la pitié. Lâche en présence de la mort, Messaline périt de la main du centurion Mnester, et, touchant témoignage de la noblesse inhérente à la nature humaine jusque dans sa dégradation, sa mère, qui avait vécu loin d'elle pendant sa vie, l'assista à ses derniers moments. Claude vida cette nuit-là quelques coupes de vin pour noyer sa tristesse et ne demanda aucun détail.

L'empereur, accoutumé à se laisser diriger par une femme, ne pouvait supporter la solitude; aussi Pallas, en lui présentant sa nièce Agrippine, fille de Germanicus, obtint-il un succès d'autant plus décisif que le faible monarque était depuis longtemps séduit par la beauté de la jeune femme. Ce choix lui fut funeste. Bien qu'Agrippine sût dissimuler son affreux caractère sous le voile de la décence, son orgueil effréné, son ambition aveugle entraînèrent l'empire dans un abîme de misères. Assise à côté de son époux, elle recevait les hommages des ambassadeurs étrangers, les accueillant souvent avec arrogance. Pour assurer dans l'avenir son influence, elle travailla à ménager à son fils d'un premier lit, Domitius Néron, la succession au trône. Son époux céda à ses vœux, accorda à son fils la main de sa fille Octavie, et livra sans défense à une marâtre son jeune fils Britannicus. Agrippine donna à son fils le sage Sénèque pour précepteur, le brave Burrhus Afranius pour préfet du prétoire. Il ne restait plus qu'à se débarrasser du vieux monarque; Agrippine ne recula pas devant le meurtre.



La Rome impériale.

V.

NÉRON.

(Né en 37, année de la mort de Tibère.)

Cette femme astucieuse avait réalisé le but suprême de son ambition, et se trouvait la première dans l'État, à la tête des affaires. Au moment où elle allait franchir le dernier pas, un obstacle redoutable avait semblé devoir se dresser sous ses pas. Dans une rencontre fortuite, Claude avait serré affectueusement dans ses bras son fils Britannicus; quelques jours après il rédigea à son insu son testament, et le tout-puissant Narcisse osa braver en face l'impératrice et conjurer le jeune prince de défendre ses droits. Menacée par une cabale puissante, Agrippine employa le remède suprême et ne recula pas devant le crime. L'infâme

empoisonneuse Locuste prépara, sur sa demande, un plat de champignons. L'empereur, en ayant goûté, perdit bientôt la vue et l'ouïe, et le médecin Xénophon, sous prétexte de le secourir, lui porta le dernier coup.

Le bruit de la mort de Claude n'avait pas encore transpiré dans Rome, quand parut sur le seuil du palais, revêtu de la pourpre impériale, Domitius, surnommé depuis son adoption Néron Claude, jeune homme de dix-sept ans, florissant de vigueur et de santé. La cohorte prétorienne de garde au palais le proclama empereur; le camp suivit son exemple, le sénat, intimidé, n'osa pas protester, et le peuple, gagné par des largesses et des fêtes, applaudit à l'avénement du nouveau souverain. Grâce aux philosophiques harangues de Sénèque, le sénat et le peuple crurent l'âge d'or revenu; Agrippine, elle aussi, compta sur une longue suite d'années de domination et de puissance. Elle débuta par l'empoisonnement du proconsul Silanus et le supplice de Narcisse, voulut prendre part à toutes les affaires, reçut en audience solennelle les ambassadeurs étrangers, et ne recula pas devant les supplices pour affermir son autorité. Mais Burrhus, homme austère, et Sénèque, philosophe stoïcien, résolurent de l'éloigner des affaires et décidèrent le jeune prince à prendre en main les rênes du gouvernement. Sous leur administration, Rome, relevée de sa décadence, fit sentir son influence aux extrémités de l'empire. Bien que le sévère Burrhus nous semble plus digne de notre admiration que le riche et souple Sénèque, on ne saurait méconnaître l'influence littéraire et philosophique de ce dernier écrivain. On croirait, en parcourant certains de ses écrits, lire le début du discours de saint Paul à l'aréopage,


Néron.

avec des réminiscences d'Ésaïe embellies par le génie de Platon. „Quand vous voulez, dit-il, vous représenter Dieu, supposez-le sublime, aimable, doux et débonnaire dans sa majesté suprême; voyez en lui un ami qui toujours se tient près de vous, qui ne veut pas être honoré par de sanglants sacrifices, mais réclame un cœur pur et des principes vertueux. Il ne demande pas qu'on lui élève des temples de pierres, chacun doit lui dresser un autel dans son propre cœur."

On doit regretter que de semblables principes n'aient pu exercer aucune influence sur le cœur du prince, entre les mains duquel reposaient les destinées de millions de créatures. Ils venaient trop tard succéder à l'enseignement d'un danseur et d'un barbier. Néron apprit à danser, à chanter, à déclamer et à composer de mauvais vers, mais jamais il ne reçut d'instruction supérieure; il eut sous les yeux l'exemple des vices et des crimes de ses parents, il monta sur le trône à un âge où il eût eu besoin d'une sévère discipline. Aussi donna-t-il un libre essor à ses vices et, méprisant la noble Octavie, s'abandonna-t-il à l'amour d'Acté, la belle affranchie. Agrippine, irritée, accabla d'insultes la favorite et vit avec dépit son favori Pallas éloigné des affaires. Imprudente dans sa rage aveugle, elle menaça de se rendre avec Britannicus dans le camp des prétoriens; Néron fut irrité, une circonstance fortuite porta sa fureur au paroxysme; le timide Britannicus, forcé dans une orgie de chanter devant les amis de l'empereur, se plaignit en termes touchants de sa destinée et éveilla l'émotion générale. Sa mort fut dès lors résolue, et dans un festin solennel il tomba mort sous l'atteinte d'un poison subtil, que son frère lui-même lui avait versé.

A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait; et soudain
César prend le premier une coupe à la main:
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
« Ma main de cette coupe épanche les prémices,

« Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion,
« Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie,
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts,
Madame, la lumière à ses yeux est ravie;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez comme ce coup frappe tous les esprits:
La moitié s'épouvante et sort avec des cris:
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur le lit il demeure penché;
« Ce mal, dont vous craignez, dit-il, la violence,
« A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.

RACINE, *Britannicus*. Acte V, scène v.

Agrippine, qui reconnut dans cette mort soudaine le signe avant-coureur de sa propre perte, se rapprocha d'Octavie ; mais se vit bientôt elle-même menacée, car, remarque Tacite, ce Saint-Simon de l'empire romain, cet implacable et fin historien des crimes de son époque, de toutes les choses humaines rien n'est moins stable ni plus fragile que la renommée d'un pouvoir qui ne s'appuie pas sur ses propres forces. Burrhus s'opposa à une exécution sommaire. L'impératrice, sommée de se justifier, démontra victorieusement son innocence, mais ne put regagner le cœur de son fils, qui, abdiquant toute pudeur, parcourait de nuit les rues de Rome avec ses compagnons de débauche, insultant les citoyens paisibles et recevant lui-même plus d'un mauvais coup dans la mêlée.

Grâce à l'administration sévère de Burrhus, l'État ne souffrait pas encore des crimes de l'empereur; la justice était rendue avec sévérité et impartialité, la suppression des lois de sûreté générale avait ramené le calme dans les esprits, le recouvrement des impôts se faisait

avec équité, et Néron songea même un moment à établir la liberté absolue du commerce.

Mais l'heure de l'expiation allait sonner bientôt pour le jeune criminel, et sur la pente glissante du crime, il devait se laisser rapidement entraîner jusque dans l'abîme. Aussi changeant dans ses affections que dans ses plaisirs, il séduisit Poppéa Sabinia, femme d'Othon, son compagnon de plaisirs, et se laissa entièrement dominer par elle. Avide de pouvoir, elle accabla d'insultes Agrippine, et, reprochant à son amant sa faiblesse puérile, l'amena à projeter l'assassinat de sa mère. Pour mieux dissimuler son projet, il l'invita à un festin à Baies et dissipa ses alarmes par ses caresses et ses flatteries. Au moment du départ, il la pressa sur son sein, soit pour compléter sa perfidie, soit que le dernier aspect d'une mère qui allait périr jetât de l'hésitation dans cette âme malgré sa férocité.

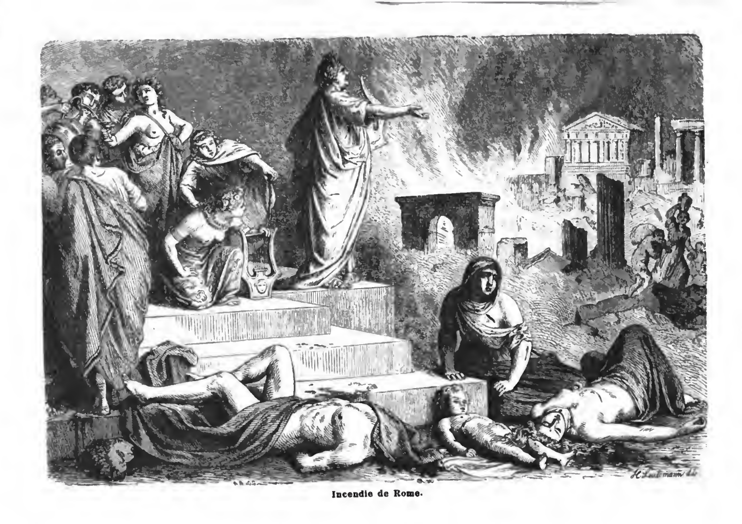
Nous renvoyons à Tacite ceux qui aiment un style pur, un jugement austère, un récit dramatique, une ardente flétrissure de toute tyrannie. Pour nous, comme pour le poëte tragique, l'espace nous presse d'arriver au dénoûment. Astucieuse et maîtresse d'elle-même jusqu'au dernier moment, Agrippine, au moment où le navire sombre sur une mer calme, garde le silence, car elle a deviné le crime, mais ne retarde que de quelques jours l'instant fatal et tombe sous le poignard des assassins. Les Euménides implacables s'attachent aux pas du nouvel Oreste, et font siffler leurs fouets de vipères aux oreilles du parricide. L'âme bourrelée de remords, Néron s'enfuit à Naples et se fait précéder à Rome d'une lettre de justification; mais ni les flatteries du sénat, ni l'accueil enthousiaste du peuple ne lui peuvent faire recouvrer le repos.

Vainement Néron chercha-t-il à s'étourdir par les jeux du cirque et les exercices dramatiques du théâtre, son agitation, son trouble, trahissaient sa maladie morale. Il se laissa aller aux plus étranges fan-

taisies et institua, en l'honneur de sa première barbe, la fête de la jeunesse, dans laquelle les personnages les plus importants de l'État étaient appelés à jouer un rôle. L'année suivante, à l'imitation des jeux olympiques, il établit les Néronéennes (62), fêtes gymnastiques et musicales. A la mort de Burrhus, les lois de lèse-majesté furent remises en vigueur; une meute de délateurs se déchaîna impunément contre les membres de la noblesse; Sénèque se vit éloigné des affaires et remplacé par l'infâme Tigellinus. Après avoir fait subir à Octavie un injuste et affreux supplice, le tyran célébra son mariage avec Poppée et sut se concilier la faveur populaire par d'immenses largesses.

L'année suivante, Rome fut plongée dans la consternation. Le 17 juillet 64, le feu éclata à l'improviste dans le vallon situé entre le Palatin et le Cœlius, dans le grand cirque, atteignit le marché aux huiles et ne tarda pas à prendre un immense accroissement. Rome tout entière disparut dans un océan de feu. Les maisons, les magasins, les temples, les basiliques, les œuvres d'art, devinrent la proie des flammes; le palais impérial lui-même ne fut pas épargné. Le fléau dévastateur exerça ses ravages pendant six jours et six nuits et reparut à plusieurs reprises après qu'on s'en croyait le maître. La vieille Rome fournissait de nouveaux aliments à l'incendie avec ses rues étroites et contournées en tous sens et ses maisons entassées. Néron, revenu d'Antium, fit construire en hâte des édifices pour la foule sans ressources et abaissa le prix du blé. Cependant le bruit se répandit qu'au moment où Rome brûlait, le monstre, couronné de fleurs, avait, sur la cithare, chanté la ruine de Troie et savouré le spectacle d'une immense infortune.

Les plus antiques, les plus précieux monuments de l'art avaient disparu. Néron promit des récompenses à ceux qui reconstruiraient leurs demeures dans un délai donné; ses architectes arrêtèrent le plan de la nouvelle Rome, la largeur des rues, la disposition des



Incendie de Rome.

quartiers, l'usage obligatoire de la pierre; le trésor public prit à sa charge les temples et les basiliques. Néron consacra des sommes prodigieuses à sa maison d'or, qui s'étendait depuis le Palatin jusqu'à l'Esquilin, embrassant dans son enceinte des jardins, des vignobles, des bosquets, des lacs, d'immenses colonnades. Au soleil couchant, les convives de l'empereur se rendaient dans le vestibule, au centre duquel s'élevait la statue gigantesque de l'empereur, en marbre de Paros. Ils se répandaient dans les salles, les portiques, aux murailles couvertes d'albâtre, de marbre et d'or, embellies par des statues, chefs-d'œuvre de la Grèce, et des bas-reliefs merveilleux. La merveille du palais était une longue galerie éclairée par la lueur discrète et mystérieuse de lampes d'albâtre recouvertes de légères gazes et dont les reflets argentés faisaient miroiter les mille facettes des diamants, les plaques étincelantes de marbre et les tables d'or. Les parfums les plus suaves de l'Orient embaumaient l'air de leurs aromes. Au fond, une porte secrète introduisait les convives enchantés dans la rotonde du triclinium, embellie par tous les charmes des sens et les séductions de l'art. La coupole imitait le ciel; le soleil, la lune, les étoiles y répandaient leur clarté voilée par de légers nuages. Sur les murailles, des panneaux mobiles déroulaient devant les regards séduits des paysages toujours nouveaux. Le maître du monde, couronné du laurier delphien, chantait d'une voix harmonieuse les jouissances de la vie en s'accompagnant de la lyre. La volupté, l'ivresse des vins délicats de l'Afrique, les séductions de beautés faciles faisaient oublier le passé et plongeaient dans une vague et délicieuse somnolence.

Ce luxe effréné porta le peuple affamé et misérable au désespoir; on ne craignit pas de répéter tout haut que Néron lui-même était l'incendiaire, et pour détourner les soupçons, le tyran ne craignit pas d'accuser les chrétiens. „Ces hommes odieux, dit Tacite, dont le chef était le Christ, livré au supplice sous Tibère, dont l'exécrable

superstition éclatait de nouveau dans Rome, affluent de toutes parts et trouvent pour partisans tout ce qui est infâme et dangereux[1]." Le jugement du sévère historien nous fait assez comprendre quels devaient être les préjugés d'une foule ignorante, et quelle réussite obtint la conduite perfide et habile de Néron. Sur son ordre les malheureux chrétiens subirent les plus affreuses tortures et moururent sous la dent des bêtes, ou enveloppés dans des robes enduites de poix, comme de vivants flambeaux. Le mécontentement ne faisait que grandir; Néron accablait d'impôts les provinces et les villes, livrait au pillage les sanctuaires et les musées. Poussés à bout, quelques hommes intrépides résolurent de se faire justice eux-mêmes et d'élever sur le trône impérial le sage et populaire Pison (65). La conjuration fut découverte, les principaux chefs périrent sous la hache du licteur; Sénèque lui-même dut s'ouvrir les veines. La mort de son précepteur arracha moins de larmes au tyran que la perte de sa chère Poppée, que d'un coup de pied il avait, dans un moment de mauvaise humeur, envoyée aux enfers, et qu'il éleva ensuite au rang des dieux.

Thraséas Pætus, parent d'Arria, l'homme le plus austère et le plus noble de son temps, mourut à la même époque. Disciple convaincu des stoïciens, il s'était distingué dans le sénat par la sagesse de ses conseils et sa lutte énergique contre le tyran. Plus d'un citoyen lui fut redevable de la vie, de l'honneur et de la liberté. Incapable de flatterie, il s'était retiré des affaires, mais son opposition silencieuse était encore redoutable et partout on le consultait sur sa manière de

1. Les historiens ne sont pas d'accord sur les origines de l'église de Rome. Plusieurs juifs de Rome, présents à Jérusalem pour les fêtes de Pâque, ont pu se laisser entraîner par la prédication de Jésus, et la persécution qui suivit la mort d'Étienne et chassa de Judée une foule de chrétiens, a pu amener leur établissement dans la capitale du monde. Les relations commerciales suffisent pour expliquer ce fait important, sans recourir au voyage possible, mais problématique, de saint Pierre à Rome. (*Le Traducteur.*)

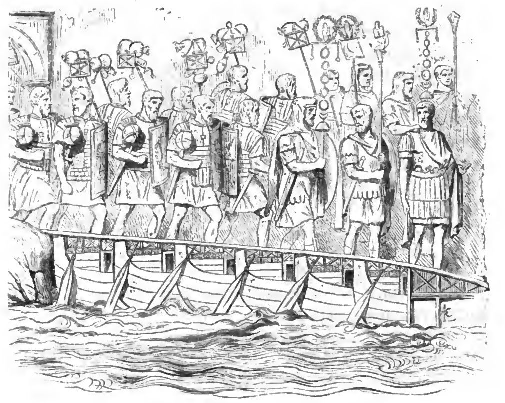
voir et son vote probable dans les circonstances graves. Accusé de haute trahison, il refusa de se défendre et reçut l'ordre de mourir dans une nombreuse réunion d'amis, auxquels il exposait ses vues sur l'essence de l'âme. Il conserva sa présence d'esprit jusqu'à la fin, et au moment où on lui ouvrait les veines : Jupiter ! s'écria-t-il, je t'offre cette libation suprême ! Pour effacer l'effet déplorable de son crime, Néron célébra par des jeux solennels l'investiture de Tiridate, roi d'Arménie (66).

67. Aspirant à la gloire de premier comédien du monde, et enivré par les flatteries des envoyés grecs, Néron résolut de parcourir un pays seul digne de l'apprécier, et ordonna contre tous les usages la célébration des jeux olympiens, pythiens et isthmiques dans la même année. Proclamé vainqueur, il dépensa des sommes énormes et vit le mécontentement gagner jusqu'à l'armée, en présence des exactions et des meurtres de son favori Hélius. Aveuglé par ses succès littéraires, Néron ne remarqua pas l'agitation sourde et fiévreuse d'une foule exaspérée par le renchérissement du blé. Bientôt l'orage éclata terrible, inévitable; Julius Vindex, gouverneur des Gaules, général habile et entreprenant, leva l'étendard de la révolte et proclama empereur le gouverneur d'Espagne, Sulpicius Galba. Les légions de l'armée du Rhin le mirent à mort après l'avoir vaincu en plusieurs rencontres. Mais l'impulsion était donnée, et tous les gouverneurs des provinces se prononcèrent l'un après l'autre pour Galba.

Plein de mépris pour les rebelles, Néron se laissa bientôt aller aux plus lâches terreurs, aux plus affreuses incertitudes. Abandonné des prétoriens, il voit son palais désert et reste seul avec ses remords et les ombres vengeresses de sa mère, de sa femme, de son précepteur, de ces chrétiens, de ces hommes de bien, qu'il a sacrifiés à ses vices. Sur le conseil de l'affranchi Phaon, il se déguise et cherche un asile dans sa villa. Mais sur la route une tempête affreuse éclate sur la tête de cet

ennemi des dieux et des hommes; au loin, se joignent aux éclats de la tempête les cris de joie des prétoriens qui viennent de se prononcer pour Galba. Un cavalier accoste les fugitifs et leur apprend que la tête de Néron est mise à prix. Épouvanté, le tyran se glisse par une ouverture de la muraille dans la maison de son affranchi. Après une nuit d'angoisses, il entend au point du jour le galop des cavaliers envoyés à sa poursuite par le sénat. Épouvanté, hagard, le misérable se frappe d'une main vacillante et est achevé par la main d'un esclave (68). En lui finit l'illustre race Julia.





Passage d'un fleuve par une légion romaine.

VI.

GALBA, OTHON, VITELLIUS.

La race Julia n'avait dû sa grande fortune ni au peuple, ni à l'État, ni à l'antiquité de sa généalogie, mais à ses talents politiques et militaires. Aussi l'empire n'avait-il aucune base solide, et la succession ne dépendait-elle que du caprice des souverains régnants ou de la volonté de l'armée. Cet état illégal et violent survécut à la race des Jules. Sulpicius Galba ne monta sur le trône qu'avec l'assentiment du sénat, mais c'était là une forme vaine et dérisoire; l'armée se serait

parfaitement bien passée du consentement des sénateurs. L'illustre vieillard de 73 ans fit son entrée dans Rome, résolu de consacrer les derniers moments de sa vie au rétablissement de l'ordre légal. Il maintint dans l'armée la plus austère discipline, l'économie la plus sévère, décima une légion révoltée et fit tomber sous la hache du licteur la tête du préfet des prétoriens. Les soldats ne reçurent plus de largesses, le peuple se vit privé de fêtes et de jeux, et le mécontentement général se changea bientôt en révolte ouverte. L'armée du Rhin proclama empereur Vitellius, son général, et le débauché Othon, furieux de voir Galba fixer son choix sur Pison Licinianus, jeune homme d'une illustre famille et de mœurs irréprochables, se fit proclamer imperator par les prétoriens et donna l'ordre d'assassiner Galba et son héritier présomptif.

Après de sanglantes proscriptions, Othon, couvert de sang et salué par les viles acclamations d'un sénat mercenaire, gravit le Capitole en marchant sur les nombreux cadavres de ses adversaires. Ses premières mesures semblaient promettre à l'empire d'heureux jours; mais déjà les légions du Rhin s'avançaient à marches forcées. Othon se contenta de leur opposer l'armée d'Italie, et, vaincu dans les plaines de Bédriac près de Crémone, se tua de sa propre main.

Vitellius, dont le père s'était autrefois couvert de gloire dans les guerres contre les Parthes, était célèbre par son incroyable voracité. Retenu à Lyon, Crémone et Bologne par des festins splendides, il ne vit dans son avénement au trône qu'une occasion favorable de déployer et de satisfaire les étranges capacités de son estomac. On dut construire des cuisines spéciales pour son usage personnel. Il surnomma bouclier de Minerve un plat énorme rempli de faisans, de cervelles de paons, de langues de flamants, de lait de murènes, de raretés expédiées à grands frais d'Asie; chaque jour il faisait cinq repas. Il se ménageait des invitations, chez les plus riches personnages, à des

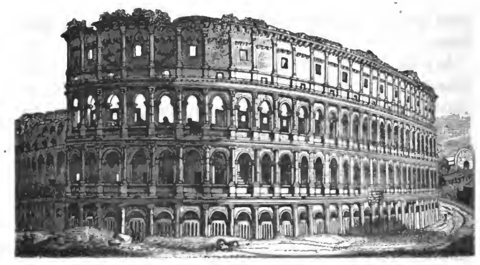


PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS A ROME.

repas qui ne devaient pas coûter moins de soixante-quinze mille francs.

La population de Rome supportait sans murmurer les excès de ce glouton, mais les légions indignées se soulevèrent. L'armée d'Égypte donna l'exemple et proclama empereur Vespasien, alors absorbé par la guerre des Juifs. Les armées de Palestine, de Pannonie, du Danube, l'acclamèrent et, taillant en pièces les hordes indisciplinées de Vitellius, s'avancèrent à marches forcées sur Rome, administrée par Flavius Sabinus, frère de Vespasien. Vitellius, troublé dans sa digestion, voulut négocier, mais succomba devant les excès de ses partisans, qui, maîtres du Capitole par surprise, égorgèrent Sabinus sur les ruines fumantes du temple de Jupiter. La lutte s'engagea sanglante, ardente, dans les rues mêmes de Rome, dont la populace, enthousiasmée, assistait palpitante à cette bataille grandiose de gladiateurs. Les partisans de Vitellius succombèrent; Vitellius, tiré du trou dans lequel il s'était caché, attaché sur un mulet comme une bête de somme, fut assommé après avoir subi mille outrages. Son cadavre fut jeté dans le Tibre avec ceux d'un grand nombre de ses partisans. Retenu en Égypte, Vespasien chargea Mucien de rétablir l'ordre, mais son arrivée put seule mettre fin à des scènes affreuses de carnage.


Vespasien.



Le Colisée.

DIX-HUITIÈME SECTION.

LES FLAVIENS.

I.

VESPASIEN.

Dans les régions montagneuses du pays des Sabins, que le Vélin arrose de ses eaux écumantes, contrées à l'air âpre et vif, s'était établie depuis longtemps la famille Flavia. C'est non loin de l'antique Réate que naquit Titus Flavius Vespasien. Élevé sous la surveillance sévère de ses parents et de sa grand'mère Tertulla, le jeune homme, vigoureux et énergique, se distingua de bonne heure dans les guerres contre les Thraces. Il fit la campagne de Bretagne et se couvrit de gloire au milieu des plus grands dangers. Gouverneur d'Afrique, il administra

la province avec prudence et se montra inaccessible à la corruption. En récompense de ses services, Néron lui donna le commandement de l'armée de Palestine. Le peuple d'Israël, croyant les jours prédits par ses prophètes sur le point de se réaliser, s'était soulevé moins par haine de l'oppression que par fanatisme, et se disposait à acclamer le



Prêtres et lévites.

Messie guerrier qui devait le conduire à la conquête du monde. Les Romains méprisaient du reste, comme l'atteste Tacite, ce peuple fanatique, superstitieux, usurier. Les Juifs, établis à Alexandrie, centre de leur activité intellectuelle, et dans les provinces de Syrie, se virent en butte à d'odieuses persécutions. Florus livra la malheureuse Judée

à un pillage systématique; toutes ces causes réunies amenèrent une insurrection formidable, soutenue par un patriotisme ardent et un fanatisme aveugle.

Le clergé prit part à l'insurrection; quelques cohortes isolées succombèrent sous les coups des révoltés. Le gouverneur de Syrie, accouru à la tête de troupes considérables, se vit repoussé avec perte. Soutenus par le désespoir, les Juifs forgèrent des armes et fortifièrent la ville; mais l'heure suprême prédite par le Fils de l'Homme allait sonner : instruments de la Providence, Vespasien et Titus accouraient à la tête de forces considérables. Après trois ans de luttes acharnées à travers les gorges de la Palestine, Vespasien, arrivé en vue de Jérusalem, se vit appelé sur le trône et, laissant à son fils Titus le soin de terminer la guerre, se rendit à Rome pour prendre en main les rênes du gouvernement.

A peine arrivé, cet homme énergique travailla avec une main de fer à rétablir l'ordre et le repos. Les prétoriens se virent décimés et contraints de se soumettre à la même discipline que les légions de Syrie; la populace de Rome n'osa plus murmurer et se plaindre. Vespasien, habitué dans sa vie de soldat à mépriser le péril, osa s'aventurer seul au milieu des mécontentements et des murmures et se concilia bientôt l'affection générale par sa franchise, sa bonhomie et sa bienveillance. Accessible à tous les citoyens, il abolit toutes les lois de sûreté générale, et rendit à Rome étonnée le calme et la sécurité. Les provinces, affranchies après tant d'années du joug écrasant des gouverneurs, supportèrent sans murmurer de fortes contributions. Les liens entre les provinces et Rome furent resserrés par l'introduction, dans le sénat et l'ordre des chevaliers, des riches propriétaires. Simple et modeste dans sa vie privée, l'empereur n'eut que du mépris pour une vie molle et facile; on le vit accabler de son dédain les stoïciens, ces idéologues amis de la liberté, et les cyniques, ces im-

purs adorateurs de la matière. Sa haine de toute philosophie l'entraîna à des mesures injustes et lui arracha la mort de l'illustre Helvidius Priscus, l'exil du cynique Démétrius, penseur remarquable et précepteur de Titus. L'économie de l'empereur avait de grandes analogies avec l'avarice; il éleva sans motif le taux des impôts, vendit les charges et les emplois, laissa longtemps en place les magistrats concussionnaires, pour mieux les pressurer plus tard. Nous devons dire à son honneur qu'il avait à réparer les folles dépenses de ses prédécesseurs, à relever la majesté de l'empire. Comme Tibère, il sut faire largement les dépenses utiles et nécessaires; providence des affligés, il fit construire des asiles pour les pauvres, des greniers à blé pour les temps de disette; Rome lui dut ses monuments les plus importants : le Capitole restauré, le temple de la Paix, l'admirable Colisée.

La guerre éclata bientôt sur toutes les frontières. Le fils de l'empereur, Titus, parut devant Jérusalem à la tête de 70,000 hommes. Il lui eût volontiers épargné les horreurs d'un assaut auxquelles répugnait son âme douce et aimante. Elle était belle encore et imposante, la patrie du pur théisme, le berceau des destinées religieuses de l'humanité, couronnée de collines, défendue par de profonds ravins, à l'est par la vallée de Josaphat, au fond de laquelle coule le Cédron, au sud et à l'ouest par la gorge affreuse de la Géhenne! Sur la haute colline de Moria s'élevait le Temple; au nord la citadelle, à l'ouest Golgotha, le Calvaire et le palais d'Hérode. Du côté de l'orient, le Jardin des Oliviers étalait ses ombres centenaires; les lieux chers à la foi naissante se succédaient : Gethsémané, le théâtre de l'agonie du Maître; Bethphagé et Béthanie, perdues dans l'aimable verdure des oliviers, des figuiers et des vignes. Jérusalem n'est accessible à l'ennemi que du côté du nord; les légions s'y établirent solidement. La ville elle-même était en proie aux divisions intestines, et en présence

de l'ennemi, au moment où les catapultes et les béliers battaient en brèche les murailles, les partis hostiles se livraient de sanglantes batailles dans les rues de la ville infortunée. Les Romains, maîtres de la première et de la seconde enceinte, se virent repoussés avec perte de l'intérieur de la cité; une populace fanatisée fit périr leurs parlementaires et mit le feu aux machines de siége. Las de massacres inutiles, Titus investit rigoureusement la ville, laissant à la famine et à la peste le soin d'achever l'œuvre de destruction. Des scènes affreuses désolèrent Jérusalem; une populace affamée se reput de cadavres, des mères tuèrent leurs enfants, les faux prophètes, espérant à la dernière heure des prodiges et des miracles, égorgèrent quiconque osa parler de capitulation. Mais l'heure suprême allait sonner : les légions, après des prodiges de valeur, s'emparèrent de la citadelle d'Acra et attaquèrent de trois côtés le Temple. Irrités d'une résistance opiniâtre, d'une guerre épouvantable, des fatigues incessantes d'un siége meurtrier, quelques soldats mirent le feu au sanctuaire, dont les coupoles fumantes écrasèrent dans leur chute des milliers de victimes. Ce ne fut qu'au prix des plus grands dangers que l'on put sauver les vases sacrés et les candélabres d'or pour le triomphe de Titus. La ville fut rasée, sa population réduite en esclavage; le pays désolé et désert n'offrait plus que des ruines; un million d'hommes avaient péri. Titus fit son entrée triomphale dans Rome aux acclamations d'une foule enthousiaste (70).

Vainqueurs en Orient d'une nationalité expirante, les Romains eurent à lutter, sous le climat glacé du Nord, contre une race énergique et vigoureuse. Les Bataves, alliés des Chattes, établis dans les contrées marécageuses situées entre le confluent de la Meuse et du Rhin et l'Océan, se virent contraints par Vitellius de fournir des troupes auxiliaires, et blessés dans leur orgueil, s'insurgèrent de concert avec les Frisons, prirent d'assaut tous les châteaux forts bâtis

sur leur territoire et appelèrent les Germains à partager leur gloire et à mourir pour leur liberté. Velléda, célèbre prophétesse, qui, cachée aux regards de ses compatriotes pour leur inspirer plus de vénération, leur révélait dans des oracles obscurs la volonté des dieux, se prononça en faveur de l'insurrection et détermina l'élite de la jeunesse germaine à franchir le Rhin.

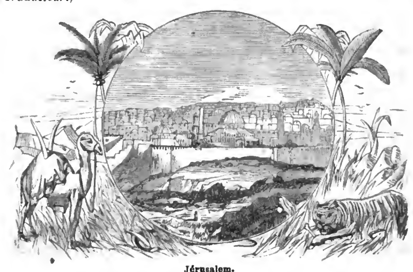
A la tête du mouvement se trouvait un homme qui joignait à l'enthousiasme d'un patriote les talents d'un homme de guerre et le sang-froid d'un politique : Claudius Civilis, général des troupes bataves auxiliaires au service de Rome, longtemps retenu en prison pour insubordination et ennemi déclaré de toute tyrannie. A un signal donné par lui, les cohortes bataves reprirent le chemin de la patrie et défirent près de Bonn les troupes romaines qui leur barraient le passage. Après plusieurs rencontres heureuses, il mit le siége devant Castra-Vetera, gagna à sa cause les Trévères et étendit ses opérations jusqu'à Mayence. A son exemple, la Gaule montra des dispositions de révolte; à la tête du mouvement se trouvait Julius Sabinus, d'une noble famille et qui possédait dans le pays une grande influence. Malheureusement les Séquanais se prononcèrent contre lui, le poursuivirent jusque dans sa retraite et mirent le feu à la villa dans laquelle il s'était réfugié avec sa famille. On le croyait mort, mais il avait eu le temps de gagner la montagne et il put vivre inconnu et ignoré dans une caverne profonde, soutenu et consolé par sa noble compagne Éponine. Fidèle et dévouée dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, elle vécut neuf ans dans la retraite, et, aimante jusqu'à la fin, partagea la mort de son époux après avoir vainement tenté de fléchir l'âme dure et impitoyable de l'empereur.

Vespasien résolut d'en finir promptement avec les Bataves insurgés et confia la direction des opérations à un général distingué, Céréalis, auquel il donna quatre légions. Après une longue suite d'engagements

sanglants et indécis, il réussit à s'emparer de la capitale des Trévères, mais, surpris par une brusque attaque de Civilis, ne réussit qu'après les plus grands efforts à arrêter la fuite de ses soldats; la retraite des auxiliaires germains lui permit de reprendre l'offensive, et, après la prise de Cologne, de pénétrer sur le territoire batave. Vaincus par la force des armes, les Bataves se virent soutenus par les éléments: entouré d'eau, assailli par des pluies torrentielles, Céréalis, pour éviter le sort de Varus, dut reconnaître l'indépendance des Bataves et s'estimer heureux de pouvoir s'éloigner après avoir conclu une paix honorable[1].

Vespasien avait, pendant dix années, tenu d'une main ferme les rênes de l'État. Malade pour la première fois de sa vie, et sentant sa fin approcher, il se leva malgré la défense des médecins, en prononçant ces paroles mémorables: „L'empereur doit mourir debout“. Quelques instants après, il expirait dans sa soixante et douzième année (79).

1. Nous mettons ici en note une de ces effusions de patriotisme dont l'Allemagne est si prodigue. L'estimable auteur, après avoir rapproché Civilis des princes d'Orange, regrette de voir les Hollandais vivre en dehors de la confédération, et refuser de se jeter dans les bras des Bismarck et des Moltke. *Non erat hic locus.* (*Le Traducteur.*)



Jérusalem.

II.

TITUS.

Vespasien, encore obscur, avait eu de sa femme Domitilla un fils dont la beauté excitait l'admiration générale. Nature énergique, joyeuse, franche, il déploya de bonne heure un esprit souple et ouvert, un cœur généreux et sympathique. La destinée, si sévère envers l'empire déchu, semblait lui réserver en la personne de ce jeune homme quelques jours de paix et de bonheur. Compagnon de jeux du jeune Britannicus, il n'échappa que par hasard à sa triste destinée. Ce héros, ce nouveau Marcellus, était Titus Flavius Vespasianus, dans lequel les Romains, fidèles aux souvenirs de leur histoire, se plaisaient à reconnaître quelques traits de Germanicus. Titus accompagna son père dans toutes ses campagnes; en Bretagne, il dégagea, au péril de sa vie, le lieutenant de son père, entouré par la cavalerie ennemie. La campagne de Palestine le couvrit de gloire, l'armée enthousiaste le proclama empereur, mais ne put lui faire oublier ses devoirs. Vespasien, reconnaissant, l'initia aux affaires de l'empire, le chargea de défendre devant le sénat plusieurs mesures importantes, le nomma tribun, consul, préfet des prétoriens.

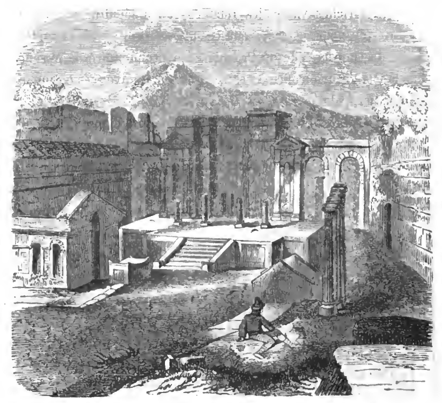
La prospérité faillit devenir funeste au jeune prince. Il s'entoura de courtisans et de flatteurs, compagnons de ses débauches, et vécut dans l'intimité de la belle Bérénice, princesse juive, au grand scandale des Romains. Ses espions, répandus dans les théâtres et les lieux publics, lui révélaient les dispositions secrètes de la foule; Cœcina, personnage illustre, périt victime de leurs dénonciations. Rome, effrayée, attendait un second Néron: l'avénement du nouvel empereur dissipa ses alarmes. La grandeur de la responsabilité lui inspira la noble pensée de consacrer toutes ses forces au bonheur et à la prospérité de ses sujets.

Ce principe, si étranger à la plupart des souverains, inspira toute

sa conduite et il ne s'en laissa détourner ni par l'ingratitude, ni par la trahison. La clémence d'Auguste fut la règle constante de sa vie et son règne fut pur d'exécutions politiques. Son propre frère Domitien avait conspiré contre lui, il lui pardonna et chercha, mais en vain, à le ramener à de meilleurs sentiments. Le sénat posséda sous son administration une grande influence et put ne voir en lui que son premier magistrat. Accessible à tous, sympathique, il consola plus d'une infortune par une simple parole généreuse et mérita le nom d'amour et de délices du genre humain. Il se signala par des actes d'utilité publique plus dignes de mémoire que les victoires éclatantes, institua d'immenses bains publics et gratuits. Sa bienfaisance fut bientôt appelée à se déployer sur un immense théâtre. Dans un incendie affreux, suivi d'une peste meurtrière qui dépeupla Rome, il visita lui-même les malades, et prodigua aux affligés ses soins affectueux. Quelque temps auparavant, la Campanie tout entière avait été désolée par une éruption affreuse du Vésuve, qui mérite d'arrêter notre attention.



Titus.

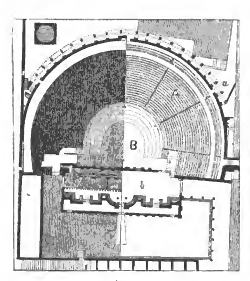


Ruines du temple d'Isis à Pompéi et ruines du théâtre à l'arrière-plan.

Pompéi.

Pour bien comprendre cette tragédie sinistre, accompagnons sur la voie Appienne ce riche Romain qui se rend à sa villa de Campanie, entouré de ses coureurs, de ses cuisiniers, de nombreux esclaves et d'une escorte armée. Après avoir traversé les célèbres vignobles de Falerne, nous faisons halte à Capoue, et après quelques heures de repos, prenons la direction de Pompéi sur la voie Campanienne, en passant par Pouzzoles, Naples et Herculanum. Des deux côtés de la route se succèdent sans interruption les villages, les

métairies, les riches villas, les temples et les sépultures monumentales. Le voyageur charmé laisse sur sa droite les romantiques paysages du Gaurus, l'île de Procida et le promontoire de Misène : à sa gauche, le Vésuve s'offre à ses regards séduits avec ses bosquets de pins, d'oliviers, de myrtes, et ses vignes verdoyantes, qui s'élèvent jusqu'à son sommet. Plus loin encore, il descend dans une plaine riante et ondulée, que le golfe enchanteur de Naples baigne de ses eaux limpides et qui s'élève en pentes insensibles jusqu'aux cimes abruptes des Abruzzes. La nature volcanique du sol nous révèle l'approche de Pompéi. Une partie de la muraille d'enceinte a disparu. Arrivés par le sud, nous nous trouvons en présence d'une tour carrée entourée de bâtiments : la caserne des gladiateurs. Quelques pas plus loin, sur un sol plus élevé, s'offre au voyageur le forum triangulaire, dont un portique de huit colonnes d'ordre ionique décore les abords. Deux côtés du triangle sont formés par une double colonnade d'ordre dorique ; le troisième côté, entièrement dégagé, permet de contempler sans obstacle le panorama enchanteur des campagnes et de la mer. Au centre, se dressent les ruines d'un vieux temple grec, détruit dans l'antiquité par un violent tremblement de terre. Au côté le plus important du Forum, qui touche à la vieille ville, se trouvent adossées plusieurs portes, dont deux conduisent à l'amphithéâtre.



Plan du théâtre de Pompéi.

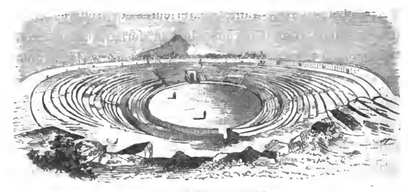
Le théâtre de Pompéi réunit plusieurs des caractères de l'archi-

tecture grecque et romaine. Il forme un demi-cercle prolongé : la scène (*proscenium*), sans avoir l'étendue de nos scènes modernes, offre un grand développement en profondeur, et représente au fond, comme décor, la façade d'un palais royal. Devant la scène, se trouve l'orchestre (B), notre parterre, consacré par les Grecs aux évolutions des chœurs et réservé par les Romains, chez lesquels les chœurs avaient moins de valeur, aux personnages importants. Mais comme l'on représentait quelquefois des pièces grecques, on avait réservé aux chœurs un espace assez restreint. Les siéges des spectateurs s'élevaient (A) en amphithéâtre, partagé en trois catégories par des corridors concentriques, parallèles aux murailles extérieures et séparés en loges, surnommées *cunei* (coins), à cause de leur forme, par des escaliers de dégagement à rayons aboutissant tous au centre (B), l'orchestre. Un des côtés du théâtre s'appuie sur une colline dont la pierre a fourni les matériaux des siéges. Pour se préserver des ardeurs du soleil, les Campaniens avaient imaginé une toile mobile qui recouvrait tout le théâtre et le défendait contre la grande chaleur du jour. Des tuyaux ménagés avec art conduisaient jusqu'au sommet de l'eau parfumée qui retombait en pluie fine sur les spectateurs. Ce théâtre pouvait contenir 5,000 spectateurs. Le petit théâtre ou *odeum* avait un toit permanent; il était réservé aux séances musicales. Voisin du grand théâtre, se trouve le temple d'Isis, dont le portique est formé par six colonnes d'ordre corinthien[1].

En continuant à nous avancer le long de la rue principale, nous nous trouvons en présence d'une vaste arène à l'est de la muraille : l'amphithéâtre, bâtiment vaste et imposant, dont la partie inférieure est

1. Ceux qui voudront avoir une peinture vivante des mœurs de l'époque et de cette grande catastrophe, s'ils ne peuvent consulter les ouvrages spéciaux italiens, devront lire le remarquable roman de sir Edw. Bulwer Lytton, intitulé : *les Derniers Jours de Pompéi.* (*Le Traducteur.*)

recouverte de lave. La muraille intérieure de l'arène est divisée en compartiments qui offrent aux regards une succession heureuse et variée d'hermès couronnés de fleurs, de fruits, de combats de gladiateurs. L'extérieur de l'édifice forme deux arcades superposées, séparées par une galerie circulaire. Au nord de l'amphithéâtre, se trouve le marché aux bestiaux, place carrée qui n'offre rien de remarquable. Tout près, est le palais de Julia Félix, personne que l'on peut considérer comme ayant possédé une grande fortune, puisqu'on lit sur la muraille : Julia Félix offre en loyer un bain, 900 magasins, pièces et



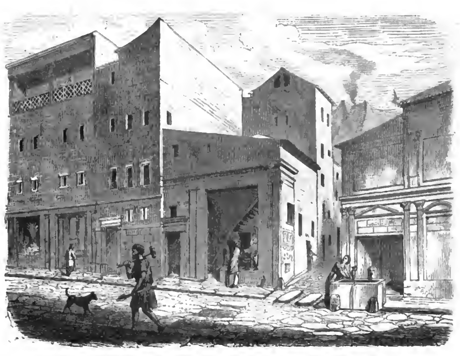
L'amphithéâtre de Pompéi.

boutiques, pour une période de cinq années à partir du 20 août; ceux qui ne connaissent pas le propriétaire, peuvent s'adresser à l'édile Varus.

A travers un dédale de petites rues, nous prenons la direction du Forum et nous nous trouvons dans la rue des Orfévres. Toutes les rues sont propres et bien tenues; au milieu un pavé de laves, de chaque côté des ruisseaux et des trottoirs. Les maisons ne présentent rien de bien agréable à la vue, n'ayant sur la rue que leurs portes d'entrée et quelques fenêtres irrégulières. Mais, en compensation, les temples et les monuments publics nous offrent les plus beaux spécimens de l'archi-

tecture antique. La rue des Orfévres nous conduit dans l'*Eumachia*, bourse des tanneurs et des corroyeurs, et qui doit son nom à une riche et généreuse Pompéienne, ainsi que le constate l'inscription au pied de sa statue.

Un portique de cinquante-huit colonnes entoure un espace ouvert, la muraille du fond contient dans une niche ovale la statue de la



Rue de Pompéi.

Concorde; la muraille voisine de la rue des Orfévres est divisée par des colonnes saillantes en compartiments servant aux annonces; on y peut lire encore : La troupe des gladiateurs de Cérius doit combattre à Pompéi le 31 mai. Une chasse sera courue dans l'arène, — la toile sera dressée. — Voyageur, en traversant d'ici jusqu'à la douzième tour, là Servius, fils de Publius, tient auberge, *Vale.*

On a trouvé, près du Forum, un billet de théâtre ainsi conçu :

CAV. II.
CVN. III.
GRAD. VIII.
Casnia
Plauti.

2e travée, 3e coin, 8e gradin. *Casnia*, comédie de Plaute.

Plus loin, à l'est du Forum, se trouvent la chapelle de Quirinus; le *Senaculum,* lieu de réunion des décurions, salle carrée aux murailles recouvertes de plaques de marbre. A l'encoignure du Forum s'élève le Panthéon, dont la façade servait de logement aux changeurs. Ses deux portes d'entrée sont séparées par une double colonne corinthienne et une statue de Jupiter. Au portique large et couvert, succède une cour ouverte, au centre de laquelle s'élève la coupole de bois soutenue par douze piliers de pierre. Non loin du Forum, se dresse le temple de Vénus, le plus grand comme le plus beau des sanctuaires de Pompéi. Son parvis constitue un carré d'environ cent pieds, environné d'un portique formé de superbes colonnes. Dans le centre est le temple, autrefois orné d'un magnifique péristyle de six colonnes de front et élevé de huit pieds au-dessus du terrain. On y monte par un escalier de quinze marches de marbre. Au fond de la cour, dit le savant Denon, se trouve une peinture inestimable : Silène et Bacchus; celui-ci tient dans ses mains un thyrse et un vase et Silène lui apprend à jouer de la lyre.

Après avoir franchi, au nord du Forum, un magnifique arc de triomphe aux vastes proportions, le touriste se trouve sous un large portique composé de deux colonnades superposées, d'ordre dorique et ionien. Du même côté, s'élève le temple de Jupiter, dont le portique extérieur est soutenu par douze colonnes. De la plate-forme du portique l'œil charmé découvre la campagne, la mer bleuâtre, et à l'horizon, le sinistre rocher de Caprée.



Tome IV.

Strasbourg, Imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

RUINE DE POMPÉI.

Dans la direction du nord, nous nous trouvons, dans la rue de la Fortune, en présence des bains publics; nous nous contentons d'y jeter en passant un coup d'œil, nous réservant de parler en détail des bains de la capitale. Nous avons déjà étudié la maison de Pansa, elle a pour voisine la célèbre maison du Faune, qui renferme deux atrium, de nombreuses salles et un péristyle commun. Les mosaïques dont sont pavés les appartements représentent des poissons, des coquillages, des génies montés sur des panthères. L'exèdre contient le chef-d'œuvre des mosaïques antiques : la bataille d'Alexandre. Alexandre, emporté par l'ardeur de l'action, renverse tout sur son passage; un général perse qui veut arrêter son élan, tombe sous son cheval, frappé d'un coup mortel. Malgré le péril qui le menace, Darius jette sur son fidèle ami un regard plein de tristesse; plongé dans ses pensées, il ne semble point songer à sa propre sûreté.

La maison de Salluste, nommée aussi d'Actéon, à cause d'une peinture qu'on y a découverte, est une des plus grandes de la voie Domitienne[1]. A gauche de la porte d'entrée est une boutique, dans laquelle on a trouvé des fours, des tables, six fourneaux et des vases renfermant de l'huile, du poisson salé, du vin. Le cavædium contient un impluvium dans lequel on a découvert une belle biche en bronze jetant de l'eau dans une coupe de marbre grec. A cheval sur cette biche était un jeune hercule. On y a retrouvé plusieurs squelettes de femmes chargés de bracelets d'or. Le jardin du fond renferme sur ses murailles de gracieuses peintures : Actéon puni, Mars et Vénus. Dans l'ouvrage d'Audot sont reproduites plusieurs de ces peintures antiques, aussi légères et gracieuses que voluptueuses et séduisantes.

Le faubourg Auguste-Félix, sur la route d'Herculanum, constitue la

1. Nous empruntons quelques détails à un voyage en Italie publié par Audot en 1835. Paris, 3 vol. in-8°; vol. III, page 160 et suivantes. (*Le Traducteur.*)

voie des tombeaux. A l'entrée du faubourg se rencontre la maison de l'affranchi Diomède, non moins remarquable que celle de Pansa.

Au tombeau de la famille succède celui de Nævoleia Tyché, affranchie de Julie, surmonté d'une Cypris en marbre blanc. Plusieurs sculptures en décorent les quatre côtés. Dans l'intérieur du caveau, sur deux rangs, sont disposées des niches destinées à recevoir des urnes funéraires au nombre de trois. On a récemment découvert un nouveau cimetière pour les étrangers.

La ville de Pompéi, située près de la mer, possédant un port sur le fleuve Sarnus, se distinguait entre toutes les villes de la Campanie par la fertilité du sol, l'industrie et la prospérité de ses habitants, ses immenses ressources, sa vie facile et voluptueuse. Insouciants comme les Italiens de nos jours, les Pompéiens, plongés dans les plaisirs, menaient une vie indolente, ne tenant aucun compte des signes menaçants par lesquels leur redoutable voisin, le Vésuve, silencieux depuis des siècles, révélait sa présence et de prochains dangers. Le 24 août 79, le peuple, réuni dans l'amphithéâtre, assistait enthousiaste aux jeux sanglants des gladiateurs. Tout à coup le ciel s'obscurcit, une nuit profonde enveloppe Pompéi de ténèbres, les spectateurs des rangs les plus élevés voient se dresser au-dessus du Vésuve une nuée obscure qui cache en quelques instants le soleil à leurs regards. Les éclairs fendent la nuit profonde sans pouvoir la dissiper. Bientôt un bruit sinistre semble sortir tout à la fois des profondeurs de l'abîme et des nuages amoncelés; aux grondements de la foudre se joignent les sourds mugissements de la tempête et le murmure des vagues qui se brisent. La terre, agitée faiblement, s'ébranle et se crevasse, des torrents de cendres, de pierres brûlantes, de lave ardente se répandent sur la foule éperdue. On croirait que les anciens Titans révoltés recommencent contre l'Olympe une lutte suprême et mortelle. Les routes se couvrent de fugitifs, des cris d'angoisse portent au comble le trouble

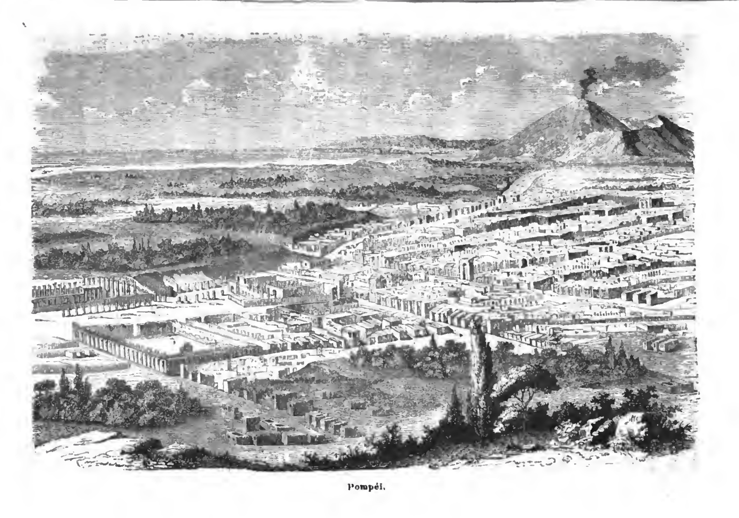
et le désespoir. La mer soulevée arrache les ancres des navires et engloutit ceux-ci dans son sein; un craquement sinistre agite la montagne jusque dans sa base, et des blocs immenses de rochers sont lancés par une puissance mystérieuse jusqu'à trois milles; la pluie de cendres redouble, et les vents déchaînés les portent jusqu'à Rome; les côtes de Sicile et d'Afrique en sont elles-mêmes couvertes. Le long des flancs de la montagne, roule impétueux un fleuve de feu, qui prend la direction d'Herculanum.

Au bout de trois jours, le soleil reparut pâle, blafard, comme dans une éclipse. Herculanum, Pompéi, Stabie, des centaines de villages, de campagnes, de plantations, avaient disparu. Des cendres blanchâtres comme les premières neiges couvraient ces riantes campagnes, aujourd'hui mornes et silencieuses comme un cimetière.

Nous avons décrit la catastrophe d'après les écrits de Pline le Jeune et de Dion Cassius. Le premier se trouvait à Misène avec sa mère et son oncle, Pline l'Ancien, commandant de la flotte. A la vue de la nuée menaçante et sombre qui s'élevait du Vésuve, son oncle s'approcha en toute hâte du lieu du sinistre, espérant sauver quelques amis et observer de plus près le phénomène. Il périt étouffé par les cendres brûlantes. Misène même fut menacée, et ne recouvra sa sécurité qu'au bout de trois jours.

Ensevelie pendant des siècles sous son lit de cendres, Pompéi a revu la lumière grâce à des recherches accidentelles ordonnées en 1713 par le prince d'Elbeuf, de la maison de Lorraine. Herculanum, engloutie sous la lave, n'a fourni que quelques monuments sans importance.

Pompéi est presque tout entière sortie de son tombeau et l'imagination peut se la représenter vivante et animée comme autrefois. Mais hélas! ce ne sont que des ruines, des toits effondrés, des planchers calcinés, des colonnes dégradées. Tous les meubles ont



Pompéi.

disparu, les habitants emportèrent au moment du sinistre leurs objets les plus précieux. Aussi la découverte a-t-elle moins de valeur qu'on serait porté à le croire : nous possédons le théâtre, l'amphithéâtre, quelques maisons, plusieurs tombeaux, des mosaïques, des statues et un petit nombre d'ustensiles.

Les industries les plus florissantes à Pompéi ont dû être celles des orfévres, des tanneurs, des corroyeurs, des boulangers. L'art jouait un grand rôle dans la vie des Pompéiens, et la Grèce y a fait sentir son influence. On a retrouvé des peintures mythologiques et allégoriques, des statues en groupes, des hermès, des peintures de genre telles que l'Enfant et l'Oie, le Pêcheur, des satyres et des bacchantes. L'art était manifestement en décadence, car il n'a ni le sentiment, ni l'exquise délicatesse du pinceau et du ciseau des Praxitèle et des Phidias. Au point de vue de la mosaïque décorative, on ne saurait trop admirer le groupement harmonique des personnages et le sentiment du pittoresque, le moelleux des teintes, le mouvement et la vie.

En dehors de la pourpre mélangée de craie, les anciens ne faisaient usage que de couleurs minérales, qui assuraient aux peintures plus de solidité et de durée. L'encaustique mélangé de cire et d'huile cuite, que l'on passe avec des pinceaux sur la toile préalablement chauffée, supérieure à la fresque, n'était pas inconnu, mais ne servait qu'à la décoration des toiles; la fresque était de beaucoup préférée. Les sujets étaient variés et nombreux : colonnades à perspectives profondes, arabesques, paysages, scènes mythologiques, peintures de genre voluptueuses et légères; les plus remarquables de ces peintures sont : Chiron instruisant Achille, Ulysse et Pénélope, Briséis enlevée par des hérauts d'armes de la tente d'Achille. Cette dernière peinture se trouve dans la maison du poëte dramatique, voisine des thermes; le héros, assis sur son trône, l'âme agitée par de sombres préoccupations, jette un dernier regard d'amour sur Briséis, triste et éplorée.

Les peintures à Pompéi sont éclairées d'une manière uniforme et monotone; les anciens ignoraient complétement les ressources du sentiment, leur but était l'idéal de la beauté; leurs créations étaient vraies, lumineuses, idéales, conçues par la raison sans le concours de la sensibilité, si l'on excepte en littérature quelques scènes sublimes exprimant un sentiment irrésistible de l'âme humaine, telles que les adieux d'Hector, plusieurs passages de l'Antigone de Sophocle; la bataille d'Alexandre elle-même contient, dans le personnage de Darius, quelques caractères de cette sensibilité supérieure. Chez Euripide, l'exagération aboutit souvent à la caricature.

Mais en peinture, les anciens n'ont que bien peu visé à éveiller les plus douces émotions de l'âme, ils ont ignoré la magie du clair-obscur, toute la poésie religieuse de l'art moderne eût été pour eux une énigme indéchiffrable. Le Prométhée antique, dans la peinture, la poésie et la sculpture, brave le ciel qui le foudroie; aucun de leurs héros n'élève vers le ciel un regard résigné, aucun ne s'écrie avec les accents inspirés de l'amour divin : „Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font."

Les artistes de Pompéi songeaient, ainsi que leurs clients, à tout autre chose. La mer étincelante, le ciel d'azur, la nature enchanteresse, les séductions des sens, absorbaient tous les instants d'une vie dont la fin fut si épouvantable. On n'a retrouvé que 600 squelettes, chiffre insignifiant pour une population de 45,000 âmes, mais on oublie les milliers de malheureux qui ont succombé aux environs et dont les restes ont depuis longtemps disparu dans la poussière.

On a retrouvé à la porte d'Herculanum un soldat armé de sa lance; dans la maison de Diomède, dix-huit femmes, dont les cendres durcies ont moulé les formes gracieuses. Le maître de la maison, accompagné d'un esclave, a été retrouvé près de la porte du jardin. Un prêtre d'Isis voulut se frayer un passage à travers les murs et succomba à

La voie des tombeaux à Pompéi.

la tâche après avoir percé deux enceintes à coups de hache. Deux nouveaux époux ont été retrouvés unis dans la mort comme dans la vie. Tous ces débris humains étaient recouverts d'une couche, de 20 pieds d'épaisseur, de cendres, de lave et de poussière.

Herculanum, recouverte de cent pieds de lave, et sur laquelle se sont élevées Portici et Résina, n'a livré à la lumière du jour que son théâtre. Un tiers de Pompéi est découvert, les travaux se poursuivent avec activité.

III.

DOMITIEN.

Titus mourut en 81, empoisonné, dit la tradition, par son frère.

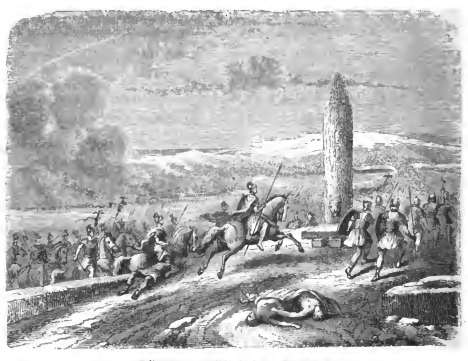
Domitien égalait son père en force et en énergie. Assailli à l'âge de 19 ans, dans le Capitole, par les hordes de Vitellius, il échappa sous le déguisement d'un prêtre d'Isis et rejoignit en fugitif l'armée du Danube. Bien que possédant une instruction variée et une intelligence remarquable, il fut tenu en dehors des affaires par son père et par son frère, pleins à son égard d'une juste méfiance. Il ne prit aucune part aux nombreuses expéditions de l'époque, il ne savait même pas manier une arme, ne connaissant à fond que le jeu de l'arc et se montrant, à force d'exercice, capable de prendre pour but, à une grande distance, les doigts écartés d'un enfant et de lancer ses flèches dans les intervalles sans le blesser. Dans un des combats du cirque, grâce à sa force prodigieuse, il cloua à terre, percés de la même lance, deux léopards qui couraient côte à côte dans l'arène.

Célèbre par ses débauches et son caractère méfiant, il inspira dès son avénement les plus graves inquiétudes. A peine monté sur le trône,

il sévit avec une rigueur implacable contre les hauts fonctionnaires, les sénateurs et les chevaliers, et s'attira la haine des hautes classes, des concussionnaires et des usuriers. Pour contre-balancer ces inimitiés redoutables, Domitien voulut s'attacher le peuple et l'armée. Il réduisit les impôts qui frappaient surtout les classes moyennes, donna au peuple des jeux du cirque, des naumachies splendides, de l'or, du pain et du vin en abondance. Souvent on le voyait présider lui-même les banquets splendides qu'il donnait à ses sujets. Il augmenta d'un quart la solde de l'armée et, pour suffire à ces énormes dépenses, résolut d'en réduire l'effectif, mais en fut empêché par les guerres qui éclatèrent à la fois sur le Danube et sur le Rhin. D'un côté, les tribus daces et sarmates, sous les ordres du brave et habile Décébale, s'unissaient contre les Romains aux Marcomans et aux Quades du haut Danube (Bohême); de l'autre, la puissante tribu des Chattes, après avoir réduit à la dernière extrémité les Chérusques, menaçait le territoire de l'empire. Domitien dirigea en personne contre ces derniers une expédition, qui resta sans résultats, puisque deux ans plus tard ses plus ardents partisans se virent contraints de chercher un refuge dans Rome. Trois légions venaient de succomber avec tous leurs officiers sur les bords du Danube. Domitien ne fut pas plus heureux dans sa campagne contre Décébale et dut consentir à signer une paix déshonorante; il n'en eut pas moins l'insolence de célébrer un triomphe solennel à sa rentrée dans Rome. Sur le haut Rhin, L. Antonius, général en chef de l'armée du Nord, leva l'étendard de la révolte; il espérait, à l'aide de nombreux auxiliaires germains, monter sur le trône, mais le dégel rendit le passage du fleuve impossible; les hordes indisciplinées se dispersèrent et quelques mois plus tard Antonius périt dans un combat obscur, écrasé par des forces supérieures.

L'armée de Bretagne avait à sa tête un héros digne des anciens temps de la république : Cn. Julius Agricola, originaire de Fréjus en Gaule.

Élevé par sa mère Julia Procilla dans les arts libéraux, nature austère et vertueuse, il reçut à Marseille l'éducation intellectuelle, et fit ses premières armes en Bretagne sous les ordres de Suétonius Paulinus. Il se couvrit de gloire à l'attaque d'Anglesea, centre de la puissance druidique, mais courut les plus grands dangers à la suite d'une insurrection générale de l'île, sous la célèbre Boadicée, révolte



Débarquement d'Agricola en Bretagne.

qui coûta la vie à plus de 70,000 Romains. Suétonius l'emporta après une lutte longue et acharnée, grâce à ses talents et à la supériorité de ses armes, et Boadicée s'empoisonna sur le champ de bataille pour ne point tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable. Agricola débarqua en Bretagne dans la dernière année du règne de Vespasien, et, génie aussi remarquable que César, se montra dans les

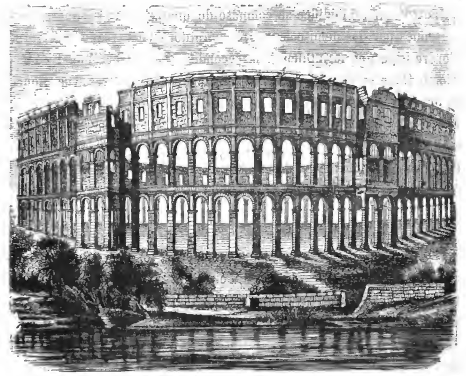
occasions les plus difficiles à la hauteur des circonstances. Grâce à sa douceur et à une discipline sévère, il réveilla dans une armée dégénérée l'honneur militaire et l'amour du drapeau. Maître de l'île de Mona, il franchit les frontières de Calédonie, et s'empara dans la quatrième année de son commandement du pays jusqu'au confluent de la Clyde et du Forth. Après s'être concilié par la douceur et une sage politique l'affection des habitants des basses terres, il marcha à la tête de toutes ses forces contre les montagnards, armés de frondes et de longues épées et retranchés derrière les défilés des Grampians. Il les vainquit dans une sanglante bataille, mais, n'osant s'engager dans des solitudes inexplorées, regagna la plaine et s'en retourna bientôt après à Rome couvert de gloire. Là il n'échappa qu'avec peine aux soupçons et aux inquiétudes du tyran, dont les espions portaient dans toutes les familles le deuil et l'affliction.

L'incapacité militaire de Domitien lui faisait redouter les hommes distingués, l'augmentation démesurée de la solde, des largesses exagérées épuisaient tous les revenus de l'État. A quelques supplices isolés succédèrent des exécutions en masse; personne ne fut en sûreté, des consulaires, des chevaliers, périrent pour les plus futiles prétextes. Ælius Lania paya de sa vie quelques plaisanteries, Pomposianus mourut pour s'être vanté de ses relations de famille avec l'empereur, Lucullus pour avoir appelé luculiennes des lances d'une forme nouvelle, Rusticus pour avoir fait l'éloge d'Helvidius Priscus. Le tyran se plut à jeter la terreur dans l'âme de ses compagnons de plaisirs, les recevant à table dans une salle tendue de noir, entourée de licteurs. Un courtisan ayant dit que les mouches ne se trouvaient pas en sûreté auprès de l'empereur, la foule pensa qu'il passait son temps à tuer des mouches pour le plaisir de faire du mal.

L'oppression, quelle que soit son habileté, construit elle-même son tombeau; toute injustice commise par elle en est une des assises.

Cette vérité, terreur des tyrans, consolation des opprimés, Domitien en éprouva la puissance vengeresse. Tout en s'entourant d'un cercle d'amis intimes, il inscrivait sur un registre secret les noms des suspects qu'il réservait à la mort. Ce registre tomba entre les mains de sa femme Domitia, qui se reconnut avec épouvante en tête de la liste. Dès ce moment, elle trama la mort du tyran, dont Stéphanus, son secrétaire intime, fut chargé. Il présenta au tyran une liste de conjurés et le frappa à la gorge pendant qu'il était absorbé par sa lecture. Le blessé, grâce à sa force prodigieuse, le renversa sous lui et appela au secours, mais son secrétaire, quelques domestiques, des gladiateurs appostés se précipitèrent sur lui et l'achevèrent (96). Le sénat et le peuple célébrèrent leur délivrance; les prétoriens seuls murmurèrent, mais leur préfet eut assez d'influence pour les calmer et fixer leur choix sur le vénérable et auguste sénateur Coccéius Nerva.





Amphithéâtre de Pola.

MŒURS DE CETTE PÉRIODE.

L'amphithéâtre.

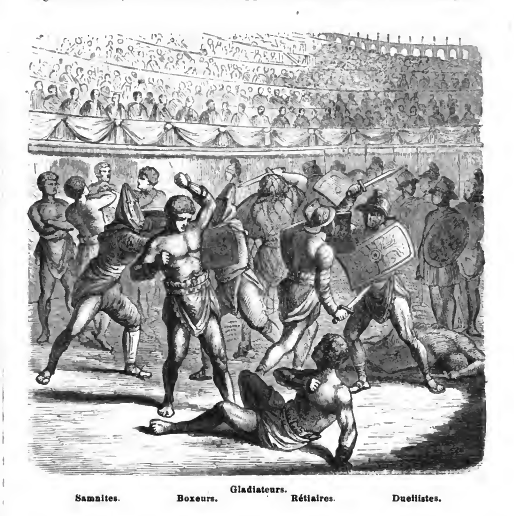
Les Flaviens firent construire plusieurs édifices importants : le plus considérable, sans contredit, fut l'abattoir humain, ou grand amphithéâtre, dont les ruines éveillent encore aujourd'hui notre admiration. L'amphithéâtre flavien forme une ellipse allongée. L'arène embrasse 264 pieds carrés. L'édifice réservé aux spectateurs et qui entoure et renferme l'arène, a 155 pieds de largeur (120 mètres) et 156 pieds de haut. 80,000 spectateurs pouvaient y prendre place.

L'extérieur de l'édifice se compose de quatre arcades superposées soutenues par des demi-colonnes, d'ordre dorien à l'arcade inférieure, d'ordre ionien et corinthien à la seconde et à la troisième. Le quatrième étage se compose d'une muraille percée de fenêtres symétriques et dont le couronnement est supporté par des pilastres corinthiens. Les saillies en corniche étaient destinées à recevoir les mâts et les cordages, sur lesquels on déployait une toile énorme pendant les ardeurs de l'été. Néron fit faire des tentes en soie et en pourpre, percées d'ouvertures étroites, d'où retombaient sur les spectateurs, en rosée rafraîchissante, des essences parfumées.

L'arcade inférieure permettait aux spectateurs de pénétrer dans l'édifice par un long corridor, dans lequel venaient rayonner les escaliers des étages supérieurs et les couloirs aboutissant à l'arène. A l'intérieur, les siéges des spectateurs, disposés en gradins superposés, formaient également trois étages supportés par des colonnes. Le premier étage, voisin de l'arène ou podium, était réservé à l'empereur, à la cour et aux grands fonctionnaires. La muraille de soubassement est beaucoup plus élevée que dans les théâtres; cet étage était séparé de l'arène par une balustrade et un immense filet destiné à préserver les spectateurs de l'atteinte des tigres et des panthères. La quatrième colonnade était réservée aux femmes et aux spectateurs debout. Dans la muraille qui soutient le podium, sont percées des portes extérieures, par lesquelles les gladiateurs à pied et à cheval, revêtus d'armures éclatantes, faisaient leur entrée, et des passages qui aboutissaient aux cages des bêtes féroces. Les murs étaient recouverts de plaques de marbre, de gracieux ornements d'or, de statues, de mosaïques, merveilles de l'art et enchantement des yeux.

Un casque à visière épaisse protégeait le visage, un bouclier ovale et des lames de fer le bras et les cuisses, une large ceinture le corps des gladiateurs. La poitrine nue permettait aux spectateurs avides de

sang de se repaître de hideuses blessures. Les poignards, les épées, la lance, étaient leurs armes ordinaires. Le rétiaire, défendu par une légère armure, cherchait à envelopper son adversaire dans les longues

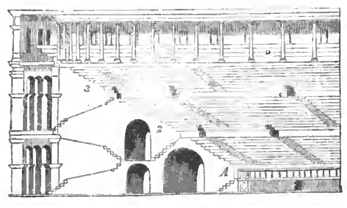


Gladiateurs.
Samnites. Boxeurs. Rétiaires. Duellistes.

mailles de son filet. Le gladiateur blessé étendait vers le peuple sa main gauche entr'ouverte pour implorer sa grâce, et il était sauvé si la populace faisait le même geste; mais si les spectateurs, insensibles à

sa souffrance, fermaient la main, il recevait le coup mortel avec courage et dignité.

Avec la civilisation romaine se répandit chez les peuples conquis l'amour de ces jeux sanglants. Les Grecs eux-mêmes, longtemps opposés à ces sauvages jouissances, finirent par se laisser entraîner à leur tour à ces distractions barbares. Les plus célèbres amphithéâtres étaient ceux de Capoue, dont l'école de gladiateurs conserva longtemps sa réputation, de Vérone, de Pola en Illyrie, de Nîmes dans les Gaules.



Coupe de l'amphithéâtre flavien.

Dans le plan de l'amphithéâtre flavien : A, désigne le podium, élevé sur une muraille massive surmontée d'une balustrade; au centre, on distingue une ouverture; l'escalier tournant conduit aux siéges supérieurs; — 2, le second étage, dont les siéges sont partagés en loges; — C, seconde muraille, dans laquelle se trouvent trois ouvertures; — 3, troisième ligne de siéges; — D, galerie supérieure.



Cave canem.



Porte d'entrée de la maison de l'édile Pansa à Pompéi.

Intérieur d'une maison romaine. Vie privée.

Franchissons encore une fois le seuil d'une maison romaine pour en examiner les dispositions intérieures. A la place des mots *Cave canem* se trouve à l'entrée une mosaïque représentant un boule-dogue furieux. Nos yeux, accoutumés aux mille riens du luxe moderne, sont frappés à la vue des appartements, dans lesquels les armoires, les con-

soles, les guéridons font défaut; mais, par contre, nous trouvons beaucoup de tables, de siéges, de lits de repos, des mosaïques, des tapis précieux, des statues, des œuvres d'art. Les lits de pierre recouverts de nattes, plus rares que dans la première période, faisaient place souvent à des lits en bois, en ivoire et en bronze, recouverts de tapis moelleux. Quelques siéges, un lavabo élégant, deux ou trois coffres à linge, complétaient l'ameublement de la chambre à coucher. Les murailles sont souvent décorées de peintures de genre telles que l'Enfant et l'Oie, personnage plein de vie et de naturel. Cette copie assez postérieure n'est pas indigne de son modèle, qui date du temps d'Alexandre.

Elle fut sans doute exécutée dans la célèbre école de Rhodes, qui date des derniers temps de la république. Nous pouvons citer encore le Jeune Homme à l'épine, le Laitier, la Jeune Joueuse d'osselets, une vieille femme assise à terre, et qui presse avec un sourire inexprimable de béatitude contre son cœur une vieille amphore pleine d'un vin généreux.

Quelques tabourets sans dossier constituaient l'ameublement des plus simples demeures. La plupart des siéges plus récents offraient tout le confortable de nos fauteuils modernes. Les pieds des fauteuils, sculptés avec beaucoup de goût, représentaient des animaux ou des colonnes en or massif ou en ivoire. Les anciens possédaient des siéges à deux personnes, assez semblables à nos sophas. Le trône, soutenu de deux côtés par des griffons, et auquel on arrivait par quelques degrés, était réservé à l'empereur et aux personnages les plus importants. Mais les Romains étaient bien moins fréquemment assis que couchés sur d'élégants lits de repos, appuyés sur le bras gauche et ayant à leur portée un pupitre ou un bureau portatif.

Pour bien comprendre le luxe effréné de cette période, transportons-nous par la pensée dans la salle à manger du célèbre Trimalcion. Trimalcion était un affranchi enrichi par d'énormes spéculations; pour

relever la bassesse de son origine, il donnait de somptueux festins. Attachons-nous aux pas de ce gourmet qui a répondu avec empressement à l'invitation du maître de la maison. Il pénètre dans le triclinium, salle vaste et élégante; par une bizarrerie pleine de mauvais goût l'artiste a peint sur la mosaïque du pavé les miettes qui tombent de la table. Sur le fond bleu azuré des murailles semblent ressortir des images gracieuses et élégantes : danseuses, génies, amours; au centre, Léda berçant dans un vaste filet Hélène et les Dioscures. Les niches contiennent les statues de plusieurs empereurs et le buste d'Homère, dont peut-être le parvenu n'a pas lu une seule ligne. Les encoignures sont occupées par des statues d'après l'antique. Un magnifique candélabre en bronze, supporté par la statue en émail d'un enfant agenouillé, jette dans la salle une lumière douce et régulière. Le triclinium consacré aux repas repose sur trois pieds élégants de marbre et s'évase en demi-cercle; l'appartement renferme en outre plusieurs autres tables aux pieds de jaspe, de marbre et de bronze; une table d'une seule pièce de bois de citronnier, arbre qui ne pousse que dans les gorges de l'Atlas, et d'une valeur énorme. Les amphores, les urnes précieuses, attestent la richesse de l'amphitryon. Les coupes et les amphores sont couvertes de pierres précieuses; les cristaux d'un vert pâle, qui reflètent la lumière en mille paillettes étincelantes, un vase myrrhin, aux teintes mates, avec des taches blanches et rouges, renferment les vins les plus généreux.

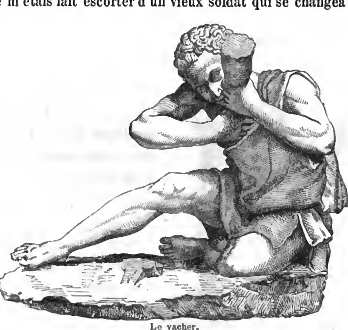
Les convives ont pris place. Le maître, qui s'est fait attendre contrairement à l'étiquette, paraît enfin, la tête rasée, couverte d'un foulard de pourpre, porté par ses esclaves; il occupe sans cérémonie la place la plus honorable. Aux sons harmonieux de la musique, quelques esclaves élégantes et gracieuses apportent le premier service : un âne en bronze de Corinthe chargé d'olives, un plat de loirs engraissés cuits dans une sauce au miel et au vin, des racines savoureuses dans

des réchauds d'argent. Un esclave apporte sur un immense plat un paon au riche plumage, admirablement imité et qui semble vivant, accouvé sur son nid. Les convives s'apprêtaient à rejeter avec dégoût les œufs, qui semblaient couvés depuis longtemps, un second examen leur fait découvrir à l'intérieur des bécasses cuites dans leur graisse. Pendant qu'on enlève le premier service, un esclave maladroit laisse tomber un vase précieux et se voit emmené à l'ergastulum. Les convives, par un raffinement de luxe, se lavent les mains dans du vin et une gracieuse esclave leur verse un falerne vieux de cent ans. Le deuxième service se compose des douze signes du zodiaque surmontés de mets succulents. Pendant qu'un nègre qui sert à la ronde un pain tendre et délicat, entonne d'une voix rauque un chant monotone, quatre danseurs s'approchent en dansant de la table et déposent en cadence les plats les plus savoureux : oiseaux rares, lièvres, poissons délicats baignés dans une sauce de caviar. Un énorme sanglier, entouré de cochons de lait finement moulés dans la pâte, est déposé au milieu par le barbu et robuste chasseur qui l'a tué dans la forêt. Un autre esclave découpe



La joueuse d'osselets.

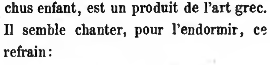
une truie grasse, dont s'échappent des truffes délicates et parfumées. Tout à coup, au milieu des cris d'effroi des convives, se fait entendre un craquement sourd au plafond; surpris, ils en voient descendre un vase d'argent, entouré de couronnes d'or et renfermant des fioles d'albâtre pleines des parfums les plus exquis, présent somptueux du maître. Un des convives raconte comme intermède un épisode de sa vie. Je regagnais, dit-il, de nuit ma villa éloignée de la route, et par prudence, je m'étais fait escorter d'un vieux soldat qui se changea en route, jugez de ma terreur, en un loup furieux, et se perdit bientôt dans l'ombre de la forêt. Je voulus prendre les vêtements qu'il avait laissés tomber, horreur! c'étaient des pierres. Je tirai mon épée et luttai avec courage contre les monstres qui m'assaillaient de toutes parts. Hors d'haleine, je courus jusqu'à ma villa, et mes esclaves épouvantés m'apprirent qu'un loup s'était jeté sur mon troupeau et avait pris la fuite, blessé au cou par un gardien. Le lendemain, je retrouvai mon homme entre les mains d'un chirurgien, qui pansait sa blessure. Cette anecdote et autres fables servaient d'intermèdes dans les services.

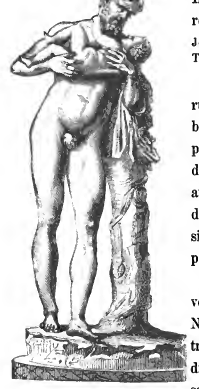


Le vacher.

Laissons la société savourer les friandises du dessert pendant que

le vin coule à flots, et réfugions-nous dans l'atrium, dont les œuvres d'art méritent de fixer notre attention. L'impluvium est entouré de sculptures remarquables, des silènes, des satyres, des nymphes, sans valeur artistique; seul un vieux faune qui tient entre ses mains Bacchus enfant, est un produit de l'art grec. Il semble chanter, pour l'endormir, ce refrain:


Je te soigne avec amour, cher enfant,
Tu me donneras en récompense du vin généreux.


Vieux faune tenant Bacchus.

Une clameur retentit soudain dans la rue; des jongleurs égyptiens, au teint bruni par le soleil, divertissent la foule par leurs tours. Un danseur de corde fait des bonds prodigieux sur un câble tendu avec force, un autre fait voltiger autour de sa tête des couteaux acérés; un troisième excite par ses lazzi les rires de la populace.

Le jour suivant, nous faisons une nouvelle visite dans la maison de Trimalcion. Nous serions curieux de voir si la maîtresse de la maison, dans sa vie intérieure, diffère autant des matrones romaines que son époux des héros d'autrefois. Dans le vestibule, nos regards sont arrêtés par un jeune faune, et par la tête du gladiateur mourant, saisissante d'affreuse réalité. Nous entrons dans la chambre à coucher. La maîtresse du logis, bien qu'il soit grand jour, est encore endormie; elle s'éveille au bruit de nos pas et nous reculons épouvantés à son aspect, car, pour conserver la fraîcheur de son teint, elle s'est couverte la veille d'une

couche épaisse de mie de pain et de lait d'ânesse, recette inventée par l'impératrice Poppée. Une esclave attentive aux ordres de sa maîtresse lui lave le visage avec du lait d'amandes; une seconde servante, armée de pinceaux et de couleurs, teint la face de la matrone de rouge et de blanc, et marque par de légers filets bleuâtres le sillon léger des veines de la tempe; souvent pour toute récompense, elle se voit maltraitée et battue. Une troisième purifie l'haleine de la vieille coquette avec du mastic à la rose, lui nettoie les dents et comble les vides par des dents artificielles taillées avec art. La première coiffeuse saupoudre sa chevelure de poussière d'or, que lui passe un parfumeur gaulois qui possède la meilleure clientèle de Rome; la seconde, au moyen de fers chauds, la divise en innombrables boucles; une troisième répand sur elles une couche légère d'huile parfumée; une dernière enfin les relève en touffe arrondie et les assujettit, au moyen d'un peigne d'ivoire, en forme de chapiteau corinthien, sur lequel est sculptée Vénus sortant de l'onde amère. Ainsi parée et enveloppée dans les replis gracieux de la stola et de la palla, la jeune Romaine était plus féminine et plus artistement belle que nos modernes élégantes.



Jeune faune.

La tunique sans bras, sorte de chemise de fin lin d'Égypte et qui moulait les formes du corps, la seconde robe, transparente et légère, étaient recouvertes d'une stola soyeuse d'un rose parsemé de blanc, fine et gracieuse. Évasée dans la partie supérieure du corps,

cette dernière robe s'attachait à l'épaule au moyen d'agrafes et était assujettie sous les seins par une ceinture aux plis ondoyants. Le bas de la robe était couvert d'une bordure de soie pourpre soutachée d'ornements en or. Une quatrième robe d'un blanc d'argent, dont les plis gracieux descendaient jusqu'aux genoux, complétait ce charmant costume. Après avoir assujetti sur sa tête son voile d'une soie aux reflets vert de mer et couvert ses bras d'anneaux et de bracelets précieux, la matrone se disposait à reprendre sa vie journalière de visites et de causeries.

Martial, le satiriste, dit à une de ses contemporaines, l'élégante Galla :

Galla, ta table de toilette est composée de cent mensonges.
Pendant que tu vis à Rome, ta chevelure rougit sur les bords du Rhin;
Tu enlèves le soir tes dents en même temps que ta robe de soie,
Et les deux tiers de ta personne passent les nuits dans tes armoires.
Ces joues, ces sourcils, qui nous séduisent et qui nous charment,
L'art d'une jeune esclave t'en a parée le matin,
Aucun homme n'ose te dire : Je t'aime;
Ce qu'il aime, ce n'est pas toi; aucun homme ne peut
Aimer ce que tu es en réalité.

Arts plastiques.

Les Romains n'étaient pas des débauchés vulgaires; à la recherche des plaisirs d'une vie élégante et facile, ils joignaient un amour éclairé des beaux-arts et un sentiment délicat des hautes satisfactions du goût et de l'intelligence. Le sens de l'idéal ne disparut pas entièrement. L'une des productions les plus remarquables de cette époque est le groupe colossal de Laocoon, composé par le sculpteur rhodien Agesandre et ses deux fils Athénodore et Polydore dans les dernières années de la république, le plus bel ornement des thermes de Titus. Comme l'a remarqué Gœthe, il est un véritable chef-d'œuvre de

l'art comme une merveille de la nature, notre intelligence ne peut en sonder les profondeurs; le spectateur peut l'admirer, mais ne saurait en saisir et en embrasser toute la valeur. Le choix du sujet est d'ailleurs des plus heureux, la lutte de l'homme contre un ennemi redoutable, dont l'action lente et multiple paralyse ses forces sans lui infliger de cruelle blessure. L'âge des victimes, les diverses attitudes de leur agonie, la beauté de l'ensemble, attestent un puissant sentiment de l'art. Les souffrances du père éveillent le sentiment de l'épouvante portée au point extrême de l'angoisse et de l'agonie, mais l'artiste, pour nous faire partager toutes les sensations qui peuvent agiter l'âme humaine en présence d'un grand danger, la crainte, l'effroi, la sympathie, ou pour adoucir l'impression trop vive produite par la douleur du personnage principal, éveille notre compassion à l'égard du plus jeune fils; notre crainte est mêlée d'espoir pour les jours du fils aîné, qui peuvent être encore préservés. La diversité des impressions et des sensations rétablit l'équilibre de l'ensemble, adoucit et réveille tout à la fois les sentiments multiples de notre âme et donne naissance à un chef-d'œuvre harmonique au double point de vue de la plastique et de l'idéal. On reconnaît à première vue que l'artiste a visé à l'effet, mais l'exécution si remarquable du groupe éveille involontairement toutes nos sympathies. Le père, remarquable par la force et l'énergie d'un corps bien constitué mais sur le déclin, engage une lutte vaine et douloureuse; un des enfants, légèrement atteint, semble sur le point de se dégager et est absorbé par l'angoisse de voir succomber son père sans le pouvoir secourir, l'autre fils est perdu sans ressource. Tous les mouvements des personnages sont si naturels, dit un artiste distingué, qu'en fermant les yeux on s'imagine devoir retrouver au bout de quelques instants la situation modifiée.

La poésie s'est emparée, elle aussi, de ce sujet, et dans le second chant de son Énéide, Virgile a décrit dans un passage admirable l'affreuse

catastrophe qui vint frapper la famille infortunée du prêtre troyen. Les critiques ont donné tous la préférence à l'œuvre plastique, mais Gœthe remarque avec raison que le supplice de Laocoon n'est qu'un épisode, qu'un argument secondaire dans le récit du héros troyen, tout en refusant de reconnaître le caractère poétique de la scène. Un groupe plus considérable que celui de Laocoon, mais d'une moins grande valeur artistique, est le taureau Farnèse. Il appartient à l'école de Pergame, et fut sculpté par Apollonius et Tauriscus de Tralles, en Lydie, d'un seul et énorme bloc de marbre. Amphion et Zethus, jumeaux de la maison royale de Thèbes, exposés à leur naissance et nourris par des bergers, rentrèrent jeunes gens vigoureux et robustes dans la capitale, et virent avec indignation leur mère exposée aux outrages de la reine Dircé. L'artiste les a représentés attachant la malheureuse reine aux cornes d'un taureau sauvage.

Nous possédons un grand nombre de bustes et de statues équestres de cette période, bustes de Livie et Drusus, Auguste à cheval, Domitien, dont le coursier fougueux semble prêt à franchir d'un bond le Rhin conquis et tributaire. Nous pouvons encore citer les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Titus, le colosse de la maison dorée de Néron, sculpté par Zénodore. C'est de cette époque que date aussi une des œuvres les plus remarquables de l'antiquité. Ce chef-d'œuvre, découvert en 1500 dans les ruines d'Antium et déposé dans la célèbre salle ou Belvédère du musée du Vatican, a reçu le nom d'Apollon du Belvédère. La statue, qui représente le dieu lançant ses flèches contre le dieu Python, est une imitation d'une œuvre plus ancienne: la statue célèbre de Delphes, sculptée par Pythagoras de Rhegium ou Calamès d'Athènes, contemporains de Phidias. Quoi qu'il en soit, l'artiste a su reproduire la forme humaine idéale pénétrée d'un souffle divin, image des dieux. Sur le visage du dieu disparaît peu à peu la colère amenée par la lutte et se répandent le calme et la sérénité des bienheureux.

L'antiquité nous a transmis un grand nombre de Vénus, non plus la grande déesse, symbole de la nature, qui sort ruisselante et majestueuse du sein de l'onde amère, mais l'idéal de la beauté féminine et terrestre. La première, drapée dans de larges vêtements, était entourée des nombreux symboles de la fécondité; la seconde n'est couverte d'aucun vêtement, et n'a pour toute parure que ses séductions naturelles. La Vénus de Médicis semble avoir été le type de toutes ces Vénus; la Vénus de Gnide lui ressemble, la Vénus anadyomène, qui tord son épaisse et blonde chevelure au sortir du bain, la Vénus du Vatican découverte en 1820 par des paysans dans l'île de Mélos, en sont les exemples les plus remarquables.


Apollon du Belvédère.

La foi des temps antiques se représentait la nature tout entière comme peuplée de divinités et de héros; elle n'avait pas su arriver soit à l'unité du théisme, soit à l'unité apparente du panthéisme philosophique, et les noms, les attributs des divinités, les rites du culte, variaient suivant les provinces et les conditions locales. Le grand poëte Schiller a admirablement décrit cette poétique religion de l'antiquité naïve dans ses dieux de la Grèce, quand il nous montre l'air, la mer, la terre elle-

même, pénétrés du souffle divin, les naïades se mirant dans l'onde des fontaines, l'Écho répétant ses tristesses, la plaintive Philomèle pleurant sa beauté perdue, Narcisse changé en fleur, et Iris, la messagère des dieux, se révélant aux mortels à travers les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Même chez les Romains, dont les divinités n'étaient en réalité que des abstractions philosophiques, l'art sut leur communiquer son charme et sa vie. Il déploya une grande délicatesse, l'industrie un merveilleux talent dans la gravure, l'orfévrerie, les verres précieux et de teintes variées, harmonieusement fondues ensemble. On a découvert une amphore en verre fin, entourée d'un filet délicat et couverte d'inscriptions. Le vase lui-même a la couleur de l'opale, le filet est d'un bleu d'azur, les inscriptions ont une teinte verdâtre et cependant l'amphore semble d'un seul morceau. Les vases dits de Portland jouissent d'une juste célébrité; les reliefs sont d'un verre transparent aux reflets dorés et représentent, d'après les antiquaires les plus éminents: Hercule arrachant aux gouffres infernaux Alceste, la femme de son ami Admète.



Vases et urnes artistiques.



Mort de Pline l'Ancien.

Belles-lettres.

Caton l'Ancien, ce censeur sévère, ce défenseur inflexible des prérogatives du sénat, et qui, après avoir commandé avec distinction les armées, aimait à labourer lui-même ses champs comme autrefois Cincinnatus, rédigea pour son fils, pendant ses moments de loisir, des mémoires historiques, qui renfermaient aussi des conseils sur la vie privée et

publique, fruits d'une longue expérience. Sans doute, tous les Romains n'avaient pas les capacités du vieux Caton, mais tous, appelés à exercer dans les assemblées publiques leurs droits de citoyen, devaient posséder les premiers éléments des belles-lettres et du droit. Le sénat institua dans ce but, dès les premières années de la république, des écoles voisines du Forum; et nous avons vu que Virginie dut à la fréquentation d'une de ces écoles d'être remarquée par le voluptueux décemvir. Mais pour le jeune Romain, la meilleure école fut toujours la pratique et la vie publique. Les fils des nobles assistaient aux séances du sénat; le plus obscur citoyen aimait, dans les loisirs des longues soirées d'hiver, à initier ses enfants à la tactique militaire, aux rouages du gouvernement. Les enfants s'enthousiasmaient de bonne heure pour la guerre et pour la gloire; ils apprenaient aussi la véritable éloquence, celle qui vient des mœurs. Les Romains de l'ère impériale avaient depuis longtemps abandonné cette éducation mâle et austère du foyer domestique. Il fut de bon ton, dans les familles nobles, de confier l'éducation des enfants à des esclaves instruits, généralement à des rhéteurs grecs. Les mères se déchargèrent du soin de leurs enfants, qu'elles abandonnèrent aux mains serviles des nourrices et des femmes de chambre. Les écoles publiques, montées sur un très-grand pied, cultivaient toutes les branches de l'instruction élémentaire et supérieure. Les grammairiens recevaient les enfants au sortir de l'enfance, et les mettaient, arrivés à l'âge nubile, entre les mains des rhéteurs; les écoles des philosophes correspondaient au haut enseignement de nos universités.

Juvénal et Martial ont, dans plusieurs passages de leurs satires, tourné en ridicule cette éducation artificielle et servile. Le roman de Pétrone nous fournit des renseignements précieux sur les mœurs de cette période de décadence. Le héros de ce roman satirique est un certain Encolpius, Grec rusé, d'un esprit ingénieux et rempli d'arti-

fices, aventurier qui court après la fortune comme Gil-Blas de Santillane. C'est un de ces hommes que décrit Juvénal: „rhéteur, grammairien, arpenteur, peintre, baigneur, danseur de corde, médecin, astrologue et prophète, Grec affamé, qui pour de l'argent te promettrait de monter au ciel", une sorte d'Apollonius de Tyane de bas étage. Il voyage de ville en ville, faisant des dupes et souvent aussi mourant de faim.

Nous le retrouvons sous un portique entouré d'une foule d'oisifs. Écoutez ses tirades chaleureuses sur la décadence de l'art oratoire: „Les jongleries des rhéteurs, s'écrie-t-il, seraient encore tolérables si leurs artifices permettaient à la véritable éloquence de renaître, mais grâce à leurs exagérations, à leur emphase absurde, leurs élèves, entrés dans la vie publique, se sentent complétement dépaysés. Ils n'ont aucune connaissance de la réalité, n'ayant jamais eu aucun commerce avec le monde extérieur. Leurs exercices oratoires consistent à décrire en termes boursouflés des pirates qui maltraitent leurs prisonniers, des tyrans qui enjoignent à des fils de porter sur leurs parents une main homicide, des histoires de magie, des fables absurdes et grossières. Aussi sommes-nous en droit de reprocher à ces prétendus professeurs d'art oratoire de hâter la chute de l'éloquence et de travailler à corrompre le goût public. Leurs discours ne sont plus que des phrases sonores sans valeur et sans portée. La peinture, la poésie, ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes." Un de ses interlocuteurs, Agamemnon, répond à quelques-uns de ses reproches : „Les particuliers sont plus coupables encore que les rhéteurs, qui doivent se résigner à hurler avec les loups, s'ils ne veulent point parler devant des banquettes vides. La vanité pousse les parents à imposer à leurs enfants d'aussi sottes études; la réforme des arts libéraux doit être précédée de la réforme sociale. Pour nous, présentons à nos enfants les grands modèles, pénétrons-les de l'esprit du divin Platon; que Démosthène et Cicéron soient désormais leurs seuls maîtres." Encol-

pius et ses deux compagnons cherchent la fortune par des moyens plus rapides, leur ruse et leurs artifices leur permettent de mener une existence douce et facile aux dépens de leurs trop nombreuses dupes. Ces aventuriers reçoivent dans leur société le poëte tragique Eumolpus, qui, échappé presque nu à un naufrage et réfugié à Crotone, se fait passer pour un riche propriétaire attendant l'envoi de revenus de ses propriétés d'Asie. Pour faire prendre patience à ses dupes, aux dépens desquelles il mène une joyeuse vie, il fait connaître les principales clauses de son testament qui assurent à chacun de ses élèves une part considérable dans son héritage, à la condition de manger une portion de son cadavre, et il termine par cette réflexion ironique: Supposez que chaque bouchée représente deux talents et vous serez riches pour la fin de vos jours.

Sénèque.

L'un des adversaires les plus énergiques des rhéteurs et des sophistes fut Sénèque, dont nous avons raconté la carrière politique sous le règne de Néron. Disciple zélé de la philosophie stoïcienne, il lui a été plus fidèle en théorie qu'en pratique, car il aimait le luxe et la bonne chère; il ne s'opposait au mal que quand il ne courait aucun risque, s'abandonnant le plus souvent à la marche aveugle des événements. C'était un homme rempli de qualités et de talents, mais sans caractère. Il se juge lui-même avec justesse. „Le stoïcien Attale, dit-il, me semblait appartenir à une classe supérieure à l'humanité. Quand il prêchait la pauvreté et montrait que tout ce qui dépasse la sphère des nécessités de la vie est pour l'âme un fardeau insupportable, j'aurais souhaité de réaliser dans ma vie l'idéal qu'il nous retraçait. S'il faisait la guerre aux passions charnelles et recommandait la chasteté, la sobriété et la vertu, je reprenais la résolution de renoncer à tous mes

mauvais penchants. Pendant longtemps j'ai cessé de manger des truffes, des huîtres, de boire des vins étrangers, d'aller aux bains chauds, mais souvent aussi je suis retombé dans les égarements du passé, tout en conservant une certaine mesure.“ Ses écrits sont un reflet fidèle de son âme; il recommandait la simplicité, le culte de la nature, et toujours il est élevé, vrai, entraînant même, quand il laisse parler son cœur; mais il se complaît trop habituellement dans les contrastes, les antithèses, les jeux d'esprit, et nous semble parfois, surtout dans ses tragédies, maniéré et obscur.

Outre ses tragédies, qui jouirent d'une grande réputation dans l'antiquité, Sénèque a composé de nombreux traités de morale. Sa correspondance est, avec celle de Cicéron, l'une des plus intéressantes que nous offre la littérature antique. Nous en citons quelques fragments : „ Le langage d'un homme est conforme à sa vie habituelle. Quand un peuple a secoué le joug des convenances et s'abandonne à la mollesse, la langue efféminée nous révèle la corruption générale des mœurs. Choisis-toi, écrit-il à un ami, un homme de bien pour le commerce habituel de la vie, agis, pense, parle, comme s'il devait être ton mentor et ton juge. L'expérience, bien plus que la théorie, nous conduit à la sagesse. Tous les hommes de bien sont égaux entre eux, car ils constituent une partie de la divinité. C'est vainement que tu prétends tout devoir à la nature et non pas à Dieu, car Dieu n'existe pas sans la nature, il n'y a pas de nature sans Dieu. Donne-lui les noms que tu voudras, nature, hasard, destin, ce n'est qu'une affaire de noms; mais tu retrouves en toutes choses toujours Dieu qui agit tantôt d'une manière et tantôt d'une autre. Il en est de même des vertus : le courage, la justice, la droiture, la modération, ne constituent qu'autant d'éléments d'une âme humaine.


Sénèque.

Sénèque déclare avoir composé l'un de ses grands ouvrages sur l'histoire naturelle dans le but d'arriver par la connaissance de la nature à la connaissance de Dieu, et de la connaissance de Dieu à la connaissance de l'homme. Nous ne faisons que mentionner une satire amère dirigée contre l'empereur Claude.

L'exemple de Sénèque nous révèle qu'il y a eu dans le paganisme, aussi bien que dans le judaïsme, une préparation au christianisme, et que Tertullien a eu le droit de s'appuyer, dans sa grande apologie, sur le témoignage de l'âme naturellement chrétienne.

Quintilien.

L'un des écrivains qui ont exercé une influence décisive sur la littérature de son temps, est Marcus Fabius Quintilien, qui naquit vers l'an 36 et mourut en 118, en Espagne. Il remplit longtemps à Rome les fonctions d'avocat et de rhéteur. Nommé professeur de rhétorique par Vespasien, avec un traitement de 1,800 francs, somme considérable pour l'époque, il se vit à l'abri de tout besoin et put s'abandonner sans crainte à l'étude de la science pure. Nous citons comme présentant aujourd'hui encore un grand intérêt, l'introduction de son traité sur l'éducation de l'orateur. „Un père doit, à la naissance d'un enfant, nourrir à son sujet les plus brillantes espérances. Il est faux, en effet, de prétendre que quelques hommes seulement ont le privilége de comprendre, grâce à leur aptitude naturelle, les leçons qui leur sont données, et que la foule des élèves est trop ignorante et grossière pour faire son chemin dans la vie. L'expérience prouve, au contraire, que le plus grand nombre peuvent déployer autant d'intelligence que d'aptitude. Les oiseaux volent naturellement et d'après la loi de leur être, nous aussi, nous recevons à notre naissance un esprit prompt et actif, car il nous vient directement du Ciel. Tous ne

sont pas également doués, mais il n'est personne qui ne possède une certaine aptitude. Que l'enfant étudie les premiers éléments des belles-lettres, dès qu'il est en état de le faire. Qu'on se garde de lui rendre l'étude pénible par une méthode rebutante, mais qu'il s'instruise tout en se jouant. Le maître doit considérer comme l'un de ses devoirs les plus importants de sonder les dispositions de son élève et de développer ses facultés les plus brillantes. Les génies trop précoces ne portent généralement pas de fruits; ils ressemblent à des semences qui, tombées à terre, germent promptement et se dessèchent faute d'aliments. C'est dans ses jeux que l'enfant révèle le plus spontanément son caractère; sa vivacité est un signe de santé physique et morale. Il faut surtout se garder de laisser grandir chez l'enfant le germe des mauvais instincts, qui deviennent bientôt des habitudes invétérées, mais il faut éviter avec soin la rigueur dans les corrections physiques."

Ne sont-ce pas là des directions, dignes aujourd'hui encore des méditations de nos professeurs et de nos pédagogues?

Pline.

Caius Secundus Pline, né dans la Gaule cisalpine en l'an 23 de notre ère, remplit sous Claude, Néron, Vespasien et Titus les charges les plus importantes et fut successivement maître de la cavalerie en Germanie, gouverneur de l'Espagne, amiral de la flotte de Misène. Il fut témoin de l'éruption du Vésuve, et succomba victime de son ardeur pour la science. Ses nombreuses fonctions politiques ne l'empêchèrent pas de cultiver avec succès les sciences naturelles, pour lesquelles il possédait une aptitude remarquable. Sa fortune considérable, sa bibliothèque célèbre, ses nombreuses relations lui permirent d'étendre le champ de ses connaissances et, après avoir composé de nombreux traités d'histoire et de stratégie, il résuma ses études favorites dans

un grand ouvrage, le plus important que nous ait transmis l'antiquité. Le point de vue de cet ouvrage est tout panthéiste. Il prend pour point de départ cet axiome, indiscutable à ses yeux, que le monde et le ciel, la nature vivante tout entière, constituent la divinité unique, insondable, increée et impérissable. Après avoir décrit, tantôt avec un enthousiasme poétique, tantôt d'un style sec et dur, les phénomènes de la nature, les diverses contrées du globe, leur population, leurs productions, leurs climats, il termine son ouvrage par cette invocation: „ Sois bénie, ô nature, mère de toutes choses, accorde-moi ta faveur, ô toi, que seul d'entre les Romains j'ai honorée de mes travaux et de mes veilles! “



Pline l'Ancien.

Pline le Jeune, Caius Cæcilius Secundus, neveu et fils adoptif du précédent, n'avait que 17 ans quand il perdit son oncle. A dix-neuf ans, il remplissait déjà des fonctions assez importantes dans la magistrature. Après avoir servi longtemps avec distinction dans l'armée de Syrie, nommé consul par l'empereur Trajan, il se vit appelé au gouvernement de la Bithynie. La modération de son caractère, la douceur de son administration, son esprit vif et pénétrant, ses qualités morales lui assurèrent, dans la vie privée et publique, de nombreux amis, et Trajan lui-même entretint longtemps avec lui une correspondance familière et intime. Son esprit était moins original et primesautier qu'assimilateur et encyclopédique. Il était lié avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'époque, qui constituaient une véritable aristocratie intellectuelle et morale. Ses lettres nous le montrent sous un

jour favorable; il s'y révèle sous la forme la plus agréable et la plus séduisante, et on ne sait si l'on doit plus admirer en lui l'ami dévoué et toujours prêt au sacrifice que le père aimant et l'époux tendre et fidèle. „Je sais, écrit-il à un de ses amis, Paulin, quelle bienveillance tu témoignes à tes esclaves, je m'efforce de régler ma conduite sur la tienne et j'ai toujours présent à l'esprit ce vers d'Homère: Aussi doux qu'un père." Dans une autre lettre, il déplore la mort de plusieurs de ses esclaves: „Je sais que des hommes qui se croient supérieurs au reste de l'humanité, n'y veulent voir qu'une perte d'argent. J'ignore s'ils sont véritablement aussi grands et raisonnables qu'ils le pensent, mais j'affirme que ce ne sont pas des hommes." Pendant un séjour à la campagne, il écrit à un ami: „Ici je ne vis qu'avec mes livres et mes pensées. O vie pure et vraiment digne de ce nom! O repos aimable, honorable et plus digne que toutes les agitations humaines! O mer, ô rivage, douce et calme chambre d'études, que de pensées vous me suggérez, que de livres vous m'avez permis d'écrire!"

Historiens.

La période dont nous nous occupons a compté un grand nombre d'historiens célèbres dont les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Quinte-Curce est l'auteur d'une histoire d'Alexandre le Grand. Il ne tenait que fort peu de compte de la vérité historique et n'a composé en réalité qu'un roman assez intéressant; il était vraisemblablement contemporain de Vespasien. Il avait auparavant écrit un résumé de l'histoire romaine, dans lequel il s'était efforcé de concilier les sentiments d'un républicain avec la flatterie d'un courtisan ambitieux. Valère Maxime, l'un des officiers de Sextus Pompée, écrivain sans valeur littéraire, dédia à l'empereur Tibère une collection d'anecdotes sans grande portée. Suétone retrace dans un style incisif et correct la biographie

des douze premiers Césars. Il raconte le bien et le mal, les vertus et les vices, sans porter aucun jugement, sans en apprécier les conséquences.

Julius Florus, qui imite visiblement le genre de Sénèque, a tracé d'une manière rapide, en style emphatique, les exploits du peuple romain. Il divise son histoire en quatre périodes: enfance sous les rois, jeunesse jusqu'à la conquête de l'Italie, virilité jusqu'à Auguste, vieillesse et rajeunissement sous Trajan.

Tacite, né à Terni en 54, remplit sous Vespasien, Titus, Domitien et Nerva des fonctions politiques importantes et mourut sous le règne d'Adrien. Sa jeunesse, austère et sérieuse, fut consacrée à de profondes études historiques et littéraires. Ce ne fut qu'à un âge assez avancé qu'il consacra ses moments de loisir à la rédaction de ses immortels écrits. Regrettant avec toute l'ardeur d'un ancien Romain la liberté perdue et les mœurs antiques, la corruption, le despotisme, la débauche, ne lui faisaient que trop prévoir le sort qui attendait l'empire dans un avenir plus ou moins éloigné, et son regard prophétique avait entrevu dans le lointain les redoutables invasions barbares. Il a flétri en termes énergiques, qui ont passé à la postérité, les excès des empereurs et les vices de ses contemporains; mais sévère sans être sceptique, il a su rendre justice aux quelques rares caractères restés fidèles à l'antique simplicité des mœurs. Nous possédons de lui une biographie saisissante de son beau-père Agricola; Sénèque et Pœtus furent ses maîtres et ses modèles. Esprit généreux et dans un sens moderne, il sut rendre justice à l'héroïque défenseur de l'indépen-


Tacite.

dance germanique, Hermann. Il se plut à montrer, dans sa biographie du malheureux Germanicus, que l'homme peut, au sein du despotisme le plus raffiné et de la corruption la plus profonde, s'élever au-dessus de sa destinée par sa dignité morale et son indépendance de caractère. Dans tous les temps, Tacite a été l'auteur favori des citoyens austères, des défenseurs des libertés publiques, des grands caractères, la terreur des courtisans et des despotes. La grandeur morale de Tacite, en l'élevant au-dessus de ses contemporains, lui a valu plus d'admirateurs que d'imitateurs. Il sut décrire en termes brefs et précis, véritables bas-reliefs de la pensée, les événements et les hommes de son temps; son style sans élégance, quelquefois obscur à force d'ellipses, est un modèle de concision et d'énergie, et s'élève dans plusieurs passages jusqu'au sublime. La chute de Séjan, la mort d'Agrippine, peuvent être comparées à la mort du duc de Bourgogne, dans Saint-Simon. Nous possédons une *Vie d'Agricola,* les *Mœurs des Germains*, des fragments importants, des annales et des histoires. C'est une consolation pour la dignité humaine de voir surgir de tels hommes au siècle des Tibère et des Néron.

Poésie.

L'âge d'or de la poésie romaine n'eut qu'un éclat éphémère, car la liberté, la patrie, la religion, ne furent plus bientôt que des mots vides de sens. La poésie n'offrit désormais qu'une école de déclamation et de flatterie, une rhétorique rimée, sans vie, sans idéal, sans inspiration. Les dix tragédies attribuées au philosophe Sénèque n'ont aucune valeur dramatique. La *Pharsale* de Lucain peut être considérée comme une chronique rimée de la guerre civile entre Pompée et César, bien qu'elle ait une valeur littéraire plus grande que la *Henriade* de Voltaire. Les tendances politiques du poëte sont républi-

caines, et du reste, après avoir longtemps vécu des faveurs de Néron, il fut entraîné dans la ruine de Pœtus. Nous ne saurions accorder plus d'éloges à la *Guerre des Argonautes* de Valérius Flaccus, à la *Guerre punique* de Silius Italicus. Papinius Stace jouit sous le règne de Domitien d'une grande réputation comme lecteur et comme improvisateur. Ses écrits, malgré de graves défauts, révèlent une organisation de poëte. Ses poésies de genre sont gracieuses et naturelles. Dans ses *Bois* il célèbre un platane planté, sur les bords d'un lac aux eaux limpides, par Pan lui-même. Nous possédons un poëme épique de Stace, la *Thébaïde,* et des fragments de l'*Achilléide*, qui renferment quelques descriptions heureuses et quelques vers frappés au coin du génie.

Les vices, les travers, les crimes de l'ère impériale ont inspiré la verve satirique et vengeresse de quelques poëtes distingués.

A. Perse, né en 34 après J.-C., en Étrurie, mort en 62, se voyait appelé à de hautes destinées par l'influence de sa famille et ses richesses considérables. Disciple de l'école stoïcienne, admirateur passionné de Thraséas, plein d'aversion pour des courtisans serviles et débauchés, il les livra au mépris de la postérité dans d'énergiques satires, qui reproduisent en vers la concision et la rudesse de la prose de Tacite, mais en exagérant ses défauts par leur obscurité et leur emphase. Dans un de ses poëmes, il s'adresse à un ami, et décrit en quelques traits heureux les hypocrites, qui murmurent dans leurs prières les vœux qu'ils n'oseraient pas exprimer ouvertement.

Le satirique le plus illustre de l'ère impériale est Déc. Junius Juvénal, fils adoptif d'un riche affranchi, né en 47 après J.-C. Il mourut à un âge avancé, aux environs de l'année 129. Domitien, qui craignait son caractère indépendant et frondeur, l'envoya servir en Calédonie comme tribun militaire, sous les ordres du célèbre Agricola. Revenu à Rome à la mort du tyran, il publia sous Trajan ses satires, qui attirèrent bientôt sur lui tous les regards. Ses descriptions sont

vivantes, animées, son style clair, incisif, ses allusions mordantes et corrosives.

Il dévoile avec énergie la corruption des femmes, l'avilissement des caractères, le despotisme des tyrans; il nous fait frémir en retraçant sans réticences les vices et les infamies d'un siècle abominable. Quel abîme de dégradation nous révèlent ces quelques vers :

Mais laissons la fortune, et couvrons d'infamie
La moderne Circé colportant sa magie
Et ses enchantements; l'autre vend ce poison
Qui, troublant d'un mari l'esprit et la raison,
Expose sa victime au plus sanglant outrage.
Quels sont les tristes fruits de ce fatal breuvage?
Mortel infortuné, ta mémoire s'enfuit,
Dans un nuage épais ton âme s'engourdit;
Heureux, cent fois heureux, si tu n'es que stupide,
S'il ne t'inspire pas une rage homicide,
De l'oncle de Néron les transports forcenés!
Rome gémit encore de ton hippomanés,
Épouse criminelle!.... Et pourquoi Laronie
Ne ferait-elle pas ce qu'a fait Césonie?
Satire VI. Traduction de V. Fabre, de Narbonne.

Tout autre est M. Valérius Martial, d'origine espagnole, et qui, à l'âge de vingt ans, vint se fixer à Rome sous le règne de Néron. Réduit à la misère par la parcimonie des éditeurs, le pauvre poëte se vit contraint pour vivre de faire sa cour aux grands et de flatter l'affreux Domitien lui-même, tout en exagérant ses louanges et en leur donnant une forme ironique et amère, que le brutal tyran était incapable de saisir. Pline lui donna les moyens de regagner l'Espagne; un riche mariage lui permit de s'abandonner sans réserve à sa verve poétique. Il décrit en ces termes la vie heureuse :

Je veux, cher Martial, te dire
Ce qui peut rendre la vie heureuse:
Des biens venus par héritage, acquis sans peine,
Des champs fertiles, un domaine assuré

Sans procès, un emploi modeste, la paix
De l'âme, la santé de l'esprit et du cœur,
La sagesse pratique, des amis sincères,
De l'argent en suffisance, les dépenses journalières assurées,
Les nuits libres de tout souci, point d'excès de vin,
Une femme qui vous aime, chaste et tendre,
Un sommeil profond pendant les heures obscures,
Un cœur satisfait, qui ne nous laisse rien à désirer,
L'heure dernière exempte de crainte et de regret.

Idéal modeste et pourtant irréalisable, peinture charmante, à laquelle il ne manque que les aspirations supérieures et religieuses.

Les fables gracieuses et inoffensives de Phèdre lui valurent la haine de Séjan, et il n'échappa que par miracle à la hache du bourreau. L'enfance a toujours prêté une oreille attentive au langage des bêtes. Imitateur d'Ésope, Phèdre est sentencieux et sec. Mais, comment oser s'arrêter devant des scènes enfantines, des poésies gracieuses, comment oser laisser la folle du logis errer à l'aventure, quand on se voit réduit à retracer des scènes de meurtre et de carnage, et que les tristes réalités d'un siècle de sang et de fer absorbent toute votre attention?



Le gladiateur mourant.

TABLE DES MATIÈRES.

TREIZIÈME SECTION.

LA GUERRE CIVILE.

QUATORZIÈME SECTION.

SCIENCE ET POÉSIE.

QUINZIÈME SECTION.

CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE.

SEIZIÈME SECTION.

LES TRIUMVIRS. TRIOMPHE D'OCTAVE.

DIX-SEPTIÈME SECTION.

L'EMPIRE. LA MAISON JULIA.

DIX-HUITIÈME SECTION.

LES FLAVIENS.








BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE